

Journal  
belge  
mondial !

# Kairos

JOURNAL ANTIPRODUCTIVISTE ● POUR UNE SOCIÉTÉ DÉCENTE

**Des OGM  
sur ma tartine ?**

Annie Thonon  
Page 3

**Décryptage du  
totalitarisme sanitaire**

Interview de Ariane Bilheran et Vincent Pavan  
Pages 6 à 8

**La dette publique  
européenne, piège  
mortal pour la  
démocratie**

S. Kimo  
Pages 18-19



**DOSSIER**  
**Quelle place pour la spiritualité  
dans la tourmente de l'époque ?**  
Pages 9 à 16

Kairos

Editeur responsable: ASBL Kairos / Alexandre Penasse - Rue des Bégonias, 32 - 1170 Watermael-Boitsfort, Bruxelles



Illustration : Philippe Debonnie

## SOMMAIRE

## Divertir et dominer

Alexandre Penasse / Page 2

## Des OGM sur ma tartine ?

Annie Thonon / Page 3

## Mexico Solo, des rayons et des ombres

Propos recueillis par Alain Gailliard / Pages 4-5

## Décryptage du totalitarisme sanitaire

Interview de Ariane Bilheran et Vincent Pavan / Pages 6 à 8

## DOSSIER

## Quelle place pour la spiritualité dans la tourmente de l'époque ?

Dossier coordonné par Bernard Legros / Page 9

## Dé-diviniser et resacraliser

Marc Weinstein / Page 10

## La mollesse du croire : développement personnel et spiritualité

Thierry Jobard / Page 11

## L'Occident postmoderne face à la spiritualité

Entretien avec Abdennour Bidar, Martin Steffens et un membre anonyme de la Grande Loge de Belgique / Pages 12 à 14

## Nature et spiritualité : Et si on écoutait les Indiens ?

Inès Trépant / Pages 15-16

## Publicités non traditionnelles

Alain Adriaens / Page 16

## L'éthique de la militance

Michel Weber / Page 17

## La dette publique européenne, piège mortel pour la démocratie

S. Kimo / Pages 18-19

## Impérialisme : racines philosophiques et autres voies 2/2

Daniel Zink / Page 20

## Consolider le troisième front

Bernard Legros / Page 21

## Vu, lu, entendu

Pages 22-23

## Polémiques et caricatures

David Tong / Page 24

## Divertir et dominer

C'était en octobre, dans l'émission Friday Night Live, sur Channel 4. Le chanteur britannique Jordan Redford Gossamer Gray, homme se disant femme, interprétant une chanson évoquant sa condition de « femme transgenre », ajouta à sa performance télévisuelle celle de sa mise à nu : alors qu'il terminait sa prestation, il déchira sa tunique dans une sorte d'extase exhibitionniste, se dénudant complètement, poitrine de femme gonflée aux hormones et pénis d'homme<sup>1</sup> à l'air, dont il se servit pour jouer du piano... Voilà donc ce 21<sup>ème</sup> siècle où nous aura conduits un délire orchestré par des milliardaires stipendiant médias, politiques et diverses organisations qui n'eurent plus qu'en bouche diversité, inclusion, droit des minorités, et autres luttes identitaires et « sexuelles » sacralisées dans la norme LGBTQIA+<sup>2</sup> ; où l'on aura réussi à faire passer pour de la discrimination et de la haine le seul fait d'un rappel au réel, en l'occurrence celui de la différence des sexes ; où le problème n'est plus situé chez le petit garçon qui se dit fille et vice-versa, mais chez celui qui lui rappelle que la nature l'a fait ainsi<sup>3</sup>. Ces diversions auront permis une division historique du corps social en individus atomisés réduits à un sexe, interchangeables, ou à une couleur de peau, dont le Wokisme en est la référence idéologique<sup>4</sup>. Comme notait Noam Chomsky : « *Le trait de génie du système de domination et de contrôle consiste à séparer les gens les uns des autres de telle sorte qu'ils ne puissent travailler ensemble* »<sup>5</sup>.

Dans le même genre de prestation, sans qu'ils en soient encore venus à exhiber leurs organes génitaux – bien qu'un condensé des luttes « climatiques » et d'identité sexuelle pourrait créer des scènes inédites : on imagine le « militant climatique-LGBTQIA+ repeindre un Van Gogh avec sa queue... », les militants climatiques s'adonnent maintenant à un nouveau loisir qui consiste à saccager des œuvres de grands peintres dans des musées, qui y collent leurs mains, les aspergent de soupe ou les enduisent de peinture. Ces idiots utiles du capitalisme sont inoffensifs pour le pouvoir en place qui les promeut, favorisant et accélérant l'agenda 2030 de l'ONU, soit le Great Reset ; tout comme ceux qui manifestent d'un point A à un point B, encouragés par les gouvernements qui parfois offrent le billet de train pour rejoindre l'événement, où ils demandent « la transition », celle qui nous conduit droit dans le mur, à renfort d'éoliennes, de bagnoles électriques et de frigos « *Intelligents* ».

Aurore Stephant, géologue minière, est claire : « *compte tenu des projections pour les énergies renouvelables, les véhicules électriques, etc., les impacts pourraient surpasser ceux qu'on avait essayé d'éviter sur le changement climatique, en faisant justement appel aux technologies dites renouvelables, aux véhicules électriques, etc. C'est-à-dire que la pression minière est telle pour répondre aux objectifs de "il faut des véhicules électriques, il faut de l'électrification, il faut des dispositifs numériques, il faut, il faut, il faut"... derrière la réalité c'est ça ! À force, les impacts de la mine pour répondre à ces injonctions risquent d'être supérieurs aux effets qu'on avait justement essayé d'éviter en faisant appel à ces technologies* »<sup>6</sup>. CQFD. Et le serpent continue à se mordre la queue... enfin, certains ouvrent la gueule du serpent pour y glisser sa queue, car ils savent très bien ce qu'ils font et l'impossible réalisation de ce qu'ils font miroiter.

Dans son ouvrage *Covid-19: The Great Reset*, Klaus Schwab, fils d'un industriel nazi, Eugène Schwab, évoque à plusieurs reprises la date de 2030, comme une sorte de *deadline*<sup>7</sup>, lui dont trône cette phrase en première page du site du Forum : « *La pandémie représente une fenêtre d'opportunité rare mais étroite pour réfléchir, réimaginer et réinitialiser notre monde* »<sup>8</sup>. Cynisme absolu que de feindre l'accident opportun que serait Covid-19, là où ils ont créé « l'événement » géné-

rant le contexte nécessaire à faire advenir le réel qu'ils voulaient<sup>9</sup>. « Le climat », dont Covid-19 aura permis de mettre en place les ultimes outils de contrôle des masses<sup>10</sup>, constituait la dernière arme du système pour contraindre, et éliminer en partie, définitivement les peuples.

Pendant donc qu'ils parlent de diversité, d'inclusion, de transition numérique, d'électrification de tout, d'intelligence artificielle, sujets rabâchés par des médias qui ont fait de la médiocrité leur fonds de commerce, ils auront permis de chasser la notion fondamentale d'égalité<sup>11</sup>, en faisant de l'individu un élément de trop, seul responsable de l'état du monde et de celui de son prochain, quelle que soit sa position dans la hiérarchie socio-économique.

Pris en étau, réceptacle de l'industrie publicitaire qui l'avait réduit en consommateur, on voulait en même temps de lui qu'il y résiste. Et ce sont ceux qui l'avaient poussé à n'être plus qu'un sujet consommant qui lui demandaient maintenant de baisser la température à 19°C et de réduire l'éclairage, pendant que les guirlandes de Noël scintillaient de mille feux et que la machine industrielle tournait comme jamais pour remplir le traîneau de Santa Claus.

Alexandre Penasse

1. Si un homme peut être « enceint », une femme peut-elle avoir un pénis?
2. Certains heureusement refusent ce diktat et ces indistinctions, notamment des féministes espagnoles. Voir <https://www.partage-le.com/2022/10/18/espagne-argumentation-de-la-federation-des-femmes-progressistes-contre-la-loi-trans/>.
3. Tout en prenant en charge la souffrance de celui qui ne se sent pas dans son corps, bien évidemment, par divers moyens thérapeutiques, psychanalytiques, ou psychiatriques.
4. Culture woke: l'arbre qui cache la forêt, Kairos 55, voir <https://www.kairospresse.be/culture-woke-l-arbre-qui-cache-la-foret/>.
5. Chomsky, N., *De la propagande*, entretien avec David Barsamian, Editions Arthème Fayard, 2002, p.220. Chomsky, qui se sera lui-même fait prendre à ce jeu de division avec l'injonction vaccinoire Covid-19.
6. Aurore Stephant, ingénieure géologue minière, [https://www.youtube.com/watch?v=i8RMX80DWQs&ab\\_channel=USIEvents](https://www.youtube.com/watch?v=i8RMX80DWQs&ab_channel=USIEvents)
7. « Ce nombre [d'appareils connectés] devrait atteindre 50 milliards ou plus en 2030 » ; « Dans cet esprit, les grandes entreprises mondiales comme Microsoft se sont engagées à avoir un bilan carbone négatif d'ici 2030 » ; « Un document politique préparé par Systemiq en collaboration avec le Forum Économique Mondial [120] estime que la mise en place d'une économie favorable à la nature pourrait représenter plus de 10 000 milliards de dollars par an d'ici 2030 » ; « Imaginez la Corée du Nord en 2030, où chaque citoyen devra porter un bracelet biométrique 24 heures sur 24 » ; « À l'époque, l'OMS avait prédit que la dépression deviendrait la deuxième cause principale de charge mondiale de la maladie d'ici 2020 et deviendrait la première cause d'ici 2030, en dépassant les cardiopathies ischémiques » ; « Le redémarrage des économies offre la possibilité d'intégrer plus d'égalité sociale et de durabilité dans la reprise, en accélérant plutôt qu'en retardant les progrès vers les objectifs de développement durable de 2030 et en déclenchant une nouvelle ère de prospérité ».
8. <https://www.weforum.org/focus/the-great-reset>
9. Voir <https://www.kairospresse.be/pandemie-et-meilleur-des-mondes-de-klaus-schwab/>.
10. Sur le site du Forum Économique Mondial, ils ne s'en cachent pas : « *The changes we have already seen in response to COVID-19 prove that a reset of our economic and social foundations is possible* ».
11. Lire, de Walter Benn Michaels, *La diversité contre l'égalité*, Éditions Raisons d'agir, 2009.

ABONNEZ-VOUS À KAIROS\*

\* Pour s'abonner, il suffit de faire un virement bancaire à l'ordre de Kairos asbl sur le compte : 523-0806213-24 IBAN BE81 5230 8062 1324 – BIC TRIOBEBB, et d'indiquer en communication l'adresse d'envoi.

Plus d'infos sur : [www.kairospresse.be/abonnement](http://www.kairospresse.be/abonnement)  
(Abonnement belge à partir de 20 € pour 5 numéros, 25 € pour la France, 30 € pour la Suisse)  
Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs de presse et libraires en Belgique

NE PAS JETER ! PARTAGER !

Kairos – Journal antiproductiviste pour une société décente

Journal de réflexion, d'investigation et de changement, sans pub

Périodique bimestriel / Paraît en février, avril, juin, septembre, novembre ISSN : 2294-0820

Imprimé en Belgique  
Imprimeries Havaux s.a.,  
Rue de l'Artisanat, 1  
B - 1400 NIVELLES

Tirage : ce numéro a été tiré à 6.500 exemplaires

Routage : Cambier

Editeur responsable

ASBL Kairos / Alexandre Penasse  
Rue des Bégonias, 32  
1170 Watermael-Boitsfort,  
Bruxelles - Belgique  
[info@kairospresse.be](mailto:info@kairospresse.be)  
[www.kairospresse.be](http://www.kairospresse.be)  
M. (00 32) 472/560 724Rédacteur en chef : Alexandre Penasse  
([ap@kairospresse.be](mailto:ap@kairospresse.be))

Graphisme : Studio Noir &amp; Clair

Relecteurs

Janine, Nadia, Alain, Patrick, Stéphane, Anaïs,  
Annie, Sophie, Manu.

Pour commander des numéros :

[commande@kairospresse.be](mailto:commande@kairospresse.be)

Chroniqueurs / Rédacteurs

Alexandre Penasse (A.P.), Bernard Legros (B.L.),  
David Tong (D.T.), Inès Trépant (I.T.), Michel  
Weber (M.W.), Alain Gailliard (A.G.), Alain  
Adriaens (A. A.) François Massoulié (F.M.),  
Daniel Zink (D.Z.).

Ont contribué à ce numéro

Thierry Jobard, Marc Weinstein, Anne Thonon,  
Abdennour Bidar, M. B., Martin Steffens, Thomas  
Gergely, Philippe Godard.

Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs, mais on ne les laissera jamais tomber !

Illustrations :

Philippe Debongnie, NOIR&amp;CLAIR, Adhoc\_mosaïque, Nadia Berz, Lara Pérez Dueñas, Pascale Vanhal, Alexandre De Wind, Barbara Lemarchal, Lara Pérez Dueñas, Sarah Fatmi, Chanic, Antoine Demant, Julie Dall'Arche.

Nos copains de la presse libre en Suisse et en France } -Moins!

LA DÉCROISSANCE  
Le journal de la joie de vivre

# Des OGM sur ma tartine ?



Les OGM, tout le monde sait plus ou moins ce que c'est et ce qui se cache derrière. On le sait, cela va sans dire, mais c'est encore mieux en le disant : c'est un organisme biologique – à l'exception des êtres humains – dont le patrimoine génétique a été modifié par l'intervention humaine et non par sélection naturelle ou sélection menée par l'agriculteur.

Fin XX<sup>e</sup> siècle, des décisions juridiques reconnaissent la brevetabilité du vivant (plantes et animaux). Les deux secteurs les plus importants pour les brevets sont ceux de la santé et de l'agriculture. Les OGM sont immédiatement brevetés par le « Big Agri » et sortent des biens communs. Ce qui peut se justifier pour la recherche ou la production de substances médicales, comme l'insuline, mais pose problème quand il s'agit du domaine agricole, bétail et plantes nourricières – maïs, riz, colza, soja, pommes de terre, etc... gorgées aux pesticides et dont les semences, elles aussi brevetées, veulent remplacer, voire éradiquer les semences paysannes libres (cf. le fameux gène Terminator empêchant la germination des graines produites).

La directive 2001/18/CE du Parlement européen, après de nombreuses batailles juridiques entre lobbies et forte mobilisation des organisations citoyennes, a réglementé strictement la culture, la dispersion des OGM dans l'environnement et sa visibilité dans l'alimentation humaine grâce à l'étiquetage obligatoire de tout aliment végétal dépassant 0,9% d'OGM.<sup>1</sup>

Toutes ces restrictions, ces précautions, au sein de l'UE irritent au plus haut point les multinationales phytosanitaires bavant devant un marché potentiel qui se chiffre en centaines de milliards de dollars. Qu'importe alors les risques environnementaux, sanitaires, et sociaux... « *Quand le génie génétique a été perçu comme une opportunité d'investissement, il s'est produit une adaptation des normes et des pratiques scientifiques au standard des entreprises. L'éveil du génie génétique coïncide avec l'émergence d'une nouvelle éthique, radicalement définie par le commerce.* »<sup>2</sup>

La nouvelle astuce pour se débarrasser des empêcheurs européens de danser en rond est simple : les techniques de manipulation génétique des plantes s'appelaient « genetic engineering » ; on va désormais les baptiser « new breeding techniques », NBT, ce qu'on peut traduire par « nouvelles techniques de reproduction. » Et hop, disparus les OGM, plus applicables les règlements UE. Bien joué, mais qui va se laisser leurrer par cette subtile manœuvre, pilotée bien sûr par une armée de lobbyistes<sup>3</sup> ? Et bien, sans surprise, la Commission Européenne qui a l'intention de faire sortir ces « NBT » de la directive 2001/18/CE et donc laisser ces nouveaux OGM, désormais cachés, se déposer sur nos tartines.

Ces NBT, nouvelles techniques d'édition du génome, plus ciblées et dirigées, permettent d'introduire le changement génétique en des endroits précis du génome et non plus de façon aléatoire comme précédemment. Elles sont, selon leurs promoteurs, parfaitement maîtrisées. Ce qui bien sûr s'est révélé totalement faux. Pour une information de qualité, référons-nous

au DVD de Christian Vélot, professeur de génétique moléculaire à l'Université de Paris-Sud et président du conseil scientifique du Criigen<sup>4</sup>, qui décortique avec sa limpidité habituelle toutes ces « techniques de manipulation génétique » et avertit de ses dangers.

Parmi ces nouvelles techniques dites d'« édition du génome » il en est une très utilisée, CRISPR/cas9, vulgairement appelée « ciseaux génétiques », et son application, le forçage génétique, est particulièrement dangereuse :

*Tous les descendants de l'organisme forcé seront porteurs du gène modifié en quelques générations. Alors qu'en conditions naturelles, seule la moitié des descendants de chaque génération porterait une « mutation génétique » qui finirait par se diluer dans la population « sauvage » (...). Ce forçage permet de décimer ou même d'exterminer des populations entières d'espèces sauvages. Il contourne les lois de l'évolution... Une fois ces organismes forcés libérés dans l'environnement, il n'est plus possible de les récupérer. Il peut donc y avoir un impact dramatique, rapide et irréversible sur la diversité biologique, le fonctionnement des écosystèmes, sur les chaînes et la sécurité alimentaires. Les espèces visées actuellement pour le forçage génétique comprennent des levures, des insectes, des mammifères tels les renards et les rats. Mais théoriquement tous les organismes à reproduction sexuée pourraient être forcés génétiquement.*<sup>5</sup>

Enfin, le forçage génétique intéresse aussi les militaires qui contribuent à financer (avec nos impôts ?) la recherche dans ce domaine.

Des scientifiques de haut niveau, Gilles Seralini, Jacques Testart<sup>6</sup>, ... ont à maintes reprises alerté sur les dangers et les dérives de ces techniques et demandé un moratoire. Non seulement, ils n'ont pas été écoutés, mais tout l'establishment scientifique et médiatique les ont dézingués (cela ne vous rappelle rien ?). Par exemple, non contente d'investir 75 millions de dollars dans la technologie du forçage génétique, la Fondation Bill et Melinda Gates a aussi donné 1,6 million de dollars à Emerging A.G., un cabinet de lobby, pour éviter un moratoire international sur cette technique hautement controversée.

## LES GRANDES ENTREPRISES PRENNENT LE CONTRÔLE DE NOTRE ALIMENTATION

Bien entendu, toutes ces recherches, ces expérimentations, ces mises au point d'organismes nouveaux ne sont pas faites, comme « Big Agri » le prétend, pour résoudre la crise agricole et climatique, favoriser la diversité, améliorer les aliments, rendre le travail des agriculteurs moins pénible, bref une démarche bienveillante, sociale, solidaire, pour notre bien (tiens tiens v'la du nouveau)... Non, ce qu'elle vise, c'est une concentration du pouvoir dans le secteur agricole par une poignée de méga-corporations. Pour se représenter l'ampleur de leur prise

de contrôle agricole, il faut savoir qu'en 2017, pas moins de 70 % de l'industrie des semences et des produits agrochimiques étaient entre les mains de seulement trois entreprises fusionnées (Dow-DuPont, Bayer-Monsanto et ChemChina-Syngenta).

Si nous laissons faire, bientôt plus un organisme vivant, jusqu'à l'être humain<sup>7</sup>, n'échappera à cette industrie qui pourra, en termes juridiques, breveter la nature elle-même.

Si nous laissons passer la déréglementation des nouveaux OGM/NBT par la Commission européenne, non seulement nous acceptons un monde imbuvable /indigeste pour nos enfants et demain nous avalerons des OGM sur nos tartines, dans notre verre de vin.

En vingt ans, les OGM n'ont rien apporté à l'agriculture, à l'amélioration qualitative et quantitative de l'alimentation. Au contraire, ils ont accru l'appauvrissement des agriculteurs du Nord et du Sud, leur dépendance envers les firmes semencières, et la perte de leur liberté. Olivier De Schutter, rapporteur spécial de l'Onu sur le droit à l'alimentation le reconnaît : il y a d'autres moyens de nourrir la population mondiale croissante telle l'agroécologie. Des systèmes qui placent la diversité, l'équité et l'équilibre avec la nature au cœur de ses préoccupations. L'agriculture durable est construite sur la base d'un travail avec la nature, et non contre elle.

Et pour terminer sur un mode dystopique, comme on dit maintenant, voici un projet scientifique existant réellement : « *La xénobiologie est une sous-discipline naissante de la biologie de synthèse qui vise la mise au point de formes de vie étrangères, du point de vue chimique et informationnel, à celles qui sont connues sur Terre* »<sup>8</sup>. Comme quoi, « On n'arrête pas le progrès » ...

Annie Thonon

1. Précisons que les animaux d'élevage que nous retrouvons dans nos assiettes ne rentrent pas dans ce règlement : les veaux, vaches, cochons, poulets, poissons, lait, œufs... tous gavés aux tourteaux de maïs, soja, colza OGM venant d'Argentine, Brésil, USA, Chine etc... sauf s'ils sont bio.

2. <http://www-personal.umich.edu/~spwright/> [archive] Susan Wright Molecular Politics Developing American and British Regulatory Policy for Genetic Engineering, 1972-1982 Susan Wright The University of Chicago Press 1994.

3. Depuis le début de leurs efforts pour déréglementer les OGM, en 2018, ces lobbies de Big Agri ont dépensé au moins 36 599 932€ et ils ont eu 182 réunions avec des commissaires européens, leurs cabinets et leurs directeurs généraux. Cela représente plus d'une réunion par semaine, sans compter les réunions avec des fonctionnaires de niveaux inférieurs...

4. Comité de Recherche et d'information indépendantes sur le génie GENétique - [www.criigen.org](http://www.criigen.org)

5. Dossiers Revue « Valériane » n°142 et 148.

6. Voir l'article « Bioéthique, es-tu là » du *Monde Diplomatique* – octobre 2022.

7. Biologiste québécois, Jean-François Gariépy, avertit que le génie génétique pourrait mener au remplacement des mécanismes actuels de la reproduction humaine... Si l'humanité choisissait ce chemin, la conséquence à long terme, serait la transformation radicale de toute société humaine conforme aux intérêts des forces manipulant le processus du génie génétique.

8. <https://fr.wikipedia.org/wiki/xenobiologie>

# Mexico Solo, des rayons et des ombres

Depuis une trentaine d'années, Ivan Alechine, écrivain, photographe et, à sa manière, ethnologue, a sillonné les terres arides et magnifiques de la Sierra Madre occidentale, contrée des Indiens Huichols, au Mexique. Modestement, mais avec passion, il s'est mis à l'écoute de ce peuple qui se nomme lui-même les Wirarika, le « peuple-devin », de leur mythologie d'une incroyable richesse et de leur sagesse immémoriale. De ces séjours au long cours chez ce peuple qui l'a accueilli comme un fils, il a rapporté des pages intenses qui composent des récits tels que *Trébuchet* ou *Divinités*, mais aussi des centaines de photographies, témoignant de la résilience et de la résistance de ce peuple fier de ses traditions face au Moloch d'une mondialisation qui n'a pour eux rien d'heureux et d'une catastrophe écologique que rien ne semble devoir arrêter. Mais il s'est aussi intéressé aux pulsations secrètes de Mexico, la mégapole dévoreuse de destinées et à d'autres régions, comme celle de Oaxaca, au sud du pays, où la sécheresse progresse de façon alarmante. De ces pérégrinations à haute intensité, l'exposition *Mexico Solo*, actuellement présentée au Musée de la Photographie de Charleroi<sup>1</sup>, retrace quelques-uns des moments les plus marquants.

## Rencontre.

**Alain Gailliard : Au départ, qu'est-ce qui vous a attiré au Mexique et, plus spécifiquement, chez les Indiens Huichols ?**

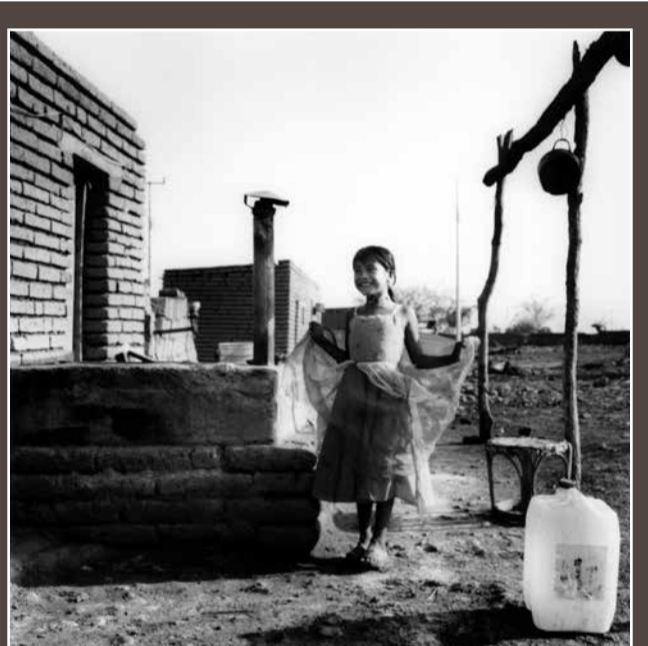
**Ivan Alechine :** Quand j'ai posé le pied au Mexique pour la première fois, au début des années 1980, j'avais la tête remplie des écrits de Carlos Castaneda. À l'époque, on ne jurait que par lui. Il avait été édité par Gallimard, dans la collection « Témoins », consacrée à des témoignages ethnographiques réels. Adolescent, j'avais aussi été fort impressionné par la lecture d'Antonin Artaud et de son fameux *Voyage au pays des Tarahumaras*, qui sont des cousins éloignés des Huichols. Dans mon panthéon mexicain, il y avait aussi le très beau livre du poète Charles Duit, *Le pays de l'éclairement*, consacré au peyotl et qui avait été salué par Julien Gracq et Henri Michaux. À l'époque, j'avais un point de chute mexicain chez un peintre surréaliste ami de mon père<sup>2</sup>, Alberto Gironella, qui gravitait dans le cercle de Carlos Fuentes, de Bunuel et d'Octavio Paz. J'ai posé mes valises chez lui et suis entré en contact avec la réalité mexicaine. Et je me suis vite rendu compte que Castaneda, c'était Dumas ou Ponson du Terrail, à savoir un bon écrivain de romans feuilletons mais chez qui tout est faux ! Par exemple, un Indien solitaire, ça n'existe pas, sauf peut-être à Hollywood. Et encore moins des Indiens traversant les murs, se dédoublant, etc. Tout cela n'était que pure fantaisie.

**Comment s'est passé le premier contact avec les Huichols ?**

Grâce à Alberto Gironella, j'ai rencontré Nicolas Echevarria, un cinéaste qui m'a mis en contact avec un médecin qui s'occupait des Huichols. Mon idée de départ était de pouvoir manger du peyotl avec des Indiens ayant une approche chamanique. Nourri de Castaneda, je n'étais pas du tout préparé à la réalité. Quand j'ai mis les pieds dans la Sierra Madre occidentale, j'ignorais qu'il y avait peu de points d'eau et peu de nourriture, ou qu'il fallait des papiers du ministère des Affaires indiennes en cas de problème. Un jour que la police a fait une descente, j'ai failli me retrouver au cachot. Finalement, en 1989, on m'a proposé de travailler pour un comité pour la vaccination des enfants indigènes. Je suis donc reparti chez les Huichols et les choses sérieuses ont vraiment commencé au début des années 1990<sup>3</sup>.

**Comment s'est fait l'articulation entre ta rencontre avec les Huichols et ton travail photographique ?**

J'ai commencé à prendre des photos au début des années 1990, via le comité de vaccination. Avec mon patron de l'époque, John Lilly Jr<sup>4</sup>, un type intéressant mais un peu cinglé, on allait vers un village indigène au moment où une nouvelle route était percée, avec les arbres alentour déracinés. À un moment, j'ai aperçu le gars qui conduisait le bulldozer, avec son masque et ses lunettes noires, qui évoquait en tout point le masque de la mort, tel qu'on le représente dans la tradition mexicaine. N'ayant pas d'appareil, j'ai demandé à John de me prêter le sien pour fixer cette vision. Plus tard, j'ai obtenu une carte de presse et, avec elle, la possibilité de faire des reportages photographiques dans plusieurs régions du Mexique. Mon objectif était alors



à regarder mes photos et à pointer celles que je ne pouvais pas publier, car elles ne répondaient pas aux critères de photos de presse. Il les a appréciées et nous en avons fait un livre, *Poca Luz*, une sorte d'album manifeste paru en 2010 qui dénonçait déjà la catastrophe écologique en marche. Parallèlement, à partir de 2009, j'ai vraiment eu la volonté consciente de passer plus de temps avec les Huichols et de tout apprendre sur eux. J'ai commencé à prendre des photos en numérique, mais j'ai vite été submergé par le nombre incalculable de clichés pris. C'est alors que m'est venue l'idée de ressortir mon vieux Rolleiflex 12 poses, un appareil qui invite à une certaine parcimonie, à ne pas se précipiter.

**Pour revenir aux Huichols, la photo intitulée *La petite fille ailée*, que l'on retrouve dans l'exposition, est un témoignage frappant de leurs conditions de vie. Quel serait le message de cette photo, où la joie de vivre semble côtoyer un environnement fort dur ?**

C'est l'une des photos préférées de mon amie photographe Graciella Iturbide. Elle reflète l'invasion du plastique dans la vie des Huichols et aussi dans la nôtre. Les nanoparticules de plastique s'infiltrent partout, dans la chaîne alimentaire, dans l'eau et dans l'air. Cette petite fille danse en quelque sorte à côté de la mort, de notre mort. Mes amis Huichols sont des survivants, des témoins vivants d'une pensée précolombienne très délicate avec l'environnement, très respectueuse de la nature. Mais ils sont aussi contraints de vivre à côté des produits et des déchets de notre monde qui les contaminent petit à petit. C'est ce que j'ai retrouvé de façon plus criante encore que dans les années 1990, quand je faisais mes reportages sur les forêts saccagées. Ce petit cadre photographique en dit plus long que des milliers de clichés sur les détritiques.

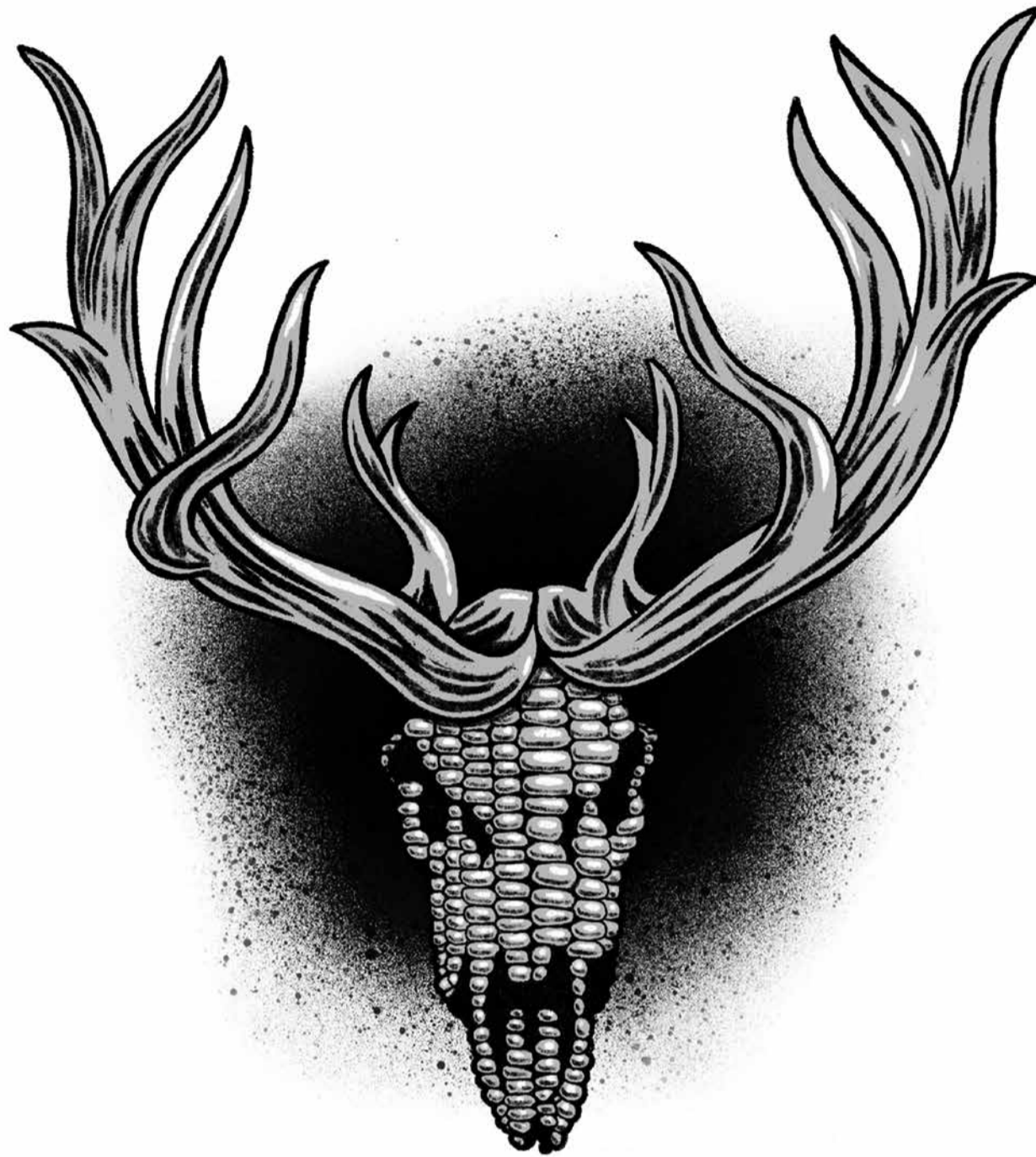
**Vous qui connaissez très bien les Huichols et avez vécu de longues périodes en leur compagnie, avez-vous constaté, au fil du temps, une déperdition de leurs traditions, de leurs cérémonies, de leur mode de vie ancestral ? Sont-ils toujours aussi résistants face à la mondialisation et à la dégradation de la situation environnementale ?**

J'ai marché dans les traces de Robert Mowry Zingg, un anthropologue américain qui a passé une année entière, en 1934, avec les Indiens Huichols, à Tuxpan de Bolanos, le village où j'ai moi-même passé tant de temps. Zingg avait reconstitué de A à Z tout le calendrier des cérémonies huicholes. Il a pris environ 500 photos et tourné des films muets. Si je compare les cérémonies rituelles filmées par Zingg en 1934 et celles auxquelles j'ai assisté entre 2010 et 2018, je suis frappé par leur ressemblance. Du fait de l'évolution démographique, elles ont même gagné en ampleur. À partir de 1950, le gouvernement a essayé de regrouper des habitations familiales éparses, sans doute pour en faire une circonscription électorale plus homogène. Malgré ces regroupements, leurs cérémonies restent très authentiques et se sont même développées avec le temps. Si dégradation il y a, c'est plutôt dans leur vie quotidienne qu'elle se manifeste.

d'établir une documentation sur la déforestation, le percement d'autoroutes en pleine jungle, le mode de vie des populations autochtones, etc.

**Vous êtes donc parti de la photo de presse, à vocation documentaire. Comment s'est opéré le virage vers une pratique photographique plus artistique qui a aussi coïncidé avec un approfondissement de votre connaissance des Huichols ?**

Un jour, Alexis Fabry, patron de la maison d'édition Toluca et l'un des grands spécialistes de la photographie latino-américaine,



## De quelle manière ?

D'abord, l'obligation scolaire produit une acculturation et une forme d'absorption. Ensuite, les jeunes sont poussés à quitter leur village pour trouver du travail dans les villes voisines, de dimension moyenne. À cela s'ajoute le fléau de nouvelles drogues, notamment les amphétamines que des réseaux acheminés de Chine et qui pénètrent progressivement dans les villages. L'héroïne et la cocaïne circulent aussi. Comme il n'y a aucun travail rémunéré dans les communautés Huichols, il faut en sortir pour gagner un peu d'argent, notamment dans les plantations de tabac ou de tomates, qui pratiquent l'agriculture intensive. Avec le peyotl, le cerf et le maïs forment la trinité sacrée des Huichols.

**Les touristes et les observateurs superficiels ne voient souvent que les aspects folkloriques de la culture huichol. Ils ont pourtant une mythologie très élaborée, avec des éléments en lien avec la nature, le cosmos et les esprits.**

Les Huichols se sentent aimés pour de mauvaises raisons, telles que le folklore lié au peyotl, dont on ne voit que le côté « substance exotique ». Mais pour eux, le peyotl fait partie d'une trinité sacrée qui comprend aussi le cerf et le maïs<sup>5</sup>. De plus, le peyotl ne pousse pas dans la Sierra Madre. Aller le cueillir nécessitait autrefois de longs pèlerinages à pied, avec des étapes consacrées à des divinités secondaires. Actuellement, ils y vont en camionnette ou en voiture, en une journée. On peut donc augurer, d'ici deux ou trois générations, un certain appauvrissement du panthéon et de la mythologie Huichol. Pourtant, ils résistent à leur manière, en tentant de maintenir l'authenticité de leurs cérémonies, malgré la contamination du plastique et d'autres produits toxiques.

**Une autre photo très frappante de l'exposition est l'Angélus de Tuxpan, où vous revisitez le fameux Angélus de Millet. Quel en est le contexte ?**

Cette photo est très emblématique de la situation actuelle des Huichols. Il s'agit d'une famille que je suis depuis plusieurs années (je suis même le parrain d'une de leurs filles). La scène se situe à un quart d'heure de marche au sortir de Tuxpan. Avec son bâton de semences, la maman plante le maïs grain à grain, reproduisant un geste qui remonte à 30.000 ans. Son fils l'accompagne. Il a apporté, sans doute avec l'aide du gou-

vernement, un bidon d'herbicide Monsanto censé protéger la croissance du maïs. C'est un instantané où se télescopent une pratique amérindienne ancestrale et, via les produits chimiques apportés par le fils, l'irruption d'une forme de « modernité », avec toute l'ambivalence qu'elle recèle.

**On observe aussi qu'ils travaillent sans aucune protection, de type masque ou gants.**

Effectivement. D'ailleurs, les Huichols qui se rendent sur la côte pacifique pour y travailler dans les grandes plantations de tabac ou de tomates, là aussi sans aucune protection, voient leur taux de cancer de la peau et de l'estomac en augmentation constante. Les exploitants, qui travaillent avec des capitaux soit américains, soit espagnols ou mexicains, ne prennent aucune mesure pour protéger leurs ouvriers agricoles. Il y a des cas avérés où, après avoir utilisé les bidons de fertilisants ou de pesticides, les Indiens, en toute inconscience du danger, les réutilisent pour aller chercher de l'eau potable.

**Les Huichols peuvent-ils vendre le maïs qu'ils produisent ?**

Non. Ce très bon maïs bleu originel ne suffit même pas à leur propre subsistance. Ils l'utilisent comme offrande dans leurs cérémonies et en font des tortillas, qu'ils mangent à cette occasion. Autrefois, ce maïs servait de monnaie d'échange dans le troc avec les cités environnantes. Désormais, le maïs transgénique américain ou mexicain, qui revient beaucoup moins cher, inonde les marchés. N'ayant plus de débouchés, les Huichols non seulement ne peuvent plus vendre leur maïs, mais sont eux-mêmes contraints d'acheter du maïs transgénique pour subvenir à leurs besoins.

**En contraste avec le monde traditionnel des Huichols, l'exposition présente aussi des séries photographiques prises à Mexico, notamment celles consacrées aux prostituées, victimes elles aussi du système économique. Quelle était la part respective de la pose et de la spontanéité dans ces photos ?**

Ici aussi, le Rolleiflex a joué un rôle important. Historiquement, dans les années 1950, il était très utilisé par les reporters urbains, avec le flash, pour capter par exemple des sorties de stars. Pour une photo comme *Bianca se prostitue*, c'était vraiment une photo posée, parce que j'avais envie de faire son portrait, et que le spectateur soit témoin de l'accord entre le

photographe et son modèle. C'est d'ailleurs vrai pour la série consacrée aux prostituées, comme pour les photos prises à Oaxaca ou chez les Huichols, même si pour ces derniers, il y a aussi beaucoup de spontanéité. Depuis Cartier-Bresson, la mode était de « voler » la photo, d'attraper un instant au vol, malgré la personne saisie. J'ai voulu en quelque sorte me rebeller contre cette nouvelle forme de classicisme, en proposant à ces femmes diverses poses, mais toujours en accord avec elles.

**Quelle idée ou quelle sensation vouliez-vous faire passer à travers cette série ?**

Les photos de prostituées faisaient partie d'un fil thématique consacré à l'enfermement. J'avais aussi pris des photos d'un pont grillagé proche d'El Paso, à la frontière entre le Mexique et les États-Unis, où j'ai d'ailleurs eu des problèmes avec la police américaine. Dans cette même série sur l'enfermement, il y avait aussi l'artiste du Circo Azteca, dans son gyroscope de fer. Pour *Bianca se prostitue*, l'idée d'enfermement apparaît notamment dans la belle fenêtre à meneaux, typiquement mexicaine, que l'on aperçoit en arrière-plan. C'est une série que j'aurais voulu poursuivre, mais j'ai dû arrêter, car je me suis fait agresser par des souteneurs mécontents. Je voulais rendre justice à ces femmes et faire d'elles des portraits non volés, parce qu'on leur a volé assez de leurs corps et de leurs vies.

Propos recueillis par Alain Gailliard.

1. Jusqu'au 22 janvier 2023, au Musée de la Photographie, 11 avenue Paul Pastur, Charleroi.  
 2. Qui n'est autre que le peintre belge Pierre Alechinsky.  
 3. L'aventure de ces premiers contacts, Ivan Alechine les raconte dans *Prochaines lunes, prochains soleils*, à paraître aux éditions Galilée, fin février 2023.  
 4. Le fils du docteur John Lilly qui a, entre autres, étudié le langage des dauphins et la communication. Figure éminente de la contre-culture californienne dans les années 60, il a aussi fait de nombreuses expériences avec les substances psychédéliques.  
 5. « ... En plein désert, les Huichols adorent un monticule de pierres considéré comme l'empreinte du premier coup de sabot donné par le Cerf Tamat'si Pa'liké à partir duquel est né le peyotl. Des monceaux de fils de laine de couleur s'accrochent aux épines de figuiers de barbarie qui l'entourent et donnent l'aspect d'un vaste atelier à ciel ouvert – le désordre est tel que je pense à l'atelier The Roxbury d'Alexandre Calder. » Extrait de *Trébuchet*, Ivan Alechine, éditions Galilée, 2015.

# Décryptage du totalitarisme sanitaire

Ariane Bilheran et Vincent Pavan sont respectivement psychologue clinicienne, docteur en psychopathologie et mathématicien, maître de conférences à l'Université d'Aix-Marseille.

Nous les avons rencontrés suite à la publication de leur ouvrage :

*Le débat interdit. Langage, covid et totalitarisme.*

**Alexandre Penasse :** Dans votre ouvrage, vous indiquez que l'épisode sanitaire repose sur deux axiomes : primo, la référence informatique de Nils Ferguson dans la modélisation de l'épidémie ; secundo, la conclusion que la seule possibilité de lutter contre la diffusion du virus consiste à diminuer le nombre de contacts. C'était le début du « narratif ». Quid de cette matrice dans laquelle on est rentré ?

**Vincent Pavan :** Les simulations numériques de Ferguson vont justifier la prise de décision, en particulier en France. Ferguson est un escroc introduit dans le milieu académique, qui était déjà à la manœuvre à l'OMS en 2009, au moment de la grippe H1N1. Ce fiasco était un peu une répétition générale de ce qu'on a vécu avec le covid. Une commission d'enquête nommée par le Sénat avait conclu à la fausseté de ses prédictions. À nouveau, ses fausses simulations sont allées dans le sens des décisions du gouvernement. L'épidémiologie ne se laisse pas modéliser. La complexité dans la transmission du virus nous échappe complètement et n'est pas susceptible de rentrer dans une épidémiologie « newtonienne ». Le « sans contact » ne repose sur rien. Il a été utilisé pour séparer les gens les uns des autres, imposer le masque et la « distanciation sociale », faire cette publicité atroce de l'enfant qui va embrasser sa grand-mère et l'envoie ainsi mourir à l'hôpital. Ce n'est pas un problème sanitaire mais un prétexte sanitaire.

**Ariane Bilheran :** Oui, la crise politique s'est manifestée par l'apologie de l'état d'exception, une notion qu'on doit au philosophe Giorgio Agamben, qui a d'ailleurs immédiatement réagi. Il nous explique que quelque chose d'anormal se passe dans les États contemporains : au nom d'une urgence réelle ou supposée, la proclamation de l'état d'exception permet de suspendre ou supprimer nos droits fondamentaux. Ceci pose deux questions : 1) A-t-on le droit, au nom de la nécessité, de suspendre les droits humains ? La philosophie politique y a répondu par la négative. 2) La nécessité en était-elle vraiment une ? L'humanité était-elle vraiment en danger de mort ? L'état d'exception est totalitaire, comme le nazisme, qui fonctionnait par décrets mais jamais dans la logique du droit. Quand les politiques commencent à interdire le débat, la controverse et les avis divergents, nous ne sommes plus en démocratie.

**Des universitaires spécialisés en psychologie clinique ou sociale ont rencontré des ministres ici en Belgique pour élaborer un narratif. Si les gens ont réagi de cette manière, c'est qu'ils y étaient prêts. Vous parlez dans l'ouvrage de modes de gouvernance propres à des profils psychopathiques de type paranoïaque. Le système politique actuel attire-t-il des fous ?**

**A. B. :** Il est clair qu'il y a eu une instrumentalisation de la psychologie. La psychologie est la science de l'âme humaine, et de notre nature humaine. Cela a été balayé d'un revers de la main ; on a estimé qu'il était légitime de maltraiter des gens, de ne plus respecter nos devoirs fondamentaux de civilisation, d'entraide, de funérailles, de confiner des populations entières. La fin justifiant les moyens, on a utilisé les sujets humains comme moyens, par exemple en sacrifiant certains au nom de la sauvegarde du groupe.

**Comme Madeleine Albright qui avait dit que la mort de 500.000 enfants irakiens valait la peine, que c'était le prix à payer...**

**A. B. :** Oui, les États contemporains occidentaux sont dans cette logique. Le pouvoir attire les passionnés du pouvoir ! C'est la raison pour laquelle les sociétés ont établi des contre-pouvoirs, pour éviter les abus. Le pouvoir attire les profils dits narcissiques, les pervers et les paranoïaques. L'absence de réels contre-pouvoirs a permis tromperie, fraude et manipulation. Les masses ont consenti à des sacrifices inacceptables en raison de la propagande médiatique.

**V. P. :** L'épidémiologie mathématique n'est pas à la recherche de la vérité, mais de la crédibilité. Du coup, ce ne sont pas de réels scientifiques, mais des gens narcissiques qui aident les politiques à la décision — une tendance palpable à l'Université. Tant que ça reste crédible, ils n'ont pas de souci à travestir la vérité par l'habillage mathématique, argument ultime. Ce discours va les valoriser, puisque ce sont les annonceurs d'apocalypse qui permettent de l'éviter et de sauver l'humanité. À la question d'un journaliste qui lui demandait s'il n'avait pas exagéré sur les chiffres des morts, Simon Cauchemez répondit « Non, grâce à nos prédictions, nous avons pu mettre en place des méthodes qui ont fait éviter le pire. » Ariane parlait des contre-pouvoirs. Or aujourd'hui, dans les médias, l'Université, la justice, les gens ne sont plus capables de remettre en cause un narratif qui émane d'une autorité « supérieure ». Curieusement, ce sont les plus diplômés qui sont les plus susceptibles de diffuser les discours paranoïaques. Comme si seul le discours intellectualisé, indépendant de l'observation, avait le pouvoir de dire ce que sont vraiment les choses, une idée platonicienne. On n'a jamais vu un seul totalitarisme issu du peuple. Il provient toujours des élites corrompues intellectuellement qui, persuadées d'être dans le vrai, deviennent dogmatiques.

**L'Université, les syndicats et les médias ne sont plus des contre-pouvoirs, mais se font passer pour tels. Pour revenir sur les profils pathologiques, j'ai été de nombreuses fois en présence de ministres en conférence de presse. Lorsque je leur posais des questions qu'ils ne voulaient pas entendre puisque ça allait dévoiler leur ignorance et leur mauvaise foi, j'ai senti des hommes capables du pire. Pensez-vous qu'ils soient capables d'aller encore beaucoup plus loin ?**

**A. B. :** Oui. Je pense qu'aujourd'hui nous sommes dans une dérive totalitaire et que le jour où la parole d'opposition sera totalement censurée, l'ensemble de la population subira des représailles importantes, des pressions sur des lieux ou des personnes, des menaces de mort. Vincent est aujourd'hui interdit d'enseigner, avec des revenus amputés de moitié. Le jour où nous nous tairons, des gens découvriront ce qu'est le totalitarisme, Hannah Arendt hier et aujourd'hui Vera Sharav, qui a vécu l'Holocauste, nous ont prévenus. À partir du moment où l'on ne parle plus, ce système, contrairement à une tyrannie qui se calme quand l'opposition est à peu près contenue, se déchaîne. Comprenons bien que nous avons affaire à un délire collectif. Un délire est un discours totalement coupé de la réalité, qui tourne sur lui-même. On appelle ça des folies raisonnantes : cela a l'apparence de la raison, le goût de la raison, la saveur de la raison mais ce n'est pas la raison. C'est un endoctrinement, une croyance qu'on ne peut contester ni mettre en doute, sous peine d'être excommunié. C'est de type religieux, dogmatique, sectaire. On est entraînés dans ce délire, notamment par des techniques de manipulation émotionnelle mais surtout langagière : on crée une novlangue pour modifier les représentations des gens. Si nous continuons avec des masses endoctrinées dans le discours de la secte et des opposants dont le discours est muselé, il y aura des passages à l'acte violents.

**Des deux côtés : même les opposants risquent de devenir plus violents.**

**V. P. :** Vera Sharav rappelle que le nazisme n'a pas commencé par 1942 avec la solution finale, il y a eu avant cela 9 ans de lois discriminatoires à l'égard des juifs. Aujourd'hui, on a tous les indicateurs du totalitarisme. Avec en fond de trame l'évolutionnisme transhumaniste, une pseudo-science qui a sous-tendu les totalitarismes nazis et soviétiques qui ont mis au ban l'*homo sacer*, à qui on a retiré tous ses droits, qui n'a plus sa place dans la cité. Dès lors, l'ostraciser ou le supprimer n'est plus quelque chose d'immoral. L'hôpital de Düsseldorf, par exemple, refusait les soins aux juifs. Aujourd'hui, les non vaccinés sont des hommes qui refusent d'être « augmentés ». L'association du

cardiologue Peter McCullough révèle qu'on a laissé mourir les non-vaccinés dans les hôpitaux, en les soignant moins bien que les autres. Combiné au manque de soins, l'épisode du Rivovril a été de l'euthanasie administrative. La perte des valeurs morales est progressive, dans une population amorphe, avec des intellectuels apathiques. Tout est en place...

**A. B. :** ... comme dans le nazisme. Arendt et Günther Anders ont témoigné que la majorité des intellectuels soutenaient Hitler. Le milieu médical était surreprésenté dans le parti nazi. Il y avait tout un délire hypocondriaque et hygiéniste. Rappelons que Jérôme Salomon a comparé le covid à la peste noire. C'est extravagant ! La peste a tué la moitié de l'Europe ! Ce délire hygiéniste fait partie de la symptomatologie classique de la paranoïa, et on peut se demander pourquoi le milieu médical soutient ce type de discours et oublie sa mission de soigner. Beaucoup de médecins en France et en Belgique ont obéi. Heureusement, pas tous !

**Les possibilités de nous désinformer sont immenses. Je ne vois pas comment une population qui a été anesthésiée, sidérée, pourrait se réveiller.**

**A. B. :** Je pense que nous allons malheureusement au-devant de grandes catastrophes. Quand une maison brûle, l'odorat fin de certains sent un problème ; pour d'autres, la majorité, il faut attendre que le feu les brûle. Pourtant, les régimes totalitaires maltraitent toujours toute la population, les laquais du pouvoir et les sbires complaisants ne seront pas épargnés.

**V. P. :** Je le vois bien à l'université qui, normalement, est un milieu qui sait prendre du recul et penser de manière critique. Mais aucun collègue ne m'a soutenu quand j'ai refusé de porter le masque, ni les syndicats, ni la presse, il n'y a pas de prise de conscience. Nous avons manqué d'armes psychologiques pour lutter contre ce risque totalitaire. Mon intuition est que les universitaires ont collaboré au narratif. Des primes ont été distribuées à ceux qui s'investissaient particulièrement dans l'organisation en période de confinement. Une faute intellectuelle et morale a été commise par des gens qui avaient le devoir supérieur de lutter contre cela. Ils ne pourront pas se dire qu'ils se sont trompés. Les narcissiques qui ont collaboré au narratif persisteront dans le déni. Il leur faudrait quelque chose de beaucoup plus traumatique, c'est pour ça que je suis si pessimiste.

**A. B. :** Nous sommes dans le règne du paradoxe et de la terreur. Être gouverné par des gens qui nous font peur, c'est être gouverné par des parents maltraitants. Or une société ne peut pas fonctionner à la peur de tous contre tous ou avec des gouvernants qui trouvent un malin plaisir à effrayer la population. Ce totalitarisme multi-facettes doit être en mouvement, pour qu'on ne puisse jamais l'analyser en prenant de la distance et retrouver sa rationalité. Comme avec l'Ukraine, il y a toujours une narration de la peur, de la terreur, de l'intimidation, de la menace, du chantage. Au nom de la commémoration contre les nazis, on interdit à Vera Sharav, une survivante de l'Holocauste, de s'exprimer sur les stigmatisations, les discriminations et les expérimentations médicales en cours ! Je ne sais pas si les gens mesurent l'ampleur du paradoxe dans lequel nous vivons...

**Le pouvoir attire les Ferguson et ignore les rescapés de l'Holocauste qui ne tiennent pas le « bon » discours. On en revient au décalage nécessaire pour comprendre le totalitarisme...**

**A. B. :** La question de l'endoctrinement est aussi liée à celle du traumatisme, c'est-à-dire que la population est traumatisée par ces discours de peur venant du pouvoir. Le confinement a suspendu nos droits, qui étaient des repères fondamentaux. D'un coup, tout est mouvant, on ne peut pas anticiper, on perd la représentation du temps, plus moyen de faire des projets à long

# DÉCRYPTAGE DU TOTALITARISME SANITAIRE

Interview de Ariane Bilheran et Vincent Pavan



Illustration : Nadia Berz

terme. Le traumatisme nous maintient dans le temps présent et dans le temps du discours de l'agresseur. Avoir une capacité de distance aide, et cela s'acquiert par des moyens divers, par exemple en voyageant et en acquérant une culture humaniste, ce qui n'est pas le cas de tout le monde. Cette distance-là suppose d'abord de ne pas coller au discours, de s'arrêter, de regarder ce qui se passe. L'être humain est angoissé par la solitude, il a besoin de faire société, donc il suivra la majorité. Mais celle-ci a rarement raison !

**Le pouvoir parvient désormais à identifier les personnes indépendantes qui ne sont pas vaccinées, qui s'expriment sur les réseaux sociaux. On est aujourd'hui sans protection.**

**A. B. :** Nous sommes totalement vulnérables. Parmi les repré-sailles que nous subissons, les calomnies fument : extrême droite, complotiste, conspirationniste, etc. Les instrumentalisations politiques aussi, sans que nous puissions nous en défendre. Bien au contraire, Vincent et moi tenons un discours de prudence, de rationalité et surtout d'alerte pour la protection des droits humains. Nous sommes tout sauf des extrémistes, nous recherchons le débat, le dialogue et la concorde sociale. On me traite d'antisémite alors que je soutiens le discours de Vera Sharav, ancienne déportée qui alerte sur le retour de la stigmatisation de citoyens ! Et dans le même temps on me traite de juive car je soutiens la même Vera Sharav ! Nous vivons un épisode collectif délirant où la persécution des innocents est justifiée pour les traiter comme s'ils étaient coupables. Le pouvoir agit avec une stratégie machiavélique. Comme les entreprises qui créent des syndicats jaunes, il suscite de fausses oppositions qui servent aussi à salir des profils comme les nôtres, alors que nous essayons simplement de protéger les droits humains, la rationalité, la diversité des opinions et des discours.

**Et le langage est totalement détaché du réel...**

**A. B. :** Oui, car le pouvoir totalitaire fonctionne à l'arbitraire. Que vous soyez ou non récalcitrant, si vous apportez des faits et des preuves, ils ne sont pas pris en considération. Il suffit d'être dénoncé pour se retrouver fiché. On s'en moque de savoir si le fait est juste ou non.

**Un site ukrainien appelle au meurtre des opposants, notamment Russes<sup>1</sup>. Donc la suite, on l'imagine bien...**

**A. B. :** De toute façon, l'appel au meurtre, ce sera pour toute la population. Si nous ne nous opposons pas suffisamment par le discours, il y aura des passages à l'acte.

**V. P. :** On n'est pas très loin de l'appel au meurtre quand le professeur Grimaldi propose que les non-vaccinés signent un papier avant de passer en réanimation, leur demandant de clarifier leur position. Comment les médecins vont-ils réagir ? Ils sont sous la pression des médias et du pouvoir politique. Macron a bien dit qu'il fallait emmerder les non-vaccinés, c'est-à-dire que quand ils sont en réanimation, on peut ne pas faire tout ce qu'on aurait à faire.

**A. B. :** Dans le livre, nous citons à un moment donné des journalistes et des politiques italiens qui ont carrément appelé aux chambres à gaz. Ce qu'il est important de comprendre, c'est que le pouvoir totalitaire fonctionne au harcèlement. Quand on est harcelé, si on se tait, c'est pire. Si vous n'opposez pas de limites au transgresseur, il ne vous respectera pas, il ira jusqu'au bout de son sadisme. Il est très important de continuer, malgré les représailles et la censure, à dire ce qui se passe.

**Vous évoquez la science aussi. Il y a deux sciences, celle qui doute et celle qui est dans la croyance...**

**A. B. :** La seconde n'est pas de la science.

**V. P. :** C'est du scientisme. L'épidémiologie qu'on nous a fourguée au début n'a rien à voir avec la science. Quand la science est immédiatement transcrite dans la loi, le totalitarisme arrive. La loi morale est remplacée par la loi scientifique qui elle-même devient politique. C'est exactement ce qu'on a vu avec toutes ces restrictions de liberté. Tout ce qui sort de l'ordinateur doit avoir une application immédiate. Et quand on confine, c'est parce que les modélisations informatiques le disent. Ils ont fait en sorte que la réalité obéisse au modèle : ce n'est plus un rhume, mais une chimère hyper dangereuse. Tout est fait pour nous empêcher de penser ce qui nous arrive comme quelque chose de banal, bien connu et donc plus rassurant. « *Létalité, mortalité, maladies asymptomatiques, tracing, cluster* » : tout ce vocabulaire délirant ne renvoie à rien de réel. L'idéologie est une croyance qui n'a pas de fondement dans la réalité, comme dans l'idéologie nazie, les juifs étaient des parasites qui développent des maladies dangereuses et sont à éliminer. Mais le pouvoir totalitaire ne se contente pas de créer l'idéologie, il fait en sorte qu'elle advienne, comme en 2020 : « *Il va y avoir une quantité de morts !* » Cette prophétie pseudo-scientifique va se réaliser, par la famine dans les pays pauvres, par le manque de soins, par la détresse des personnes esseulées, etc.

**Vous dites que pour le pouvoir totalitaire la conquête se fait en deux temps : utiliser la propagande pour créer un monde mensonger, puis établir une terreur qui impose l'idéologie.**

**A. B. :** On est dans la toute-puissance paranoïaque.

**Arendt rappelle que dans le régime stalinien, les faits qui ne concordaient pas avec la fiction officielle étaient traités comme irréels. Nous y sommes.**

**V. P. :** Oui. Quand, avec l'association Réinfo Liberté, nous avons mené une campagne d'affichage à Toulouse sur les effets indésirables des vaccins, avec tous les chiffres officiels, le préfet l'a interdite. Quand le réel ne correspond pas à l'idéologie, dans ce cas celle d'un vaccin efficace, on vous interdit toute forme d'expression.

**N'est-ce pas le propre des discours politiques que d'être trompeurs ?**

**A. B. :** Oui, il est trompeur par essence, mais le totalitarisme est l'apogée de la politique sans limites. Ainsi de l'effacement des traces des crimes : des chiffres de 2020 ont disparu, des documents sont classés « secret défense ». Non seulement des chiffres officiels sont ignorés, mais de plus ils sont voués à disparaître, comme on efface les traces d'un forfait.

**Nous-mêmes avons été censurés de manière incroyable.**

**A. B. :** Il y a une intention de nuire chez les pervers et les paranoïaques.

**Et il y a les petits soldats obéissants, qui sont indispensables...**

**A. B. :** ... et qui font que ce régime existe. Car les profils pathologiques seuls ne suffiraient pas. Il faut que des gens « normaux » obéissent et voient cela comme leur devoir.

**Pourrait-on avancer que le pouvoir a besoin de personnes non vaccinées pour créer une division ?**

**A. B. :** Oui, c'est la désignation du mauvais citoyen, également un fait totalitaire. Là, nous ne sommes plus dans un schéma républicain ou démocratique. Le sous-homme n'a que des droits partiels qu'on veut bien lui concéder, comme on donne des miettes de pain à la fin du repas. Les périodes d'accalmie font partie du processus totalitaire, comme dans le nazisme où des petits droits étaient redonnés aux Juifs, par exemple, celui de fréquenter à nouveau les bibliothèques, avant de repasser à une phase de persécution. Si les gens ne mettent pas les bons mots sur la nature du pouvoir qui est en place, les dénonciations auront de l'avenir : mon voisin a pris une douche trop longue, il surconsomme de l'énergie, il a pris sa voiture au mauvais moment, etc. Cela permettra d'être un bon citoyen récompensé sur la base de la délation, aujourd'hui autorisée dans le discours politique.

**V. P. :** Il y a forcément besoin de désigner des citoyens qui vont menacer le corps de la société. Le peuple est vu comme un corps pur qui, hélas, de temps en temps, est envahi d'éléments impurs. Et il faut purifier la population des non-vaccinés, des surconsommateurs — mais pas les milliardaires privés, bien sûr. Chasser les impuretés pour rendre l'espèce adaptée à un environnement menaçant passe aussi par le transhumanisme, les modifications génétiques.

**A. B. :** C'est un discours paranoïaque de persécution, par exemple dans la représentation du corps humain comme une espèce de matière inerte ne pouvant que recevoir l'injection d'un produit extérieur pour faire barrage à un virus. Comme si le corps humain ne contenait pas des millions de virus ! On retrouve le discours de pureté de la race, mais également de pureté sanitaire. Il est très facile ensuite de glisser sur l'élimination des parasites.

**Le pouvoir interdit à Vera Sharav de comparer le nazisme et notre XXI<sup>e</sup> siècle.**

**V. P.** : Giorgio Agamben dit « *Attention, ne pensez pas que le nazisme n'est qu'un accident de l'histoire* ». Le nazisme est la conclusion logique de la pensée occidentale, en particulier avec le tournant biopolitique du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais qui en fait était inscrit dans l'inconscient de la philosophie politique occidentale. Aristote distinguait la vie nue et la vie qualifiée, l'État s'occupant de la vie nue, du corps, avec l'idée d'emprisonner l'espèce humaine au moyen de calculs. Malgré tout, très peu de gens se réfèrent à Zygmunt Bauman ou à Agamben. Il y a une forme de déni traumatique de ce qui s'est passé en URSS et en Allemagne nazie. Tous les intellectuels français de gauche ont approuvé le stalinisme. Certains ont fait amende honorable comme Sartre. Mais quand on voit aujourd'hui un Alain Badiou faire l'apologie de Pol Pot, on se dit qu'il y a une incapacité de penser la continuité de l'histoire politique occidentale.

**On trouve des extraits de recommandations à l'égard des juifs à l'époque nazie qui ressemblent étrangement à celles qu'on trouve aujourd'hui, par exemple dans le décret pandémie wallon, où les inspecteurs d'hygiène peuvent pénétrer en tous lieux suspects afin de les désinfecter, isoler, traiter, mettre à mort et incinérer animaux suspects. Dans votre ouvrage, vous dites que les camps et les lieux ne doivent pas être clairement définis. On a la même chose ici : « Cet isolement s'effectue selon les circonstances, soit en milieu hospitalier, soit à domicile, soit encore dans un autre lieu approprié »**

**A. B.** : C'est le règne de l'arbitraire. C'est effrayant.

**V. P.** : Agamben dit bien que la matrice du mal, c'est la matrice du corps. En fait, le paradigme du camp peut se décliner dans des endroits différents, par exemple tout simplement le confinement chez soi. Autre exemple : d'une agora de la cité, l'Université d'Aix-Marseille a été transformée en camp hygiéniste.

**Quand on connaît les travaux de Solomon Asch ou de Stanley Milgram, on s'étonne de la collaboration de psychologues, comme ceux du groupe Psychologie Covid-19, qui conseillent le gouvernement belge.**

**A. B.** : La psychologie est un outil de pouvoir parce que c'est un outil de connaissance sur le cerveau. Après, le diagnostic servira-t-il à apaiser les souffrances ou à psychiatriser des opposants ? Le totalitarisme promeut comme experts des profils médiocres. En jouant sur leurs frustrations, il leur donne un peu de gloire. Les véritables experts sont censurés, ostracisés, calomniés, humiliés, comme Luc Montagnier en France, reconnu comme expert dans son domaine avant la dérive totalitaire. Un véritable expert se doit d'être intègre. À partir du moment où des psychologues n'utilisent plus la psychologie pour aider les gens mais pour manipuler, ce ne sont pas des professionnels intègres. Par contre, beaucoup de psychologues, même s'ils ne s'exposent pas publiquement, ne souscrivent pas à ce qui se passe.

**N'est-il pas trop facile de dire que ce sont des manipulateurs manipulés ?**

**A. B.** : Ils prennent leur revanche par le pouvoir médiatique qu'ils ont. Je trouve intéressant de regarder qui faisait quoi avant 2020. Moi je n'ai pas changé de domaine d'investigation, j'ai toujours travaillé sur les manipulations, les perversions, le harcèlement, les déviations du pouvoir.

**On trouve des opportunistes, même chez les opposants.**

**A. B.** : Oui, il y a des opportunistes partout. Mais le pouvoir totalitaire va utiliser le ressentiment, l'envie, la frustration et les valoriser en faisant la promotion de professionnels sans intégrité, donc finalement sans expertise.

**V. P.** : On va offrir une revanche à des médiocres qui ont travaillé sur le vaccin du sida, un échec puisque c'est la trithérapie qui s'est imposée au détriment de la prophylaxie. Jean-François Delfraissy en fait partie. Après s'être trompés dans leur stratégie thérapeutique du sida, puis de la grippe H1N1, ils prennent une revanche vaccinale avec le covid. Enfin, ils vont avoir « leur » épidémie, celle qu'ils seraient capables, eux, de juguler ! Ces frustrés ont toujours échoué dans leur prétention à sauver le monde des virus transmissibles dangereux.

**A. B.** : On a proposé un rôle aux gens : vous êtes tous devenus des sauveurs ! Quand on est frustré dans sa vie, qu'on se sent dévalorisé et qu'on est un peu déprimé, jouer au sauveur, c'est quand même intéressant !

**Vous parlez peu du Great Reset, un sujet qui vous fait directement traiter de complotiste. Derrière tout cela, n'y a-t-il pas ce que j'appelle les vrais décideurs, les Schwab, Gates et Rockefeller ? Ou est-ce que cela se met en place tout seul dans un système bien rodé ?**

**A. B.** : On doit envisager la situation de façon complexe et nuancée. Il y a une filiation idéologique directe avec le nazisme, qui peut être familiale ou entrepreneuriale, celle d'une petite secte de mondialistes. Arendt avait bien précisé que la nature même du nazisme est le mondialisme, c'est-à-dire la domination totale sur la planète entière. C'est le premier point, mais ça ne suffit pas. Il va falloir essayer d'identifier qui partage et impulse cette idéologie, à savoir plusieurs milliers de personnes qui ont un programme, lequel n'est pas caché. Concernant l'OMS et les droits sexuels des enfants, j'ai simplement dévoilé des textes qui sont là sur des sites internet, mais auxquels personne ne s'intéresse parce que c'est indigeste et très long. On peut reprocher aux journalistes de ne pas analyser ces textes pour les faire connaître à la population. Pour conquérir les masses, il faut déployer une stratégie de guérilla et d'infiltration idéologique de la société pour que celle-ci soutienne la croyance selon laquelle il faut aller faire la guerre ou sacrifier sa liberté ou promouvoir la « tolérance », etc.). Il y a des influenceurs dans les grands médias. Ensuite il y a le fait que les masses adhéreront plus ou moins à l'idéologie de la nouvelle normalité transhumaniste.

**V. P.** : Vera Sharav rappelle que le nazisme réunissait industriels, médias et politiques, tout comme dans le Forum économique mondial. Celui-ci diffuse son idéologie à tous les organes de la société. L'Union européenne, essentiellement lobbyiste et corrompue, était déjà une manière d'uniformiser les pensées et les pratiques gouvernementales. Aujourd'hui une poignée d'oligarques concentre le pouvoir entre leurs mains et a un projet appliqué en Nouvelle-Zélande, en France, en Belgique, aux États-Unis, partout dans le monde occidental.

**La vie intellectuelle, spirituelle et artistique est dangereuse pour le totalitarisme...**

**V. P.** : Oui, en particulier la culture. Ça a commencé par la destruction de l'instruction à l'école obligatoire, puis à l'Université. J'ai été très surpris par l'absence de protestation des artistes contre toute cette folie, alors qu'ils avaient été déclarés « non essentiels ». C'est là qu'on a compris le piège de la subvention pour une culture qui n'ose plus contester, alors même que c'est l'une de ses fonctions essentielles. Cette inféodation de la culture au pouvoir n'est pas un hasard. Les contraintes économiques ont participé à sa destruction systématique, au travers d'un programme réfléchi, qui a sapé toute forme de discours cultivé indépendant.

**A. B.** : Ajoutons le chantage : acceptez d'être maltraités, sans quoi vous êtes contre le bien commun, vous allez tuer des gens. Cette culpabilisation a aussi fait taire beaucoup de gens qui ne se sont pas forcément rendu compte du chantage ainsi exercé.

**Revenons au rôle principal de l'épidémiologie et des modèles mathématiques qui nous ramène vers le biopouvoir. Vous expliquez aussi que l'Ordre des médecins avait déjà dans ses fonts baptismaux une forme de contrôle administratif par l'État du médecin généraliste.**

**V. P.** : Depuis leur apparition au XIX<sup>e</sup> siècle, les épidémiologistes ne s'intéressent jamais à l'individu mais aux ensembles. Le peuple est donc l'ensemble qui vaut plus que ses parties. Le problème devient alors l'amélioration des grandeurs d'ensemble, où tous les individus sont interchangeable. L'épidémiologie ne peut jamais soigner personne. Elle veut arrêter la diffusion des maladies ou les éradiquer, mais ce n'est pas le même projet que de soigner des patients. Et s'il faut sacrifier un peu de matière pour conserver l'ensemble, ce n'est pas un problème. Tout ce discours épidémiologique déshumanise complètement l'être humain et a été instrumentalisé au service de la privation des libertés.

**A. B.** : C'est la confusion entre la matière morte et le vivant. Comme le disait Arthur Koestler, on traite des êtres humains comme des unités mathématiques.

**Au moins dans la tyrannie, on pouvait identifier l'ennemi et s'y opposer. Maintenant les dirigeants veulent notre bien. Arendt parle de cohérence dans l'arbitraire, qui nie la liberté humaine plus efficacement que ne pourrait le faire aucune tyrannie.**

**A. B.** : Le délire paranoïaque, impulsé au départ par le champ politique, va contaminer toute la société. L'ensemble des psychismes des individus régresse avec la confusion entre-

nue par le pouvoir. Pour en sortir, il faut se poser la question « qu'est-ce qui me différencie de l'autre au niveau de mon corps et de mon psychisme ? ». Faute de quoi la régression engendre la haine entre les individus parce que plus personne ne discerne le mensonge de la vérité, car chacun nage dans la confusion et entend des discours qui n'ont rien à voir avec les faits. Il y a de quoi effectivement être perdu. C'est un moment extrêmement dangereux.

**V. P.** : Pour revenir à Foucault sur l'analyse de la souveraineté, disons que les tyrannies modernes — franquisme, mussolinisme — restent de type juridico-institutionnel, c'est-à-dire que les règles sont claires, les individus savent ce qu'ils risquent. Au contraire, le totalitarisme fluctue au gré des circonstances, la loi n'est jamais établie et c'est le règne de l'arbitraire. Dans le régime totalitaire, il y a une perversion terrible : la liberté, c'est de s'enfermer soi-même, la responsabilité, c'est d'obéir. Des contradictions continues de ce type-là font qu'on en arrive à ne plus avoir conscience de ce qu'on fait, et c'est extrêmement perturbant. Mehdi Belhaj Kacem dit qu'aujourd'hui c'est peut-être la première fois qu'on subit vraiment un pouvoir qui veut nous rendre fous. On le voit très bien à travers les injonctions paradoxales. Une tyrannie n'accepte pas qu'on s'oppose à elle, mais elle ne cherche pas à rendre les individus fous.

**On pourrait dire que dans une tyrannie, la contradiction est possible même si elle est dangereuse, alors que dans le totalitarisme, elle n'existe plus parce que le réel est calqué sur la volonté des puissants.**

**A. B.** : Il y a un simulacre de respect de la loi dans la tyrannie, mais ce n'est pas l'état d'exception lors duquel il n'y a plus aucun ancrage, où tout peut être rétroactif et changer en permanence. Les décrets peuvent être émis et non publiés, ils peuvent se contredire entre eux, ce qui crée un paysage extrêmement angoissant où il n'y a plus aucune limite. Les gens doivent absolument prendre conscience que ce n'est pas en faisant le dos rond qu'on sera épargné. Alexandre Soljenitsyne le rappelle dans *L'Archipel du Goulag*, des opposants n'ont pas été inquiétés, tandis que des innocents l'ont été, dans un arbitraire complet.

**Comment envisagez-vous la suite ? Que peut-on faire ?**

**A. B.** : Les individus peuvent avoir une marge de manœuvre. La première chose est de pouvoir traverser ses angoisses afin d'acquiescer la lucidité indispensable. Ravagé d'angoisse, l'individu est obéissant et soumis. Risque-t-on de mourir ? On va tous mourir. De souffrir ? De toute façon, que l'on parle ou pas, nous serons des cibles du pouvoir. Le monde qu'on nous propose est irrespirable. Est-ce que nous en voulons ? Il faut déjà clarifier sa position sur ce point-là. Une deuxième chose est d'essayer, face à un discours monolithique tout puissant, de persister à opposer un langage nuancé et d'œuvrer à une prise de conscience.

**V. P.** : Je vais continuer à informer. Grâce aux historiens et aux philosophes, nous disposons de plus en plus d'outils d'analyse des régimes totalitaires. Le totalitarisme est toujours un rapport entre le mensonge et la vérité. Si le régime soviétique s'est écroulé, c'est que le mensonge ne tenait plus, le décalage entre le réel et le discours était devenu tellement abyssal que plus personne n'y croyait. Mais ça peut durer longtemps ! Cette campagne d'affichage sur la vaccination réalisée à Toulouse a eu beaucoup d'écho, ce qui nous offre une petite note d'optimisme : des gens nous ont dit que nous avions brisé l'omertà et permis de mettre des mots sur ce qu'ils ressentaient mais n'arrivaient pas à dire, parce que c'est interdit par la parole médicale ou médiatique, parce que personne n'en avait parlé dans leur entourage. La réalité, c'est qu'il y a eu énormément d'effets indésirables graves à la vaccination, et le travail d'information permet de faire advenir un petit bout de vérité dans un océan de mensonges. C'est à force d'information sur le réel que les gens vont pouvoir refaire le lien entre le discours et la réalité, ce qui leur permettra d'échapper au sentiment de culpabilité et favoriser une sortie collective du discours sectaire. C'est un peu comme pour aider les gens embrigadés dans les sectes. Il faudra aussi témoigner de la bienveillance et de la tolérance envers tous ceux qui se sont laissés embarquer là-dedans ; résister à l'idée de vengeance et agir en toute justice. Ceci dit, je ne suis pas trop optimiste, je crois que nous sommes entrés dans une ère où de nouveaux génocides sont possibles.

**Propos recueillis par Alexandre Penasse, retranscrits par Bernard Legros.**

**L'interview complète est disponible ici** : <https://www.kairospresse.be/le-debat-interdit-retour-sur-une-crise-politique-sans-precedent>

1. Myrotvoretz, <https://myrotvoretz.center/>

# Quelle place pour la spiritualité dans la tourmente de l'époque ?

Dossier coordonné par Bernard Legros

« Plus l'humanité approche de la grande et inévitable catastrophe, plus elle devrait cultiver et utiliser toutes ses forces intellectuelles et surtout spirituelles, afin de faire face aux difficultés qui se présentent. Mais plus cette échéance approche, plus la participation des forces spirituelles à la vie du monde se trouve réduite, dans le même temps où les grandes masses humaines, sans faculté de jugement, jettent leur poids dans le destin du monde. »<sup>1</sup>

Günther Schwab, 1963.

Le mouvement totalitaire covidien a suscité, entre autres phénomènes, une nouvelle mise en évidence du rôle de la spiritualité pour faire face à l'adversité. Comme l'avait fait remarquer Blaise Pascal, « nous connaissons la vérité non seulement par la raison mais encore par le cœur<sup>2</sup> ». Que l'on soit athée ou croyant, on ne peut que s'en réjouir. Car l'Occident était devenu, selon le terme de Max Weber, *désenchanté* (i. e. « déspiritualisé ») depuis l'avènement de la modernité il y a quelque 250 ans, quand l'humanisme rationaliste, l'éthique libérale et l'industrialisme se sont imposés, amenant le bourgeois négociant, le savant, l'ingénieur et le législateur, après avoir chassé l'aristocrate, la sorcière, l'alchimiste, le prêtre et l'artisan. Les philosophes progressistes des Lumières — dont Diderot et Voltaire sont les parangons — ne virent bientôt plus dans la religion qu'ignorance, superstition et fanatisme, à l'exception de rares voix discordantes : Jean-Jacques Rousseau considérait la religion comme un instrument d'éducation civique ; Montesquieu en reconnaissait aussi l'utilité sociale et morale. Au XIX<sup>e</sup> siècle, d'autres la réorientèrent, comme l'économiste Constantin Pecqueur qui avançait avec prémonition que « l'industrie fera un jour partie de la vraie religion<sup>3</sup> ». Benjamin Constant évoquait un « sentiment religieux » désigné par « cette aspiration au contact avec l'illimité, à l'harmonie avec la nature, à une place dans le flux du temps<sup>4</sup> ». Quand tous les scientifiques et les positivistes de l'époque (Karl Marx, Saint-Simon, Ernest Renan, Auguste Comte, Jean-Baptiste Dumas, Hippolyte Passy, Marcelin Berthelot, etc.) saluaient l'avènement du modernisme<sup>5</sup>, d'autres se montraient plus circonspects et lucides : le romantique Wolfgang von Goethe craignait que la disparition de la religion ne livre les hommes au seul calcul de leurs intérêts ; Alexis de Tocqueville observait la religion comme un facteur d'élévation spirituelle et un ferment efficace de sociabilité ; Ralph Waldo Emerson considérait la religion et la morale comme une « pratique des idées » ; en surcroît à leur industrialisme, les saint-simoniens voyaient la religion comme source de cohésion sociale ; le socialiste Pierre Leroux pensait qu'il était nécessaire de construire un « avenir religieux modernisé ». Au XX<sup>e</sup> siècle, Hannah Arendt interprétait le déclin de l'Occident comme celui de la trinité romaine de la religion, de la tradition et de l'autorité ; Georges Bernanos souhaitait un regain de l'Esprit contre l'empire de la Technique ; Lynn White appelait à dépasser le christianisme par une nouvelle spiritualité de la nature ; pour Christopher Lasch, la religion aidait à renforcer l'intelligence émotionnelle ; pour Jean-Pierre Dupuy, les croyances et comportements religieux constituent un rempart contre la violence. Ou encore, comme le dit Alain Caillé, « [...] il n'y a pas d'action collective possible qui ne s'inscrive dans le cadre d'un grand récit partagé, d'une religion ou d'une quasi-religion (une religion séculière)<sup>6</sup> ».

Depuis les Années folles, soit juste un siècle, l'Occident se consume dans le consumérisme, l'hédonisme et le matérialisme vulgaire. Dans la petite-bourgeoisie, il est de bon ton de proclamer à la fois son athéisme envers Dieu et sa foi en la technoscience, son désir de profiter pleinement de tout ce que l'État encore-un-peu-providence et le Marché apportent sur un plateau

d'argent. Mais il est vain de refouler indéfiniment la pulsion de transcendance qui habite l'humain, qu'elle prenne la forme de l'humilité chrétienne, de l'initiation maçonnique ou du prométhéisme, qui constitue une forme de religion séculière dénoncée naguère par Walter Benjamin, Hans Jonas, Günther Anders et Jacques Ellul. Avec la postmodernité et la contre-culture des années 1960-70 apparut le « New Age », un ésotérisme qui puisait son inspiration dans la tradition judéo-chrétienne, l'Orient et... la science. Jésus, Einstein et le Bouddha se donnent la main pour enfin nous dévoiler le sens profond de la vie ! Ce spiritualisme nouvel-âgeux répondait « aux demandes paradoxales d'individus autocentrés et stressés, fatigués d'eux-mêmes et de la vie moderne, qui cherchent à être performants dans tous les domaines en même temps qu'ils aspirent à avoir du "temps libre" pour "simplement être soi"<sup>7</sup>. » Concomitamment au néolibéralisme, le développement personnel prit son essor jusqu'à devenir une vérité révélée pour une importante minorité d'Occidentaux, créant « [...] un nouveau modèle d'homme, dont la particularité serait de concilier deux impératifs antithétiques, un impératif d'efficacité face aux injonctions de l'économie et un impératif de fidélité à la vocation spirituelle de l'homme<sup>8</sup> ».

Sommes-nous en train de retrouver un sens du sacré, « autrement dit une conception de l'univers qui est en dernière analyse une conception religieuse, qui nous dit "ce qu'il ne faut pas faire"<sup>9</sup> » ? Dans l'écologie, un premier regain de spiritualité s'était affirmé dans les années 1970 avec l'écologie profonde (*Deep Ecology*). Sa tête pensante Arne Næss comprenait l'humanisme « comme ce qui autorise l'homme à exprimer son droit de conquête, de maîtrise ou de maltraitance sur le reste de la terre<sup>10</sup> ». À rebours de la modernité, il en appelait à relativiser la position de l'être humain dans le cosmos. Dans un autre domaine — qui ne nous plaît guère, celui-là —, on retrouve aussi de la spiritualité dans la partie du mouvement transhumaniste inspirée des divagations mystico-techno-scientistes du jésuite Pierre Teilhard de Chardin. Ne parlons même pas de toutes les sectes qui font mine de professer l'élévation spirituelle pour mieux asseoir leur domination sur les âmes et les corps de leurs dévots...

Pour faire le point sur la spiritualité au temps du fléau numérique, du naufrage démocratique, social et écologique, nous avons donné la parole à des représentants des trois monothéismes : Abdenour Bidar<sup>11</sup>, philosophe, porte-voix de l'islam libéral et spécialiste des évolutions de la vie spirituelle dans le monde contemporain ; Martin Steffens<sup>12</sup>, philosophe chrétien ; Thomas Gergely, directeur de l'Institut d'études du judaïsme à l'ULB, ainsi que M. B., membre de la Grande Loge de Belgique. L'essayiste Thierry Jobard<sup>13</sup>, fin critique de l'idéologie du développement personnel, met celui-ci en perspective avec la spiritualité. Marc Weinstein<sup>14</sup> prône l'*auto-transcendance* pour sortir de l'impasse anthropologique. Partant de la pensée de Jean-Marie Pelt, Inès Trépant rappelle que la nature en elle-même est source de joie spirituelle. Agréable lecture à tous, et particulièrement aux zététiciens !



Illustration : Lara Pérez Dueñas

- Günther Schwab, *La danse avec le diable*, Le courrier du livre, 2010, p. 265.
- Blaise Pascal, *Pensées (liasses II à VIII)*, Gallimard, 2008, p. 63.
- Cité in François Jarrige (dir.), *Dompter Prométhée. Technologies et socialismes à l'âge romantique (1820-1870)*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018, p. 124.
- Cité in Tzvetan Todorov, *Vivre seuls ensemble. La signature humaine*, 2, Seuil, 2009, p. 189.
- Hormis son versant libéral, dans le cas de Marx.
- Alain Caillé, Marc Humbert, Serge Latouche, Patrick Viveret, *De la convivialité. Dialogues sur la société à venir*, La Découverte, 2011, p. 88.
- Jean-Pierre Le Goff, *Malaise dans la démocratie*, Stock, 2016, p. 210.
- Michel Lacroix, *Le développement personnel*, Flammarion, 2000, p. 87.
- Christopher Lasch, *La révolte des élites et la trahison de la démocratie*, Climats, 1996, p. 226.
- Anne Dalsuet, *Philosophie et écologie*, Gallimard, 2010, p. 198.
- Auteur de *Démocratie en danger. 10 questions sur la crise sanitaire et ses conséquences*, les Liens qui libèrent, 2022.
- Co-auteur avec Pierre Dulau de *Faire face. Le visage et la crise sanitaire*, Première partie, 2021.
- Auteur de *Contre le développement personnel. Authentique et toc*, Rue de l'Échiquier, 2021.
- Auteur de *Pas de société sans autotranscendance. Sacralité politique*, 2, Le Croquant, 2020.

# Dé-diviniser et resacraliser

Contrairement à ce qu'on entend parfois, l'homme n'est pas mauvais par nature. En revanche, Hegel, Nietzsche, Freud et Castoriadis ont bien montré que l'homme-individu est un animal fou, malade. D'où vient cette maladie ? Accident de l'évolution ? Possible. Le fait est que chacun de nous peut faire l'expérience de la folie : il suffit de fermer les yeux, de se laisser aller au flux des images qui défilent dans notre tête, pour constater que notre imaginaire crée des flots incontrôlables d'images sublimes et délirantes, images souvent *motrices* : elles nous font agir et créer, pour le meilleur et pour le pire. Les Athéniens édifient le Parthénon et vont massacrer les Méliens.

Les hommes ont toutefois un « remède » pour échapper un peu à la folie : ils créent le social ou le sacré. L'homme isolé est tellement fou qu'il ne pourrait pas survivre si le social-sacré ne venait pas lui donner des forces morales, une langue, une raison, un sens, des limites, une histoire, une sensibilité ouverte qui lui permettent de s'entrelacer avec le corps-esprit des autres êtres (humains et non-humains). Souvent, les sociétés d'avant l'industrie avaient un espace-temps – le rite – où les hommes se condensaient pour s'entrelacer solennellement et symboliquement avec les humains et les non-humains. Un rite peut être religieux, mais il peut être aussi politique (l'assemblée quotidienne ou hebdomadaire des Gilets jaunes sur les ronds-points).

Depuis 3 siècles, l'Occident industriel a si bien désacralisé-désocialisé-déréalisé la société que la logique individualiste n'a plus de garde-fou. Folie concurrentielle, industrielle, anti-écologique, bref : suicidaire. Si nous voulons renoncer au suicide et nous remettre à vivre, il nous faut resacraliser-resocialiser la société et la nature, nous entrelacer avec les humains et les non-humains. Mais resacraliser la société ne se fait pas par l'opération du Saint-Esprit ; cela ne peut se faire que par un renouveau de la ritualité. Et comme je ne suis pas un esprit religieux, ma sympathie va plutôt à une ritualité politique, esthétique, paysanne, artisanale, philosophique. Concrètement : nous devons nous assembler régulièrement pour cultiver nos chants et nos champs, pour tenir des réunions civiques où nous débat-

trons et déciderons ensemble des légumes que nous voulons faire pousser, des objets que nous voulons fabriquer, de la prochaine fête musicale ou théâtrale que nous voulons organiser, des questions éthiques ou politiques que nous voulons aborder dans telle ou telle rencontre philosophique.

Affaiblis et déprimés, nous sentons que la barbarie industrielle tend à nous réduire à des corps-cerveaux-machines-physico-chimiques, des corps privés de cette *puissance* spirituelle collective qui, en principe, devrait nous traverser et faire de nous des individus forts et joyeux (comme l'air nous traverse et nous donne des forces en gonflant nos poumons). Cette *puissance* collective qui devrait gonfler nos poumons spirituels (et qui nous manque en ce moment) n'est pas autre chose que le sacré. La racine indo-européenne \*sak-, qui est à l'origine du mot « sacré », désigne la puissance humaine commune de créer et revigorer le lien socio-moral. Étymologiquement, le sacré, catégorie anthropologique, n'a donc rien à voir avec le divin, catégorie religieuse. Si le sacré est la puissance commune, nous comprenons aujourd'hui pourquoi nous sommes collectivement si faibles : la désacralisation historique, commencée à la Renaissance, a concentré toute la puissance en Haut, au Ciel Divin-sécularisé (là où vivent les Rois-Présidents, les Ministres, les Banquiers, les Industriels, les Ingénieurs). Au XVII<sup>e</sup> siècle, le philosophe libéral Thomas Hobbes dit que l'État est un « *Dieu mortel* » ; au XXI<sup>e</sup> siècle, le PDG de la banque Goldman Sachs déclare qu'il est un banquier faisant le travail de Dieu (« *a banker doing God's work* »).

Parallèlement la désacralisation historique a concentré toute la faiblesse en bas, chez les simples citoyens. Plus exactement, en échange du « Divin Confort », nous avons abandonné notre puissance commune à l'État de droit divin et à la Main invisible (donc Divine) du marché. Nous sommes donc pour l'instant impuissants à prendre un vrai tournant écologique.

Reprenons au début du processus. Dans le flux imaginaire qui traverse tel groupe humain, celui-ci sélectionne (le plus souvent inconsciemment, religieusement) les images qui peuvent se combiner en une histoire relativement cohérente, laquelle devient ainsi la fiction (ou la signification) fondatrice, fondamentale, sacrée de la société.

Question : qu'est-ce qui est sacré dans une société vraiment politique-démocratique, fondée sur des assemblées de libre débat ou de libre examen se tenant aussi dans les quartiers ou sur les lieux de travail ? En 1912, le sociologue Émile Durkheim écrivait déjà : « *Il y a, tout au moins, un principe que les peuples les plus épris de libre examen tendent à mettre au-dessus de la discussion et à regarder comme intangible, c'est-à-dire comme sacré : c'est le principe même du libre examen.* » En d'autres termes, dans une société vraiment politique, le principe du débat est inconditionnel : les citoyens ne peuvent pas ne pas débattre et décider en commun de ce qui est important dans leur vie collective. Là est le sacré. Généralisons : les hommes ne tiennent debout ensemble que lorsqu'ils croient inconditionnellement en une fiction fondamentale-sacrée (puissance religieuse de non-débat ou puissance politique de libre débat) capable d'animer leur communauté. Les hommes ont besoin de croire (en Dieu, en l'écologie démocratique ou dans le football) parce que le croire n'est pas autre chose que la *puissance du désir d'être, d'agir, d'aimer, de signifier*. Ôtez aux hommes le désir d'agir, vous n'aurez plus que des consommateurs somnambules déprimés.

Reste que la puissance du désir – le sacré – ne doit pas être idéalisée, car elle vient de l'imaginaire et l'imaginaire, on le sait, peut aller aussi bien vers le pire que vers le meilleur. Au dos de la puissance, il y a toujours (le risque) de la violence ; le mot grec *Bia* et le mot allemand *Gewalt* veulent dire à la fois puissance et violence. Les sociétés sacrales ont toujours su qu'il n'y avait pas de vie sans puissance-violence : n'y a-t-il pas de la *violence* dans l'accouchement ? La violence (inévitabile) doit donc être distinguée de la *brutalité* (évitable), brutalité antisociale et anti-écologique de l'industrie dont les hommes auraient fort bien pu se passer.

On objectera : mais alors, s'il y a toujours un risque de violence au dos de la puissance commune, comment fait-on pour l'éviter ? Telle est l'une des fonctions principales du rite : mettre en scène une *petite* violence symbolique afin de purger les pulsions de cette *grande* violence (la guerre civile) qui risque de disloquer la société. En somme, dans la mesure où la violence ne peut pas être éliminée de la vie, le sacré peut être défini comme un « *régulateur immunitaire de la violence* ». Cela concerne aussi les rites politiques (le débat n'est-il pas une sorte de combat ?) et les rites esthétiques (la musique n'adoucit-elle pas les mœurs ?).

En 1979 Michel Foucault parlait de la nécessité d'une « *spiritualité politique* ». Donnons au mot de spiritualité son sens fort de sacralité, de puissance commune. Si la politique est bien une telle puissance fondamentale, alors elle ne se réduit pas à la gestion économique, que la politique a au contraire pour vocation de transcender et d'imprégner de démocratie. Cette sacralité politique, donc critique et autocritique, est vitale : elle seule peut empêcher, précisément au travers du débat contradictoire, que les humains aliènent leur liberté au flux des images qui la traverse, elle seule permet que les humains contribuent le plus possible à *élucider* les ténèbres de leur imaginaire. En ce sens la spiritualité-sacralité politique est raisonnable et rationnelle. Mais en retour la raison politique doit admettre que l'*élucidation* collective de l'imaginaire ne suffit pas (nous ne sommes pas de purs esprits critiques), elle doit admettre que nos corps sensibles aient besoin d'aimer la société qu'ils forment ensemble. Là est le rôle des arts collectifs : danse, chant, musique, théâtre, etc. Pour ne pas s'effiloche dans la sécheresse rationaliste, l'*élucidation* critique doit donc être revigorée par les affects qui unissent les hommes dans ces rites esthétiques où l'imaginaire (jamais complètement) *élucidé* permet aux hommes de *croire raisonnablement* en ce qui est plus haut et plus grand qu'eux-mêmes : la signification imaginaire sociale-et-naturelle qui donne force et sens à la vie de chacun d'eux (par exemple la signification « Liberté, Égalité, Fraternité » que le gouvernement français proclame abstraitement, mais qu'il bafoue concrètement tous les jours, raison pour laquelle les Français n'y croient plus et n'en tirent plus aucune force morale).

Arrêtons-nous pour finir sur le point important : le « *croire raisonnable* ». Que veut-il dire ? Il veut dire *jouer à croire*. Le laborigène australien qui croit dans le Corbeau créateur du clan, le chrétien qui croit en Dieu créateur du monde – ces deux-là croient sérieusement en leur signification imaginaire (Corbeau, Dieu). Cela signifie que personne ne pourra les convaincre que le Corbeau et Dieu sont les produits de leur imagination. De l'autre côté, celui qui ne croit *en rien* ou seulement en la Sainte Consommation est tout proche de la fatigue dépressive (ou du cynisme), car nulle force ne le porte au-delà de lui-même. Eh bien, le croire politico-esthétique se situe entre les deux : entre la foi sérieuse et la non-foi. Le citoyen politico-esthétique croit comme le lecteur de *Madame Bovary* : il *joue à croire* en l'existence d'Emma, il croit assez pour souffrir éventuellement avec elle, mais à chaque instant de sa lecture, il peut relever la tête et se dire qu'Emma est le fruit de son imagination et de celle de Flaubert.

S'il se confirme que la vie populaire de l'Occident a été désacralisée-désocialisée-déréalisée par les trois enfants sécularisés de Dieu (l'État, l'économie, la technoscience), alors il se pourrait que notre tâche collective soit aujourd'hui de dé-diviniser la société et de la resacraliser. De la refonder en la réorganisant autour de petites communautés politiques, libres et coordonnées, dotées de rites démocratiques, esthétiques, autocritiques, productifs...

Marc Weinstein



Illustration : Pascale Vanhal

# La mollesse du croire : développement personnel et spiritualité

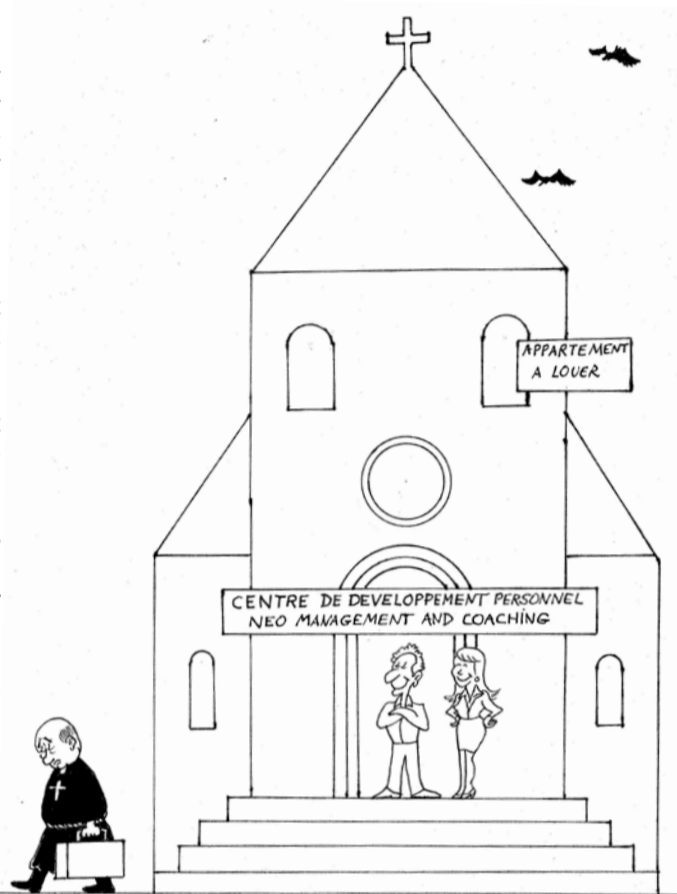
Il faut donner au développement personnel sa juste place : celle d'un symptôme. Soit quelque chose qui n'arrive pas seul et qui coïncide avec d'autres phénomènes apparaissant et s'affermissant depuis plusieurs décennies maintenant. Nouvelle mouture du capitalisme pour le moins, mutation anthropologique peut-être, reconfiguration de l'individu à coup sûr, dans laquelle le développement personnel joue gaiement sa partition.

Du développement personnel (appelé DP à partir d'ici) on retiendra la définition suivante : ensemble de pratiques visant à la connaissance et à l'optimisation de soi, de son rapport aux autres et au monde ainsi qu'à la recherche de sens. Quoique large et assurément imparfaite, elle a pour intérêt de ne rien exclure du champ de cette galaxie. Trois éléments cependant sur lesquels s'attarder. Tout d'abord la conception d'un « Moi » sur laquelle s'appuie le DP, à savoir celle d'un individu entravé dans ses potentialités et qu'il s'agit d'aider à dépasser ses blocages. Correctement guidé, armé de toute sa volonté, ce Moi-là saura triompher des obstacles et retourner la situation à son avantage, faire de ses faiblesses une force, transformer un échec en tremplin, bref faire de tout une opportunité selon l'aphorisme nietzschéen répété *ad nauseam* « *Ce qui ne me tue pas me rend plus fort* ». Foin de l'inconscient, des failles de chacun, des conditions économiques et sociales, ce Moi éclairé par de bonnes âmes devient transparent à lui-même. Ce qui veut dire, ensuite, qu'il est conçu par le DP dans un rapport d'extériorité à la société, domaine présenté comme celui des masques et faux-semblants, à l'opposé de son exaltation d'une « authenticité » qu'il serait bien en peine de définir. Enfin, le DP opère suivant deux directions, l'une interne, nous l'avons vu, l'autre externe, en visant à se « reconnecter » à la nature, à l'univers conçu comme un flux d'énergie auquel il s'agit d'accéder sans médiation.

Répondant aux critiques qui lui ont été adressées, notamment celle de conduire à une forme d'individualisme outrancier et à un repli apolitique, le DP argue tout au contraire qu'il promeut une nouvelle forme de lien social. En effet, selon le mot d'ordre *New Age*, l'une des sources du DP, pour changer le monde il faut commencer par se changer soi-même. Autrement dit, la pratique du DP permettrait à chacun de devenir une meilleure version de soi-même et, de proche en proche, chacun travaillant sur soi, les petits bonheurs individuels s'additionneront, pour parvenir à un bonheur collectif. Ce modèle c'est celui de l'utilitarisme de Jeremy Bentham et du contrat que chaque membre de la société conclut avec son semblable selon un calcul rationnel des coûts et bénéfices. Cette forme de pensée magique d'un bonheur (le même pour tous?) se répandant à travers le corps social est d'une naïveté désolante. Qui plus est, elle considère les citoyens comme autant de monades auxquelles on accèdera si et seulement si chacun a pu au préalable réussir à atteindre son propre bonheur. L'autre, qui doit être conforme aux attentes, ne vient qu'après, à l'opposé de l'intersubjectivité constitutive pour chacun dès l'origine.

Caractéristique à ajouter à la définition liminaire, l'extrême fluidité du DP qui attire et intègre tout ce qui peut relancer l'intérêt qu'il suscite: TCC, PNL, reiki, hikigai, ho'oponono, méditation... La liste est potentiellement infinie, chaque nouvelle tendance relançant une mode et une floraison de parutions vite oubliées. Notons que ces tendances peuvent venir du monde entier, à l'exemple du yoga ou de la méditation bouddhiste, mais qu'elles ont été préalablement aseptisées, laïcisées afin de convenir à un public occidental. Cette forme de réappropriation culturelle est le signe d'un syncrétisme dont nous reparlerons plus bas.

Toujours en quête de nouveaux contenus, le DP bénéficie d'une sorte d'air du temps dont il renouvelle l'oxygène par le biais de ses multiples supports : livres, conférences, podcast, blogs... Mais si l'on insiste avec raison sur les canons physiques vantés par la société marchande, notamment par le biais de la mode ou de la publicité, et sur les contraintes qu'ils imposent, les canons psychologiques ou comportementaux ne sont pas moins pressants. Que promeut le DP ? D'être volontaire, bienveillant, positif, résilient... valeurs qui ont rapidement trouvé à s'appliquer ailleurs que dans la vie privée. Dès 2004, Valérie Brunel avait démontré que DP et management marchaient main



dans la main<sup>1</sup>. À la différence de l'organisation taylorienne et de son organisation verticale, le nouveau management énonce une horizontalité de bon aloi (il n'y a plus que des collaborateurs, des managers, voire des leaders), débarrassée des pesanteurs hiérarchiques. Mais il n'est plus question de se contenter d'accomplir les tâches fixées. Ce qui est exigé désormais c'est un investissement total, corps et âme, du salarié. Sa personnalité devient de fait l'élément déterminant, selon qu'elle possède ou pas le fameux savoir-être idoine. Savoir-être qui, lui aussi, est défini de façon impressionniste. Le langage lui-même (la novlangue néolibérale)<sup>2</sup>, est euphémisé de telle sorte que l'expression de la colère, de la revendication ou du sentiment d'injustice perd toute portée signifiante. Puisqu'il s'agit de tout gérer, les émotions n'y échappent pas, désamorçées, déconsidérées, déshumanisées qu'elles sont par le prisme de cette nouvelle langue de bois. Les effets bénéfiques de ce management-là se mesurent dans les cabinets des psychologues du travail, unanimes sur la question...

Ainsi le DP, qui prétend aider tout un chacun à être épanoui, postule une uniformité des besoins et des attentes qu'il comblera grâce à une méthode se déclinant en 4 accords, 7 habitudes, 22 protocoles... le chiffrage ayant importance *marketing* quoique ne reposant sur aucune nécessité. S'abreuvant à toutes les sources, rien ne le stimule autant que de pouvoir s'appuyer sur les avancées scientifiques dans lesquelles il piochera selon ses propres besoins. Auxiliaire de poids, caution assurée, la psychologie positive, apparue au début des années 2000, fait figure de panacée. S'opposant à la psychologie humaniste (Abraham Maslow, Carl Rogers, Viktor Frankl...) la psychologie positive créée par Martin E. P. Seligman et Mihaly Csikszentmihalyi entend se fonder sur une approche scientifique. Le coup de génie étant de se consacrer non à ceux qui souffrent de troubles psychologiques, mais à ceux qui n'en souffrent pas ; de faire en sorte non pas que ceux qui vont mal aillent bien mais que ceux qui vont bien aillent mieux. Ce qui ouvre des horizons infinis puisque, comme chacun sait, on peut toujours faire mieux. La psychologie positive s'est développée à une vitesse étonnante en une petite vingtaine d'années et s'implante désormais à l'Université.

Parmi les productions récentes relevant de cette obédience, un ouvrage se présentant comme un manuel, paru chez un éditeur reconnu, mérite d'être pris en exemple<sup>3</sup>. *Psychologie et spiritualité* entend, c'est la première phrase du livre, « *montrer les liens qui existent entre la psychologie et la spiritualité*

dans une perspective scientifique ». À insister dès l'abord sur l'aspect scientifique de la démarche on pourrait susciter des doutes dans les esprits pervers. L'avant-propos poursuit en présentant la spiritualité comme souffrant d'une « *reconnaissance tardive* » en tant qu'objet d'étude. Les sociologues des religions apprécieront, eux qui travaillent sur la notion depuis 40 ans. Mais c'est le propre de la psychologie positive de faire comme si elle défrichait courageusement de nouveaux terrains de recherche (scientifiques comme il se doit), tout comme elle a prétendu reléguer aux oubliettes de l'histoire les théories de la personnalité et leurs avancées l'ayant précédée. Entre audace et outrecuidance il n'y a qu'un pas. La grande affaire étant ici en définitive de bien séparer religion et spiritualité. Sans vouloir déflorer la conclusion dudit manuel (pourtant évidente dès les premières lignes), on résumera le propos ainsi : la religion c'est mal, la spiritualité c'est bien. On retrouve là une influence commune du DP, de la psychologie positive et de la spiritualité contemporaine, c'est-à-dire le *New Age*.

Comme lui, ils contribuent à faire de la psychologie une affaire purement individuelle résultant d'un « bricolage » très tôt identifié par Claude Lévi-Strauss<sup>4</sup> et qui consiste à assembler les éléments disparates de diverses religions. Ce bricolage est assimilé à la liberté de chacun s'exerçant à l'encontre des Églises instituées qu'on rejette comme étant oppressantes et infantilisantes. De la même façon que pour le DP, mais ce phénomène le précède historiquement, la spiritualité est aujourd'hui un composite de croyances hétéroclites que Françoise Champion qualifie de « *nébuleuse mystique-ésotérique* ». Se présentant comme humaniste, cette spiritualité entend extraire de toute culture religieuse ce qui lui semble le plus apte à rejoindre un supposé fond commun de croyances. Ce patrimoine de l'humanité, il importe d'en préserver la substantifique moëlle (supérieure donc à toute religion particulière), ici aussi désincarnée car extraite de son milieu d'origine et de ses réseaux de significations, mais ressource de choix pour le sujet occidental de la classe moyenne.

Le terme même de spiritualité, parce qu'il est suffisamment vague, autorise donc bien des usages. Originellement, la spiritualité vient de l'esprit (*spiritus*) et s'oppose au matériel, comme l'au-delà à l'ici-bas. Il existe donc bien une spiritualité chrétienne, comme bouddhiste ou hindoue. Mais du point de vue dominant aujourd'hui, il importe de ne pas subir de contraintes. En Europe, traditionnellement, qui dit religion dit christianisme, dit dogme, donc une forme d'obéissance. L'obéissance n'est plus de mise, seul compte le bien-être et l'épanouissement personnel, physique, psychologique et spirituel. Dans cette perspective moniste (elle se dit holistique), le corps par exemple est considéré comme vecteur d'accomplissement. À cela s'ajoute, en toute logique, une transcendance intra-mondaine, une recherche d'un ineffable tout aussi peu déterminé. Ce qui s'est produit depuis les années 1960 aux États-Unis avec l'essor de la contre-culture fait sentir son onde de choc encore aujourd'hui. Cette « *psyréalité* » reformule ainsi les questions de croyances dans une « *logique existentielle* »<sup>5</sup> et égotiste.

DP, spiritualité, néo-management et *coaching* contribuent ainsi à façonner cet individu néo-libéral jugeant, jugeant, estimant les ressources qui le conforteront dans son auto-satisfaction et le rendront optimal. Croit-il pour autant ? Pas même. Ses attachements sont ponctuels et ses convictions molles. Ce consommateur se liant par affinités proches sur le marché des croyances est ainsi infidèle à tout, sauf à lui-même.

Thierry Jobard

1. Valérie Brunel, *Les managers de l'âme, Le développement personnel en entreprise, nouvelle pratique de pouvoir?* La Découverte, 2004.  
2. Alain Bihl, *La novlangue néolibérale, La rhétorique du fétichisme capitaliste*, 2007, p. 2. Réédité chez Syllepse en 2017.  
3. *Psychologie et spiritualité, Fondements, concepts et application*, sous la dir. de Nicolas Roussiau et Elise Renard, Dunod, 2021.  
4. Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Plon, 1962, 1er chapitre.  
5. Nadia Garnoussi, *Des glissements du spirituel au « psy », En quête de sens et de santé dans le contexte de sécularisation avancée*, Archives de sciences sociales des religions, n°163, Juillet -septembre 2013, p. 63-82.

# L'Occident postmoderne face à la spiritualité

ENTRETIEN AVEC ABDENNOUR BIDAR, MARTIN STEFFENS ET  
UN MEMBRE ANONYME DE LA GRANDE LOGE DE BELGIQUE

**Bernard Legros :** Dans les années 1940, André Malraux disait ne pas exclure « la possibilité d'un événement spirituel à l'échelle planétaire » dans le futur. Mais on peut voir aussi le monde actuel — en particulier l'Occident — comme le résultat d'un assèchement spirituel depuis l'avènement du modernisme. Malraux s'était-il trompé ?

**Martin Steffens :** Plutôt qu'un assèchement du spirituel, je vois pointer un désinvestissement du charnel. Cet « événement spirituel à l'échelle planétaire » a en effet eu lieu : c'est internet, c'est le cloud, c'est le flux d'images à la fois incessant et évanescant, la brume numérique où disparaît le monde partagé. Notre monde est plus que jamais « spirituel », « méta-physique », au sens où il croit se situer au-delà (« méta ») de notre condition physique, incarnée. On ne cesse aujourd'hui de parler de la dématérialisation (des données, des marchés publics...). De même, pendant les confinements, nous avons cru que l'image de nos proches pouvait se substituer à leur présence concrète. Dernier exemple : pour toute une partie de la jeunesse, celle qui fut enfermée entre quatre murs pendant que la génération de leurs aînés se félicitait, pour son propre compte, de la gestion de la crise sanitaire, l'enjeu n'est plus de savoir comment et en quel sens transformer le monde, mais ce qu'elle va faire de cette matière première qu'est leur corps — lequel devrait, tel un avatar dans un jeu-vidéo, ne rien imposer. Je ne dirais donc pas que ce monde est en perte de spiritualité, mais qu'il réalise à sa manière ce qu'il croit être un progrès spirituel et qui n'est en réalité qu'un refus de notre inscription charnelle dans le réel. Aussi bien votre formulation est-elle la bonne : un assèchement du spirituel, un spirituel sans sève, sans corps. Un spirituel abstrait, sans histoire ni pratique religieuse, sans cet imbécile qui chante faux à côté de moi mais qui, pourtant, est mon frère...

**Abdenmour Bidar :** Je dirais plutôt que Malraux finira par avoir raison, mais qu'en attendant cet « événement » d'un redressement spirituel de l'humanité, ou d'une apocalypse au sens premier d'un dévoilement, notre humanité va devoir d'abord boire le calice jusqu'à la lie, descendre encore jusqu'au plus bas de cet « assèchement », qui ne concerne plus seulement l'Occident mais tout le monde humain. À cet égard, le récit dominant sur lequel nous vivons toujours malgré ses innombrables démentis, d'un progrès de la civilisation, est une illusion née de ce que nous ne savons même plus ce qui fait la grandeur de l'homme : nous parlons de progrès matériels, scientifiques et technologiques, alors que tout cela ne fait de nous que des titans sans sagesse, de vrais-faux dieux égarés par leur puissance sans maîtrise, tandis qu'un véritable progrès serait un progrès de conscience à la mesure de tous ces nouveaux pouvoirs. Donc oui, « assèchement spirituel » au sens où a disparu l'ancienne conscience de soi de l'être humain comme un être appelé à développer une conscience transcendante, réellement divine. Nous avons perdu le sens et les voies de cette transcendance intérieure, la part céleste de nous-mêmes, et dès lors nous nous sommes rabougris, comme s'il était le tout de notre condition humaine, à ce petit ego égoïste, conditionné, prisonnier de toute une série d'illusions qu'il prend pour autant d'idéaux et de valeurs.

**M. B. :** Tout d'abord, précisons que je parle en mon nom propre, et la spiritualité dont je fais état est très personnelle. Car la Maçonnerie est un outil qui nous permet de travailler sur nous-mêmes. Il n'y a pas de consensus, de pensée, de valeurs... qui soient maçonniques. Mais qu'est-ce donc que ma spiritualité ? Notre perception du monde provient de notre activité cérébrale en fonction des informations qui nous parviennent de nos sens limités en nombres et en performances.... Donc essayer de lire le monde au-delà de ses apparences est une démarche spirituelle. Nos outils sont le Compas, soit l'ouverture d'esprit, couplé à la rigueur de l'Équerre pour connaître ce qui est inconnaissable, littéralement « le Secret ». On a cru que les sciences allaient apporter toutes les réponses. Mais plus elles avancent et plus elles nous renvoient à notre incapacité de comprendre rationnellement des questions spirituelles. Je me pose souvent la question de savoir quel était le niveau spirituel de nos anciens. J'ai travaillé sur la Bible et me suis rendu compte qu'il était question de notre fonctionnement intellectuel.

À savoir que Dieu peut être associé selon moi, par exemple, à notre activité cérébrale. Ça en a révolutionné ma lecture. Et puis, je me suis rendu compte que Dieu, dans la fresque de Michel-Ange « La création d'Adam », était représenté en mouvement dans un cerveau et qu'il suffisait qu'Adam (notre part matérielle), oisif, fasse l'effort de tendre le doigt pour être en relation avec cette activité cérébrale. Ce qui me laisse penser que même à la Renaissance la Bible était abordée de façon bien plus allégorique que je ne l'aurais cru. Il est donc difficile d'évaluer la spiritualité d'une personne ou d'une époque. La fréquentation des lieux de culte ne veut rien dire. Mon intuition me dit que la spiritualité a diminué depuis la Renaissance, mais a augmenté à nouveau depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle.

**Quelle(s) forme(s) de spiritualité postmoderne (éventuellement dévoyée(s)) identifiez-vous ?**

**A. B. :** On parle beaucoup aujourd'hui du retour du spirituel, à propos de l'explosion de tout un ensemble de « nouvelles spiritualités » du bien-être, de la pleine conscience, de la reconnexion avec le vivant. Cela préfigure-t-il un authentique retour du spirituel, de la capacité de nos vies à se transcender vers un niveau de conscience plus élevé ? Niveau de conscience qui sera à la mesure de notre nouvelle démesure, à la hauteur de la puissance prodigieuse et folle de notre science, de nos technologies, de notre impact sur la nature ? Nous ne reviendrons pas en arrière, contrairement à ce que prône la décroissance, ni à une place plus modeste au sein du vivant. C'est trop tard. Nous n'avons plus d'autre choix que d'assumer notre formidable croissance, d'être devenus des géants ou titans, et de tout faire pour que cela ne continue pas à faire de nous des monstres destructeurs. Voilà de quel côté nous attend aujourd'hui l'effort spirituel : non pas du côté d'un simple bien-être ni d'une pleine conscience de l'ego mais du côté d'une capacité à transcender cet ego devenu inadapté, dépassé par les événements, afin que notre degré de conscience soit égalisé à notre nouveau stade de puissance d'agir. Mais quel prodigieux saut de conscience pour l'égaliser à notre saut de puissance technologique, si l'on veut que celui-ci ne nous extermine pas, à coup de transhumanisme, d'intelligence artificielle, d'empoisonnement chimique de notre environnement et de nos corps !

**M. B. :** La spiritualité est intemporelle. Je pense que toutes les spiritualités ont été dévoyées. Dans chaque religion, il y a d'une part la croyance dogmatique et de l'autre une lecture allégorique qui nourrit la recherche spirituelle. Selon moi, la Maçonnerie ne fait pas exception.

En réfléchissant à votre question, il m'est venu un flash. Je peux percevoir la science comme dogmatique quand elle nous impose notre façon de vivre. Je la distingue de la science « spirituelle » qui nous renvoie à notre impossibilité d'appréhender le monde.

**M. S. :** Une nouvelle figure de Dieu domine désormais l'humanité. Elle rassemble deux traits qu'on trouvait dans d'autres figures théologiques. Premièrement, comme le Dieu des philosophes, comme le Dieu de Platon, de Galilée et de Leibniz, c'est un Dieu mathématicien. Nos experts sont aujourd'hui les prêtres de cette religion qu'Alain Supiot a nommée « la gouvernance par les nombres ». Second trait de cette nouvelle alliance : la divinité numérique sera un « Dieu jaloux ». Dans l'Ancien Testament, cette jalousie est toute proche de la possessivité. Avec le christianisme, elle s'entendra comme amour : l'accent sera davantage mis sur la libéralité de Dieu, sur son tact et sa générosité, lui qui laisse exister hors de lui ses créatures et veut se lier librement à elles. La Modernité tardive a donc engendré un Dieu bizarre, mathématicien et jaloux, à la fois impersonnel et possessif. Voyez le régime de surveillance sous lequel nous vivons depuis le covid, voyez ce que prépare la gestion mathématique de la crise énergétique. On rencontre, dans un même processus de contrôle social, la froideur du chiffre et la douceur inquiétante d'une parole bienveillante, inclusive, moralisatrice. C'est le mariage du robot et de la maîtresse d'école. Morale et calcul se donnent ici la main pour haïr tout ce qu'il reste

en l'homme de non gouvernable. L'ancien Dieu, le Dieu juif et chrétien, disait à la prostituée, à la femme adultère, aux marins rencontrés : « Va, et ne pêche plus. » Le nouveau dieu dit, avec la voix mielleuse et synthétique des annonces pré-enregistrées : « Jouissez dans la prévoyance. Connaissez-vous votre empreinte carbone ? » L'ancien Dieu disait : « Croissez et multipliez-vous. » Il avait un divin défaut : il ne savait pas compter. Le roi David se repent d'avoir recensé son peuple (2 S, 24, 10) car Dieu préfère le nom au nombre. De même Jésus, à la question de savoir combien de fois il faut pardonner, répond : « Soixante-dix-sept fois sept fois ». Ce n'est pas un exercice de calcul mental, mais une manière de dire : « arrêtez de compter ». Éloge de ceux qui ne savent pas compter : voyez le fils « prodigue », accueilli à bras ouverts par le Père. Ou Marie-Madeleine, pardonnée parce qu'elle a « beaucoup aimé ». Il y a aussi ces ouvriers de la dernière heure, payés autant que ceux de la première heure...

**L'événement politico-sanitaire covidien a-t-il été l'occasion d'un retour du besoin de spiritualité dans une partie de la population plus importante qu'auparavant ?**

**M. B. :** Les questions existentielles nous ramènent à la spiritualité. Le covid nous questionne sur le sens de la vie, la mort, le bien et le mal... toutes questions éminemment spirituelles. Pour faire lien avec la réponse précédente, je voyais dans les médias les nouveaux gourous de l'Église scientifique, de la mondialisation et du profit. Poser des questions, présenter d'autres écrits ou émettre des réflexions personnelles, était hérétique. On a vu l'Inquisition, les bûchers, les autodafés... et ça ne se limite pas au covid. À en juger par le succès de votre journal, j'ai l'impression que nous sommes de plus en plus nombreux à nous rendre compte que l'image qu'on nous donne à voir du monde matériel (social, politique, scientifique...) est tronquée et nous pousse à chercher la vérité ailleurs. Le covid nous a plongés dans des tas de mensonges tellement grossiers qu'il faut espérer que cette vigilance restera de mise pour d'autres sujets. De la recherche d'une vérité matérielle à la Vérité spirituelle (qui nous sommes, la Vérité au-delà de nos perceptions, le sens de la vie, la mort...), il n'y a qu'un pas. Encore faut-il saisir l'occasion. Il est tellement plus facile de croire que de chercher !

**M. S. :** D'avoir été privés de ce bien « non-essentiel » qu'est la relation permettra peut-être à certains de voir que, non seulement la relation est le plus grand des biens, mais que, réciproquement, le Bien plus grand, Dieu, est en son cœur relation. La foi chrétienne en la Trinité a ceci de décisif qu'elle met la relation au cœur de Dieu : il n'y a pas le Père sans le Fils, il n'y a pas l'un ou l'autre sans la relation d'amour, l'Esprit-Saint, qui les lie.

**A. B. :** Oui, sans doute que le fait d'être confiné a permis à certains un inédit retour sur soi, forcé mais salutaire. N'oublions pas toutefois la gravité du fait nu, qui est encore une manifestation du piège de la monstruosité où nous sommes tombés : l'événement du confinement comme enfermement pur et simple de la population mondiale. La prison pour tous à l'échelle planétaire, la planète devenue prison, au motif d'une sécurité sanitaire qui a balayé d'un coup tous les principes démocratiques les plus élémentaires, de liberté de circulation, de droit à disposer de soi-même. Une nouvelle fois, nous avons été rattrapés par notre déficit radical de sagesse : en voulant protéger la santé, on n'a réussi qu'à déshumaniser encore un peu plus le monde humain. Voilà ce qui pourrait, malgré tout, faire de cet événement l'opportunité d'un sursaut : la prise de conscience que nous ne pourrions répondre aux défis et aux catastrophes... qu'en provoquant d'autres catastrophes plus graves, et ce aussi longtemps que nous ne nous serons pas donné les moyens d'une mutation de conscience suffisante pour échapper enfin à cette fatalité qui nous poursuit depuis le début de l'ère moderne : on veut bien faire, on croit bien faire mais comme on n'a que le niveau de conscience de l'ego de base, on fait le pire avec l'intention du meilleur.

**Spiritualité d'une part, politique et démocratie de l'autre, sont-elles des choses compatibles ? Peuvent-elles ou doivent-elles s'entre-féconder ? Dans quelles limites ?**

**M. B. :** Je pense qu'elles s'entre-fécondent forcément. Se poser des questions sur la politique (comment gérer au mieux une société ?) et sur la démocratie (qui est le plus apte à prendre des décisions communes ?), c'est aussi, peut-être, se poser la question spirituelle du bien et du mal. Comment n'y aurait-il pas une porosité entre les deux ? Ceci dit, les instances politiques ne font plus de politique. Elles font davantage de la gestion de carrière ou de portefeuille dépourvue du moindre idéal, de la moindre alternative sociétale. Quant à la démocratie, elle n'a jamais existé et encore moins aujourd'hui qu'hier. Ce sont des concepts qui demandent d'être réévalués en permanence. On l'oublie souvent !

**A. B. :** Oui, à la condition que ni la spiritualité ni la politique ni la démocratie ne produisent des idoles, c'est-à-dire un sacré devenu totalitaire parce qu'on a fait de tel dieu, de telle valeur, un absolu intouchable, une vérité supérieure et suprême. Voilà encore une pulsion de notre ego de base que nous allons devoir dépasser. Toute religion est menacée par le risque de faire de son dogme une idole, et elle devient alors fanatique. Mais aujourd'hui dans nos sociétés libérales, tant d'idéologies se sont radicalisées qu'elles aussi fabriquent des idoles et deviennent agressives, intolérantes, incapables de dialoguer avec un point de vue différent. Or la spiritualité authentique comme la démocratie authentique, c'est le vide et non pas le plein, le silence et non pas le dogme, la paix et non pas la guerre : au cœur de toutes les anciennes sagesse spirituelles, à réinvestir de façon renouvelée, il y avait non pas la certitude dogmatique mais le sens du mystère, de l'indicible, et l'humilité que ce mystère appelle de notre part ; et au cœur de la démocratie, il y a aussi cet espace vide, ce que nous appelons en France la laïcité, qui est l'espace toujours ouvert de la liberté, du débat. Bref, démocratie et spiritualité convergent dans un sens commun de la transcendance, de ce qui nous échappe et nous transforme, illumine nos consciences en nous convoquant au-delà de nos certitudes figées en idoles.

**M. S. :** Une belle façon d'entendre le mot « spirituel » est d'écouter en lui les mots « souffle, respiration ». Si le spirituel peut être une évasion hors de tout ancrage charnel, donc politique, il est aussi ce qui nous offre de mettre à distance les pouvoirs humains et leur structure idolâtre. Tout pouvoir de l'homme sur l'homme repose sur l'idolâtrie. Si l'on suit les prophètes de l'Ancien Testament, il y a idolâtrie quand l'homme se met à révéler quelque chose qu'il a lui-même fabriqué. De façon tragi-comique, Isaïe rapporte l'histoire d'un charpentier qui se jette aux pieds d'une statue qu'il vient de sculpter (Is, 44 16-17). Nous faisons de même avec la Technique ou l'État : ceux-ci n'ont de puissance que celle qu'on leur cède. En tant que solutions humaines, trop humaines, ils sont forcément riches de problèmes futurs, ce qui devrait nous interdire de leur confier aveuglément nos existences.

**L'économiste Christian Arnsperger dit que « la logique capitaliste fait jouer aux moyens matériels simultanément le rôle de moyens spirituels ». La vie spirituelle est-elle conciliable avec la recherche incessante de confort ? Entre l'allégeance à la technoscience et l'appel au sacré, doit-on définitivement choisir ?**

**A. B. :** Le capitalisme est un monstre avec lequel certains s'imaginent encore pouvoir faire des compromis pour soi-disant l'humaniser. Mais sa perversité foncière est de tout récupérer pour le détourner à son profit. Il vampirise tout. Aujourd'hui il phagocyte les appareils d'État à l'échelle mondiale, de nos démocraties libérales au centralisme autoritaire de la Chine. Sa poursuite du profit a littéralement ensorcelé tous les principes politiques dont se réclament les gouvernements, quels qu'ils soient, qui sont véritablement hypnotisés au sens où ils continuent de penser qu'ils œuvrent en vue de l'intérêt général, ou de tel ou tel « grand objectif », alors que toute leur action est instrumentalisée par la logique du profit. Celle-ci a également achevé de soumettre l'ensemble des populations mondiales par deux moyens : riches ou pauvres, chacun selon son porte-monnaie sert le Moloch capitaliste en consommant à outrance ; et chacun est mis aussi à contribution par l'exploitation de son travail ; à l'arrivée, nous formons tous un immense élevage où, du millionnaire à l'esclave, tous sont engraisés ou exploités

par cette finalité hégémonique et sans âme de la production de richesse matérielle.

**M. S. :** J'ai été récemment frappé par le fait que le Christ ajoute à la Loi juive un commandement, un seul, qui désamorçait au passage tout ce que cette Loi peut avoir d'aliénant : ne vous faites pas tant de souci. L'invitation à sortir du souci est une constance dans l'enseignement du Christ. Les choses matérielles (le vêtement, la nourriture) y apparaissent non tant comme ce qui cause parfois du souci, mais comme ce dont le souci s'empare pour avoir sur nous une emprise. L'argent est le symbole, « le chiffre », de notre vie accaparée, pré-occupée. Dans un texte aussi génial qu'énigmatique, Walter Benjamin fait justement des soucis le socle du « capitalisme comme religion ». Le capitalisme est une religion dont le culte est permanent, épuisant, parce qu'elle ne vise pas l'expiation de la faute, ou son soulagement, mais l'accroissement de la mauvaise conscience. Il s'agit moins de « manquer de rien » que de « ne rien manquer » : ni la dernière fête, ni la nouvelle promotion... Le christianisme vécu s'oppose frontalement au capitalisme comme religion. La prière donne une paix et une force qui ne doivent rien aux puissants. Elle est un premier acte de résistance.

**M. B. :** Je crois que la logique capitaliste, et plus exactement consumériste, ramène tout au matériel et anéantit la pensée. C'est un retour à la bestialité en flattant nos instincts et en nous éloignant de questions existentielles. Je pense qu'on ne choisit pas entre une démarche spirituelle et la technoscience. On ne doit pas renoncer à l'un pour développer l'autre. Mais plus je développe ma spiritualité, moins le confort matériel me préoccupe.

**« Le perfectionnement spirituel doit passer avant le bonheur », professaient les pionniers de l'écologie politique Bernard Charbonneau et Jacques Ellul. D'accord ?**

**M. B. :** Je pense que la spiritualité n'est pas vraiment un choix non plus. C'est une nécessité de rechercher un apaisement profond. Cette démarche peut arriver après un traumatisme, comme frôler la mort, une maladie, une succession de syn-

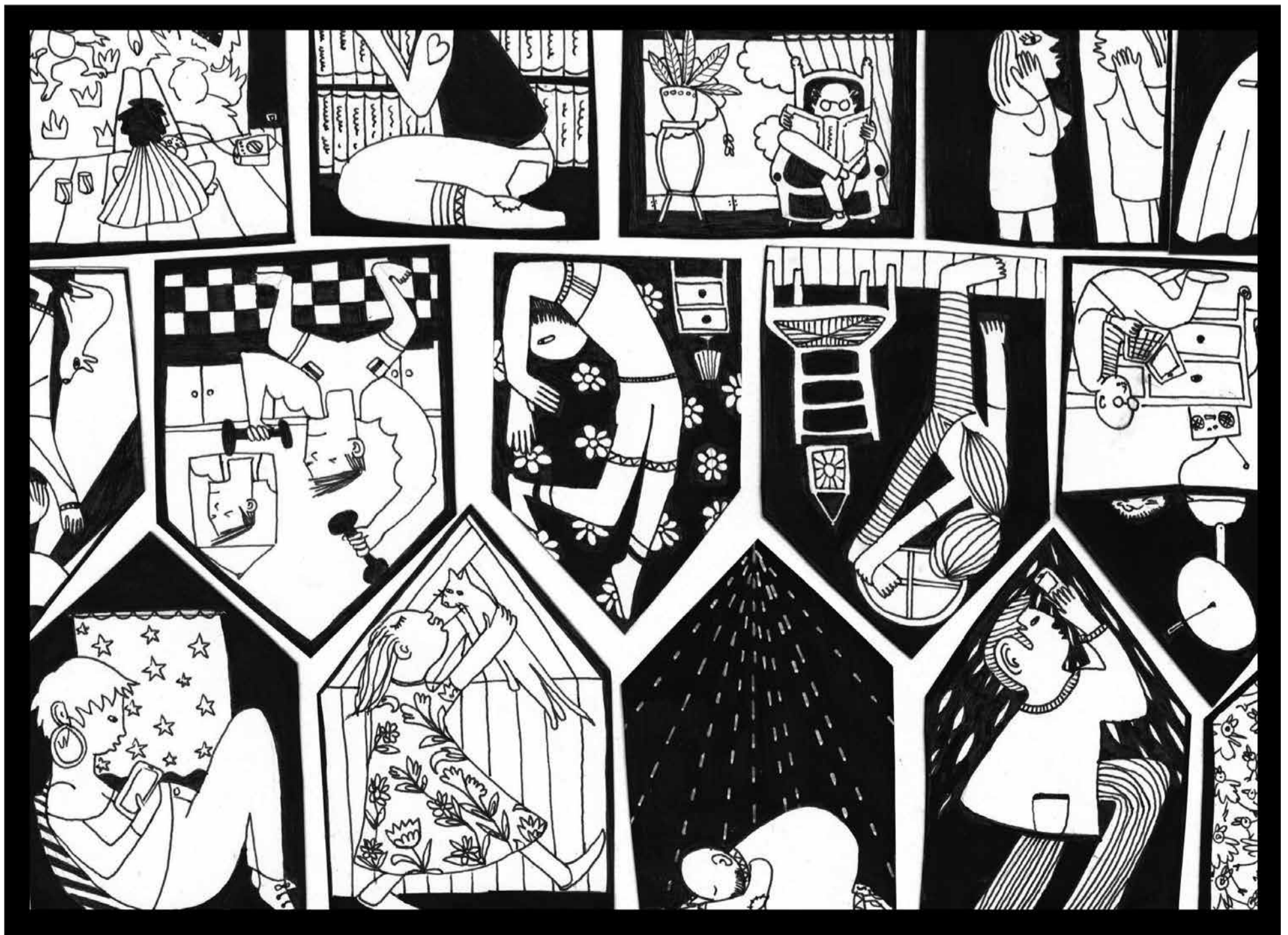


Illustration : Barbara Lemarchal

chronicités... qui nous pousse à envisager la vie au-delà de son apparence. Je les appellerais « des convertis ». Mais certaines personnes sont en recherche sans réelle raison, juste parce que ce sont des questions existentielles qui les taraudent. Je les appellerais « des élus ». Donc elle passe nécessairement avant la notion commune du bonheur. Mais le « bonheur » (bon présage) fait référence à la chance. Comme nous n'avons pas d'emprise dessus, elle nous est étrangère et nous n'avons donc pas à nous en préoccuper, contrairement à la « joie » qui fait référence au contentement, au plaisir. Quel plaisir plus grand peut-on vivre que d'être en paix avec soi-même et le monde qui nous entoure ? Les autres plaisirs peuvent paraître futiles.

**M. S. :** Peut-être, mais pas avant la joie. La joie est cette caresse du divin, à temps et contretemps. Contrairement au bonheur, dont nous nous épuisons à rassembler les conditions, la joie arrive. Tout à coup, elle est là. Elle advient à même nos existences et leurs difficultés, comme un fou rire, comme la « joie parfaite » de saint François d'Assise et de frère Léon, alors qu'ils ne sont plus que des sacs d'os trempés cherchant un gîte.

**A. B. :** Pourquoi voir les choses de façon dualiste ? Le perfectionnement spirituel est un progrès de conscience, qui permet de voir juste, de penser juste et d'agir juste. C'est donc en même temps une voie du bonheur, celui-ci naissant précisément de cette justesse dans la pensée et l'action. Car la pensée juste, l'action juste, nous permettent de nous ajuster au mieux à tout ce que la vie fait arriver, à tout ce à quoi elle nous confronte. Étant justes et ajustés, nous nous accordons à l'univers, nous vivons plus en harmonie avec nous-mêmes, avec les autres et le vivant, et nous cessons ainsi de vivre dans le conflit, l'impuissance, la frustration.

**Le nihilisme, le pragmatisme, le relativisme, le consumérisme, l'hédonisme, l'hyper-individualisme, le développement personnel ou encore l'hygiénisme représentent-ils autant d'entraves à une spiritualité authentique ?**

**A. B. :** Le développement personnel est très souvent un simple avatar spiritualiste du narcissisme moderne mais il peut aussi initier un effort sur soi, vers le progrès de conscience dont j'ai parlé ici. Quant aux autres notions que vous évoquez, nihilisme, hédonisme, etc. ce sont autant de pathologies de l'ego moderne égaré, qui a creusé la tombe de toutes ces illusions psychologiques qui le séduisent ou l'épouvantent en refusant de s'astreindre à l'exigence de transcendance dont nous ont parlé toutes les sagesse anciennes, dont les dieux étaient les grandes images de notre propre potentiel divin – seul à même de dissiper en nous la séduction de tous ces mirages.

**M. S. :** Au nihilisme, on peut opposer le « presque-rien » : nous sommes un presque-rien, un quasi-néant que Dieu chérit, que son amour transfigure. Au pragmatisme, la gratuité : l'homme ne sert à rien qu'à adorer et être adoré. Au consumérisme, on peut opposer l'*usus pauper* des franciscains (dont Giorgio Agamben a donné le sens dans *De la Très-haute pauvreté*). A l'hédonisme, on peut opposer le plaisir, simple, paisible, d'exister. Au « développement personnel », opposons joyeusement la croissance collective, au sein d'une famille (trop) nombreuse, d'un groupe de rock ou d'une Eglise en crise... A l'hygiénisme, opposons sans réserve ce Dieu qui touche le lépreux et se laisse toucher par la femme hémorroïsse, ce Dieu qui, à la manière d'un Damien de Molokai (un grand saint belge), subvertit le sacré des saintes-nitouches pour imaginer une sainteté au contact de l'humain.

**M. B. :** Le parallélisme des « ismes »... La spiritualité, c'est comme l'alpinisme. En arpentant le chemin des sommets, on ressent le besoin de s'alléger et de ne garder que l'indispensable, on développe les qualités nécessaires et l'adaptation lente indispensables pour aller plus loin. Vu que ça répond à un besoin, on y trouve satisfaction. Celui qui monte avec un téléphérique, c'est celui qui applique des recettes comme ceux que vous citez.

**À l'ère des algorithmes, comment voyez-vous l'avenir de l'humanisme et de vos obédiences ou religions respectives ?**

**M. B. :** Je pense qu'il faut rester vigilant pour que ces armes de la modernité restent à la porte de nos temples. Mais ceux qui ont réellement une démarche spirituelle le font car ça fait partie d'une forme de nécessité. Je pense même que la spiritualité n'a pas besoin de religion ou de temple. Ils sont des outils très puissants pour ceux qui savent les utiliser, mais on peut en trouver d'autres. Pour conclure, je dirais que la spiritualité n'a pas de leçon à donner, mais c'est une leçon que l'on reçoit.

**A. B. :** Les algorithmes vont à leur tour conspirer au grand asservissement totalitaire, et la question va devenir de plus en plus cruciale : face à l'hégémonie, quelles forces en nous sont capables de résister ? Nécessairement, si ces forces existent et si elles peuvent nous sauver, alors elles sont d'un autre ordre

que ce qui nous asservit. Cet ordre est matérialiste. Donc les forces dont nous avons besoin sont spirituelles. Mais le monstre l'a bien compris, alors il devient de plus en plus un matérialisme spiritualiste. Cela va impliquer d'aller chercher en nous beaucoup plus profond que l'offre spiritualiste qui est la nouvelle tête de gondole du consumérisme. Mais qui est prêt au sacrifice des désirs matérialistes et spiritualistes de son ego de base ?

**M. S. :** Le Dieu jaloux et mathématicien est une idole qui s'effondrera sur elle-même, comme Babel, comme toutes les tentatives totalitaires. Pour paraphraser Levinas, Dieu est cet infini qui brise nos totalités.

## DINA DÉMALKHUTA DINA LA LOI DU ROYAUME EST LA LOI

« Directeur de l'Institut d'études du judaïsme, Thomas Gergely répond ici d'une manière personnelle à la crise contemporaine de la spiritualité. »

Spiritualité – voire religion – politique et démocratie sont-elles compatibles ? se demande-t-on souvent. Cependant la question est-elle bien posée ? Ne faudrait-il pas, plutôt, interroger les conditions d'expression dont, en vraie démocratie, c'est-à-dire dans une société plurielle, la multiplicité des manières d'être au monde devrait bénéficier face aux requis de lois destinées à gouverner les hommes sans distinction parmi eux ? La question est loin d'être rebattue et théorique, puisque, en ce début même de XXI<sup>e</sup> siècle, elle s'est posée un peu partout en Europe, dont la Belgique, notamment à l'occasion de débats parlementaires consacrés au bien-être d'animaux de boucherie, jugulés sans étourdissement préalable, c'est-à-dire en conformité avec des pratiques issues de prescrits, juifs et musulmans, imposant, religieusement, aux observants d'infliger aux bêtes le moins de souffrance possible au moment de leur abattage. Une mise à mort qui n'est en rien un acte religieux, même si le commun des locuteurs l'appelle, à tort, « abattage rituel ». Seul l'effort exigé de limiter la douleur au maximum est religieux, non l'acte même de tuer.

Mais voilà : les lois d'un certain nombre de pays européens considèrent que la préservation des animaux de souffrances excessives ne saurait s'obtenir qu'en les « étourdissant », c'est-à-dire en leur fracassant mécaniquement le crâne (pour les bovins) avant de les saigner. Or, en la matière, l'inexistence de tout moyen susceptible de mesurer scientifiquement la douleur, conduit les tenants des deux techniques d'abattage à la confrontation, parfois virulente. Si bien que, la plupart du temps, abandonnant les arguments physiologiques, les majorités politiques parlementaires opposées en ce domaine aux pratiques minoritaires juives ou musulmanes, recourent à l'argument selon lequel les lois civiles aient toujours à primer sur les lois religieuses. Ce qui, en démocratie, relève de l'évidence. Quoique...

Sait-on, par exemple, que, selon les anciens règlements des chemins de fer, si, dans un compartiment de six voyageurs, un seul exigeait de fermer la fenêtre, il fallait se plier à sa requête ? Sait-on que, dans des débats impliquant des votes relatifs à la personne, il suffit d'une seule demande pour que le scrutin soit secret ? Bref, en démocratie qui se respecte, c'est parfois la voix minoritaire qui doit prévaloir, non celle de la majorité. Mais le débat, en ce domaine, reste délicat et complexe. Et il ne date pas d'aujourd'hui. En effet, il y a vingt siècles déjà, le judaïsme a largement abordé la problématique au fil même des pages du Talmud, l'œuvre encyclopédique de quelque 2.000 rabbins, clôturée vers l'an 500, après 700 années de maturation. Et les maîtres ont conclu que, dans la confrontation des lois civiles aux lois religieuses, c'était « la loi du royaume [qui était] la loi », « *Dina demalkhuta dina* » selon la formule en araméen, la langue du Talmud. De quoi résoudre tous les conflits d'autorité ? Bien sûr que non. Au point que les conditions d'application de ce principe général méritent d'être examinées.

Pour les rabbins de l'Antiquité – et ceux qui leur succéderont – la question se posait dans le cadre de la relation des juifs à divers États, dans leur nouvelle condition de population diasporisée, surtout à partir de l'écrasement des révoltes de 70 et de 135 contre Rome. En général, deux situations se présentaient : lors de conflits entre prescrits religieux et lois civiles romaines, grecques ou perses, si les gouvernements étaient « tolérants », les juifs restaient sur place et s'adaptaient. Face aux pouvoirs vraiment intolérants, ils partaient, même si, globalement, ils considéraient qu'en matière civile, il fallait choisir de suivre la loi du royaume. Au point que, dès ce I<sup>er</sup> siècle, l'assemblée des rabbins tenue à Lydda, en Palestine romaine, pour établir le

canon de la Bible, avait décidé qu'en cas de *danger de mort*, il était permis, voire requis, de transgresser, 610 des 613 commandements de la Thora, sauf ceux interdisant le meurtre, l'idolâtrie, et l'inceste.

Plus encore, au XI<sup>e</sup> siècle, Maimonide recommandait de prier pour l'État, même le moins bon, car avertissait-il, sans l'État, que deviendrait l'ordre public ? En d'autres mots, et en général, pour le judaïsme, la loi du pays est donc bien la loi de référence principale. Mais, comment ce principe s'est-il imposé ? On le sait : il apparaît en 241, sous la plume de Samuel Ben Abba, un des grands sages du Talmud qui écrivait à l'époque des dynasties sassanides, d'abord intolérantes puis devenues plus ouvertes sous le règne du roi Shapur Ier. Ce dernier ayant rendu aux minorités de l'empire perse leurs droits religieux et culturels, Samuel persuada les juifs de se soumettre aux lois des sassanides parce que leur gouvernement, considérait-il, était désormais équitable. Il fallait donc leur obéir et payer taxes et impôts. Quatre fois cette obligation apparaît dans le Talmud, aux traités Nedarim, p.28a ; Gittin, p.10b ; Baba Kamma, p.11a ; et Baba Batra, p.54b. Elle était fondée sur divers cas de figures, dont le suivant : selon la loi juive, l'occupation d'une terre, même très longue, par voie de location, par exemple, ne vous en rendait jamais propriétaire. En effet, selon la Torah, au bout de 40 ans, toute terre, même achetée, retournait à son propriétaire d'origine ou à ses descendants. Mais, en Perse, après quatre décennies d'exploitation d'une terre, on en devenait le possesseur. « La loi du royaume » étant la loi, il fallait, avait jugé Samuel, transgresser la loi biblique. Mieux, il était interdit d'essayer de se soustraire aux impôts en dissimulant ses revenus aux collecteurs (traité Nedarim 28a), sauf si eux-mêmes fixaient arbitrairement des taxes illégales ou injustes. Et de se référer à l'Écriture, en Néhémie 9 : 36-37, où il est écrit : « ...nous voici esclaves sur la terre que tu as donnée à nos pères pour qu'ils jouissent de ses fruits et de ses biens. [Mais, maintenant,] elle multiplie ses produits pour les rois auxquels tu nous as assujettis... » Selon quoi, ce serait la volonté même de Dieu que les juifs, dispersés « pour les fautes » de leurs chefs, obéissent aux lois de ceux qui, désormais, les gouvernent. D'autant plus que les lois civiles préservent aussi l'ordre social au sein d'un pays qui, appartenant au roi, détermine légitimement les conditions de résidence dans ses frontières. Autant pour la doctrine.

Cependant, ajoutaient les rabbins, tout dépendait de la nature du gouvernement. En effet, comment pouvait-on se soumettre à ses lois s'il était injuste, dictatorial ou tyrannique ? Dans cette hypothèse, avait-on le droit de se soustraire ? À cette question épineuse, les maîtres du judaïsme ont répondu que, face aux situations de discrimination, dont Israël était souvent victime, et les tentations qui en résultaient de vouloir désobéir aux lois, si l'on constatait que, de façon égalitaire, tous les juifs étaient, sans exception, mal traités, il fallait respecter les lois, même si la population majoritaire non-juive, était, elle, épargnée. Mais la disposition ne concernait que les lois civiles. Car, en matière religieuse, l'unanimité des rabbins s'est toujours formée pour dire que la « loi du royaume » ne pouvait jamais concerner les prescrits religieux. Par exemple, expliquaient-ils, si une loi nationale interdisait l'abattage selon l'usage juif, il en résultait l'impossibilité, pour les juifs, de manger de la viande. Mais, il ne s'ensuivait pas l'abolition de l'usage juif en matière d'abattage. De même, si un pays interdisait la circoncision, il empêchait, techniquement, de faire entrer les garçons dans l'alliance d'Abraham. Mais le prescrit religieux demeurait. L'obligation éventuelle faite à des juifs de travailler à shabbat n'abolissait en rien le shabbat. Tout au plus, elle en suspendait la pratique. Autrement dit, selon le Talmud, l'interférence éventuelle du pouvoir politique, même légitime, s'arrêtait au seuil de la sphère religieuse. Ce qui ramène la question à son point de départ : à savoir que pouvoir politique et prescrits religieux ne sont vraiment compatibles qu'en démocratie éclairée, celle qui considère avec intelligence et sans radicalisme la place des particularités essentielles de ceux qui sont appelés, non à « vivre ensemble » comme on le répète naïvement, mais à « vivre avec ». Car, ignorer la nuance revient aussi à confondre intégration et assimilation, qui sont des démarches contraires et même opposées : en effet, l'intégrateur sincère prend autant que possible en compte les nécessités de qui souhaite vivre avec lui, alors que l'assimilateur, opérant par *ukaze*, impose à l'autre de changer jusqu'à devenir similaire à sa majorité d'accueil, bref à perdre ses repères identitaires. Ce qui explique pourquoi les États assimilationnistes courent après des chimères et récoltent tant d'échecs dans leurs espoirs de créer la cohésion sociale. Selon le judaïsme, la loi du royaume est donc bien la loi qui mérite d'être suivie, aussi longtemps qu'elle respecte la spiritualité de ceux qu'elle administre, quand cette dernière reste dans les limites propres à sa nature, celle des consciences.

Thomas Gergely

# Nature et spiritualité : Et si on écoutait les Indiens ?

Pour nous éclairer sur le lien entre nature et spiritualité, nous « donnerons la parole » à feu Jean-Marie Pelt (1933-2015), sous la forme d'une interview anachronique<sup>1</sup>. Professeur de biologie végétale et de pharmacologie à l'Université de Metz, ainsi que président et fondateur de l'Institut européen d'écologie, il fut aussi un auteur prolifique, notamment de l'ouvrage *Nature et spiritualité* (Fayard, 2008). Ce livre reste d'une actualité stupéfiante.

Le prologue en donne le ton. Pelt entend mettre en lumière les profondes convergences des grandes traditions philosophiques, spirituelles et religieuses du monde, qu'il décline en trois idées essentielles : l'indispensable sobriété écologique pour limiter l'épuisement des ressources naturelles ; l'alliance nécessaire de l'homme et de la nature pour maintenir les grands équilibres biologiques ; enfin la mise en cause du rêve prométhéen, où sciences et techniques emmènent l'humanité au pas de charge dans un rêve de puissance et de domination, au mépris de toute modération et sagesse.

Interview fictive sur base d'extraits évocateurs de sa réflexion, parfois légèrement remaniés lorsque le contexte l'exige. Parmi les grandes sagesse du monde égrenées au cours de son ouvrage, nous faisons le choix de l'enseignement des Indiens. Tant il nous met en garde contre ce que les Grecs appelaient l'*hubris*, la démesure, le délire qui s'est emparé de l'humanité contemporaine.

## Quelles sont les plus grands défis auxquels l'humanité est confrontée ?

Aujourd'hui, trois crises nous menacent : écologique, géopolitique et sociétale<sup>2</sup>. La crise écologique est née de cette rupture entre l'Homme et la nature. Une crise géopolitique majeure se dessine, désignée par Samuel Huntington sous l'appellation de « choc de cultures », qui est d'abord un choc de valeurs, dont notre conception de la liberté individuelle. Ensuite, la mondialisation a permis l'émergence de fortunes colossales, témoignant de l'incapacité du libéralisme à se réguler, à se fixer des limites. La richesse et le luxe insolent de quelques-uns, paradant au beau milieu de foules frustrées, misérables, voire affamées, mettent en péril les grands équilibres sociaux et ajoutent à la menace écologique et géopolitique une véritable menace sociétale. À laquelle s'ajoute une quatrième, sans doute moins perceptible, mais non moins délétère : la menace technologique.

## Comment la définiriez-vous ?

Biotechnologies, technologies de l'information et de la communication et les nanotechnologies sont les trois forces de frappe des technosciences. L'idéologie du progrès se perpétue à travers l'évolution vertigineusement rapide de ces technologies, avec une vigilance du grand public « à géométrie variable ». D'un côté, la controverse sur les OGM, par exemple, où d'aucuns s'offusquent de l'approche quasi prométhéenne de quelques nouveaux apprentis sorciers qui, à l'instar de Faust ou du Dr Frankenstein, nous concoctent dans le silence des laboratoires d'étranges chimères, plombe l'image des technologies du Vivant. Du coup, leur essor se fait sous haute surveillance. D'un autre côté, les technologies de l'information connaissent un engouement sans précédent. Aujourd'hui, les adolescents sont intégralement immergés dans le mode de communication de l'écran, « hermétiquement technologisés ». La nature est immensément loin, sinon de leurs préoccupations, du moins de leurs pratiques. Ici se manifeste la rupture consommée en quelques décennies entre l'Homme et la nature.

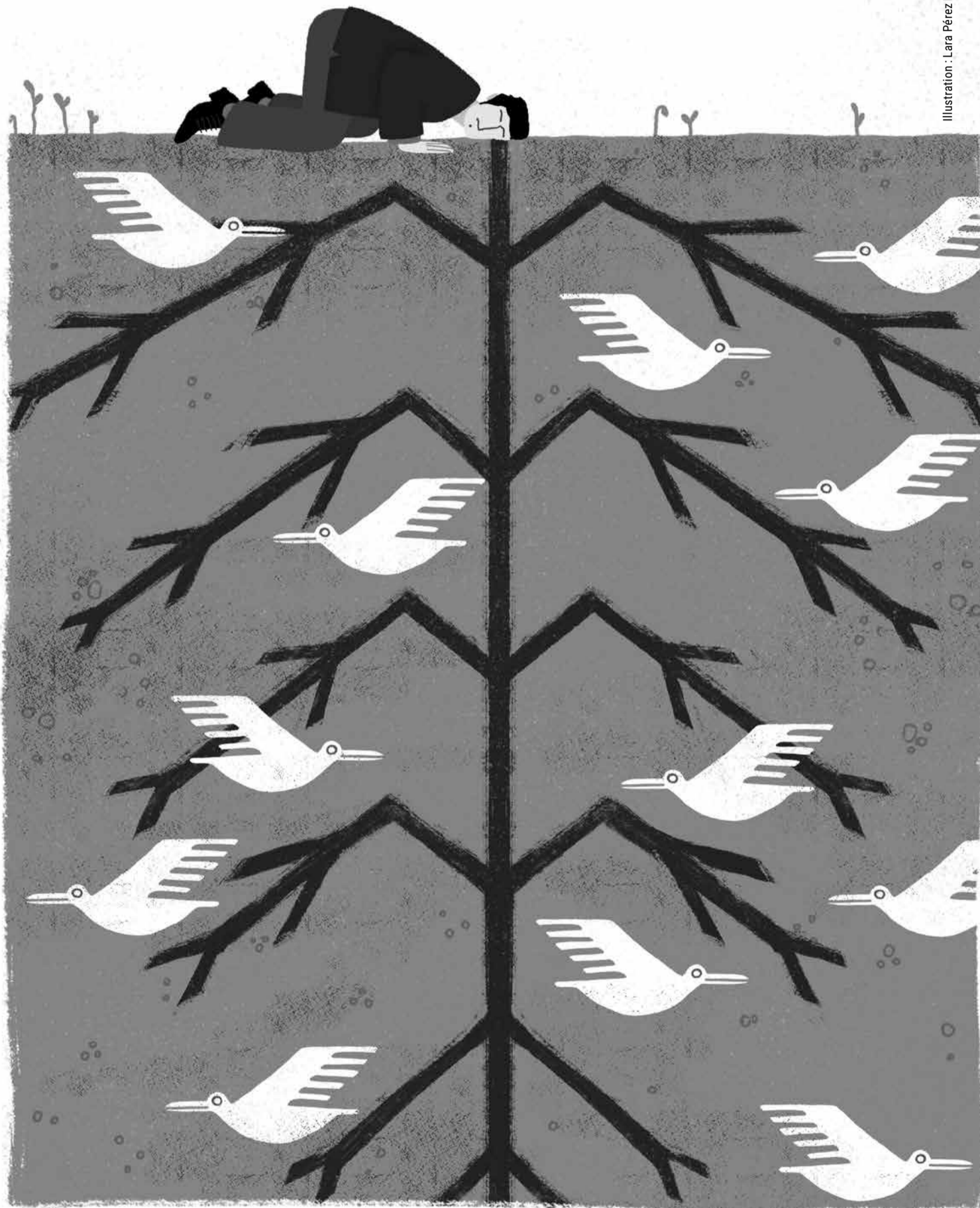


Illustration : Lara Pérez Dueñas

## Est-ce le signe que les religions sont mortes ?

Non, elles perdurent sous une autre forme qui a pour nom la science. D'ailleurs, il est surprenant de constater à quel point le cléralisme scientifique est décalqué sur le cléralisme religieux. Comme un clerc, le professeur d'université est titulaire de sa chaire. Et lorsqu'il la quitte, il devient « émérite » comme un évêque. Les hiérarques de la nouvelle religion siègent à l'Académie des sciences. Elle a ses saints, les Nobel ; ses lieux de culte, les laboratoires ; ses grandes célébrations collectives, les congrès scientifiques internationaux. Le Ciel, c'est l'Académie ; le Purgatoire, c'est le placard. C'est là qu'on relègue les scientifiques mal pensants. Elle a aussi ses livres sacrés : tout scientifique désirent percer se doit d'écrire dans *Nature* ou *The Lancet*. Mais avant de mériter l'honneur d'une telle publication, leurs travaux doivent être soumis à des *referees*, les vététilieux exégètes du Saint-Office.

L'autre religion, c'est celle de l'argent. À partir du XIII<sup>e</sup> siècle, tandis que l'Homme se détachait de la nature et s'inféodait directement à la sagacité des scientifiques, il se livrait aussi à la cupidité des marchands. L'enrichissement matériel est envisagé comme une façon de se rapprocher de Dieu. Tel est l'idéal qui s'installe avec la montée du capitalisme. La nature n'est alors plus perçue comme source d'émotion, d'émerveillement et de contemplation, mais comme source d'enrichissement.

## Ces religions sont-elles devenues le moteur de la machine capitaliste ?

Ces religions sécularisées que sont la science, le progrès, le consumérisme, la technologie et l'argent, sont perçues comme seules capables de procurer du bonheur. Elles ont supplanté toutes les autres. La science fournit au capitalisme l'arme absolue de son succès et de sa pérennité : les technologies. Rien

n'arrêtera le « progrès technologique ». Nos vêtements, nos corps, notre cerveau se rempliront de puces qu'aucun insecticide ne mettra en fuite<sup>3</sup>. La technologie, c'est la valeur suprême derrière laquelle se cache habilement un capitalisme dévoyé et prédateur. Elle ouvre sans cesse de nouveaux marchés et mobilisera des océans de dollars. Comme le dit Jacques Attali, « le capitalisme ira à son terme : il détruira tout ce qui n'est pas lui. Il transformera le monde en un immense marché »<sup>4</sup>.

**Comment sortir de l'ornière ?**

Pour conjurer les menaces majeures qui pèsent sur l'humanité, il faut entamer un travail de « reconstruction », à une époque marquée par la « déconstruction ». C'est l'occasion ou jamais d'un retour aux sources. Ce qui suppose une double attitude : retrouver notre place dans la nature, contracter une alliance avec elle et nous interroger sur ce que nous voulons que devienne l'homme du futur.

**Et quelle serait cette nouvelle société ?**

Ma vision de l'avenir, c'est celle d'une société conviviale, altruiste, solidaire, sur une planète « amoureusement jardinée »<sup>5</sup>, qui choisirait l'indispensable sobriété pour privilégier les valeurs de l'esprit. Écologie et spiritualité deviendraient ainsi les deux piliers de la sagesse et du futur.

**Quels sont les fondements de cette « écologie spiritualiste » ?**

L'écologie, ce n'est pas une simple nostalgie pastorale bucolique. C'est le cri de l'ensemble des créatures, victime de la démesure prédatrice de l'Homme. C'est l'invitation à une vie sobre. Un appel à s'inspirer entre autres de la sagesse incarnée par les « peuples premiers » ou « peuples racines »<sup>6</sup>.

**Comment se définit « l'Indien » ?**

Un Indien n'existe et ne se comprend qu'à travers son territoire, sans lequel il ne peut exister. Le territoire est sacré. Leurs communautés illustrent une forme d'« endémisme » les liant étroitement à un territoire, au même titre que bon nombre d'animaux ou de plantes caractéristiques de certains écosystèmes isolés. Ils ne vivent que dans ces milieux-là, nulle part ailleurs. D'où l'intolérable cruauté des déplacements forcés qu'ils durent subir du fait des colons. Ce territoire est perçu comme un corps vivant : les rivières symbolisent le sang ; le vent, le souffle ; les arbres, le système pileux ; les rochers, les os. Hors de leur territoire, ils deviennent des êtres flottants, sans racines, sans repères et sans identités, des êtres morts. Cela tranche avec notre civilisation actuelle, où la « mobilité » est devenue une valeur suprême. Désormais, il n'y a plus d'attachement à la terre des ancêtres. Sans cesse on change de job, de lieu, d'amis, de partenaires. Pourtant, les Grecs, tout comme les Indiens, considéraient le bannissement de son pays comme le châtiment suprême, pire que la mort.

**Quel est son rapport à la nature ?**

Chez les Indiens, la terre est une douce mère. La nature n'est pas « un cadre de vie ». Elle est la vie, sa vie, son école. Derrière chaque animal, chaque plante, chaque pierre vit un esprit qui lui parle et auquel il parle. Il en résulte une autre philosophie de vie. En témoignent par exemple les propos recueillis d'un Indien de l'Extrême-Ouest américain, Smohalla : « Mes jeunes gens ne travailleront jamais. Les gens qui travaillent ne peuvent rêver et la sagesse nous vient des rêves »<sup>7</sup>. Propos ô combien dérangeant quand on sait à quel point la valeur travail est prise en Occident : le job ! Et Smohalla de poursuivre : « Vous me demandez de labourer la terre ? Dois-je prendre un couteau et déchirer le sein de ma mère ? Mais quand je mourrai, qui me prendra dans son sein pour reposer ? ». Pour une vieille sage Wintu du nord de la Californie, qui s'effrayait de la manière dont les Blancs extrayaient l'or en détournant les cours d'eau et au moyen d'explosifs : « L'homme blanc détruit tout. Comment l'esprit de la terre pourrait-il aimer l'homme blanc ? Partout où il la touche, il laisse une plaie ».

**Peut-on parler des Indiens comme s'ils formaient une seule culture, un seul peuple ?**

Évidemment, non. Les Indiens qui peuplent le nord, le centre et le sud du continent américain constituent un extraordinaire kaléidoscope de cultures. Ils témoignent d'une « ethnodiversité » qui fait pendant à la biodiversité de la nature. Mais ils partagent un point commun : leur rapport fusionnel avec la nature. Les Indiens ignorent les catégories mentales qui nous conduisent à discriminer nature et culture, corps et esprit, réel et imaginaire. Chez eux, on trouve une nature enchantée par une multitude de forces spirituelles, que chaque nation indienne a apprivoisée à sa manière, reconnaissant cependant toujours la

primauté du Grand Esprit à l'origine de toute chose. Ils n'ont pas peur de la mort. Tandis que le corps retourne à la terre mère, l'esprit rejoint le Grand Esprit.

**Le lien entre « spiritualité et nature » est-il une spécificité propre aux Amérindiens ?**

Non, bien sûr. Dans chaque religion, il existe une approche spirituelle envers la nature. Les Indiens Lakotas, par exemple, avaient une connivence si étroite avec le monde des oiseaux et des animaux que, tels des frères, ils parlaient le même langage... comme Saint François d'Assise !

Lorsqu'un Indien se plonge dans le livre du Grand Esprit, qui permet d'étudier les forêts, les rivières, les montagnes et les animaux dont nous faisons partie<sup>8</sup>, on n'est pas loin de Saint Bernard de Clairvaux qui disait avoir plus appris des arbres que des livres. En Orient, l'hindou vit immergé dans la nature. C'est dans les forêts que méditaient les sages. C'est sous un arbre que Bouddha a connu l'illumination. Centré sur le concept d'interdépendance entre tous les êtres, le bouddhisme est l'écologie avant la lettre. Le tao invite à la contemplation de la nature. Le Coran insiste sur l'équilibre, la modération et le respect de l'ordre cosmique. Jésus sanctifia le monde végétal, assimilant le pain issu du blé à son propre corps, le vin issu de la vigne à son propre sang, etc. En bref, on retrouve dans toutes les grandes spiritualités cette idée récurrente que le sort de l'Homme et de la nature sont intimement liés, ainsi que celle d'une consommation modérée des ressources naturelles.

**Qu'est-ce qui distingue le plus les Indiens du modèle de la société occidentale ?**

Les Blancs ont inventé un concept totalement étranger aux Indiens : le progrès. « Il est le rêve de notre siècle. Mais le progrès, c'est là notre chimère ! »<sup>9</sup>. L'Indien ne crée pas de richesses. Il use des produits de la terre au jour le jour. Quand il va à la pêche, il ne prend que les poissons qui le nourriront le jour même. Il ne fait pas de provisions, il ne remplit pas de grenier. Pour lui, à chaque jour suffit sa peine. En clair, sa mentalité est aux antipodes de nos économies modernes qui ressassent l'antienne libérale « créer des richesses » sans prendre en compte le coût à payer par un patrimoine naturel qui s'appauvrit au fur et à mesure que l'économie « crée des richesses ».

**Comment a évolué l'image des Indiens ?**

De siècle en siècle, l'image des « primitifs » a accompagné l'Occident sans que celui-ci se pose la moindre question de ce qu'il pourrait en apprendre. Aujourd'hui, c'est peu dire que les regards ont changé depuis la Renaissance. Être de l'humanisme et de l'esprit des Lumières, elle fut aussi celle des grandes découvertes. Tandis que l'Europe s'adonnait aux lettres et aux arts, ses fils y humiliaient et brutalisaient les Indiens d'Amérique. Rares furent alors ceux qui osèrent dénoncer ce colonialisme, à l'instar du dominicain Bartolomé de Las Casas, évêque de Chiapas au Mexique, qui défendit avec vigueur les peuples indigènes contre la brutale oppression des conquistadores espagnols. Ne fallut-il pas attendre la fameuse controverse de Valladolid pour décider que les Indiens eux aussi avaient une âme ? Le mythe du « bon sauvage » cher à Rousseau ne vient que plus tard.

Ensuite, le travail des ethnologues, mis en lumière par des œuvres majeures telles que *La pensée sauvage* de Claude Lévi-Strauss, a changé la perception des Occidentaux. Dans leur quête spirituelle, les Indiens d'Amérique sont devenus une source d'inspiration. Commencerait ainsi une sorte d'éducation à rebours. À l'image des enfants qui éduquent désormais leurs parents aux valeurs de l'écologie, les Indiens, ces vieux enfants du monde, apportent des éléments de réponse à la crise écologique qui menace. Car les Indiens se perçoivent comme les gardiens du monde et ont à ce titre un message fort à nous transmettre.

**Comment le décririez-vous ?**

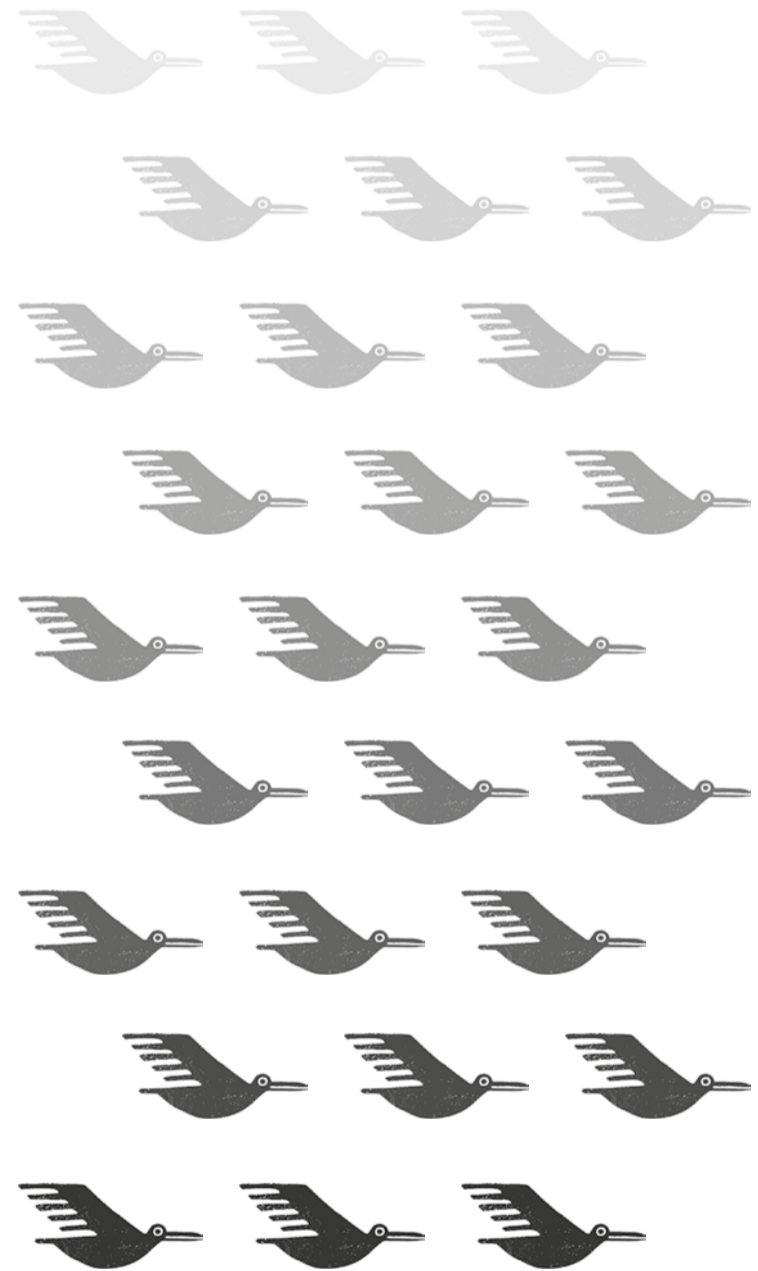
Pour rendre hommage à ces peuples de haute spiritualité, remémorons-nous par exemple le discours prononcé par le chef Sealth, en 1854, au président des États-Unis de l'époque, Franklin Pierce, sans doute un des plus beaux hymnes consacrés à la nature, bien avant que le mot « écologie » n'ait vu le jour. « Je suis un sauvage et ne connais pas d'autre façon de vivre. J'ai vu un millier de bisons pourrissant dans la prairie, abandonnés par l'homme blanc qui les avait abattus d'un train en marche. Mais qu'est-ce que l'homme sans les bêtes ? Si toutes les bêtes disparaissaient, l'homme mourrait d'une grande solitude de l'esprit, car tout ce qui arrive aux bêtes ne tarde pas à arriver à l'homme. Toutes choses se tiennent. [...] Lorsque le dernier homme rouge aura disparu de cette terre et que son souvenir ne sera plus l'ombre d'un nuage glissant sur la prairie, ses rives

et ses forêts abriteront encore les esprits de mon peuple, car ils aiment cette terre comme le nouveau-né aime le battement du cœur de sa mère. »

**Le message de Sealth aura-t-il été entendu un siècle et demi plus tard ?**

Encore faut-il que les Occidentaux sachent écouter le message des Indiens. Tatanga Mani, Indien de l'Alberta, déplorait que les Blancs ne sachent pas écouter. « L'ennui avec les Blancs, c'est qu'ils n'ont jamais écouté les Indiens, aussi je suppose qu'ils n'écouteront pas les autres voix de la nature ». Mais pour écouter, encore faut-il accepter de se faire petit, comme le suggérait cet Indien : « Puisse l'homme blanc rêver de devenir plus petit ! ». Malheureusement, la mondialisation a imposé sa loi tout aussi écrasante qu'étouffante du « Big is powerful », aux antipodes du *Small is beautiful*, de Ernst F. Schumacher, livre culte de l'écologie. Il est temps de se mettre à l'écoute des arbres et des Indiens. Et de relever un nouveau défi : penser comme un Occidental — comment pourrions-nous faire autrement ? —, mais sentir comme un Indien.

**Inès Trépan**



1. L'interview anachronique, idée développée par Alexandre Penasse dans trois précédentes interviews (voir sur notre site "L'idéologie sociale de la bagnole", "L'obsolescence des partis politiques" et "Nous sommes pris dans les spectacles"), c'est la "rencontre" avec un auteur qu'on ne peut plus rencontrer, non pas pour lui faire dire ce qu'il n'a pas dit, mais pour au contraire mettre en évidence la pertinence de propos passés dans la compréhension du présent.

2. p 11 - 18.  
3. p. 187.  
4. p. 185.  
5. p. 17.  
6. p. 25.  
7. p. 31.  
8. p. 37.  
9. p. 43.



# L'éthique de la militance



Dans « L'impossible militantisme de gauche<sup>1</sup> » on trouvera l'inventaire des entraves actuelles au militantisme et son contexte historique. Le militant « de gauche » est, en effet, confronté à la quasi-impossibilité de faire valoir son point de vue par quelque action que ce soit. Tout ce qu'il a fait ou fera sera, d'une manière ou d'une autre, retenu contre lui. Que le militant agisse ou non, qu'il s'explique ou non, qu'il présente ses excuses (!) ou non, il ne communiquera que son indigence à communiquer, c'est-à-dire la non-maîtrise de son argumentaire, de sa propre image et de sa diffusion. Reprenons la question à sa racine en évoquant successivement militance, philosophie et éthique, deux disciplines et un mercenariat aux destins (pieds et poings) liés par le néolibéralisme.

1. Le terme même de militantisme révèle, sans surprise, l'engagement profond, si pas total, dans la lutte sociale pour faire advenir un idéal. Dans son acception principale, qui est aussi la plus noble, le militantisme est une forme d'engagement collectif pour le bien commun, c'est-à-dire contre ce qui est perçu comme une injustice (une fois n'est pas coutume, Wikipedia est ici plus explicite que les dictionnaires traditionnels). La rationalité qui s'y joue est donc double : elle est théorique et visionnaire en tant qu'elle identifie les enjeux politiques, et elle est pragmatique en tant qu'elle suscite l'action. Un idéal qui n'est pas vécu est une idée morte-née.
2. De ceci il suit que la militance est de l'ordre de la pensée vivante ou, si on préfère, de la philosophie vécue. D'une part, il ne saurait y avoir de pensée — et donc de philosophie — qui ne vise le bien commun : penser veut dire dépasser ses contingences personnelles pour énoncer les propositions respectueuses de toute forme de vie. Tout le reste n'est qu'opinion, égoïsme, et prédation. D'autre part, quelles seraient la cohérence et l'applicabilité d'une pensée qui n'occasionnerait aucune conséquence pratique ? De fait, les philosophes grecs articulaient la sagesse théorique (« *sophia* ») et la sagesse pratique (« *phronesis* »), la vraie sagesse devant être le fruit de la conjonction des deux. À la fois contemplative et active, elle requiert alors l'homme tout entier et invoque l'abîme de sa liberté. Le mythe platonicien de la caverne est peut-être le plus explicite à cet égard : l'épreuve de la philosophie consiste à dépasser le miroir des contingences spectaculaires pour accéder à la contemplation du Bien souverain (et de sa réflexion sur les Idées) afin de retourner dans la caverne pour y promouvoir le Bien commun, quelles que soient les conséquences pour le philosophe...
3. Il faut surtout comprendre qu'il existe une éthique de l'irresponsabilité, voire une éthique totalement irresponsable. Depuis que sévissent les philosophes professionnels (les « *Denker von Gewerbe* » de Hannah Arendt), et surtout depuis que la culture est devenue scientifique et l'université une entreprise, le champ de la philosophie s'est progressivement réduit à celui de l'épistémologie et de l'éthique. Ce faisant, la

philosophie ne s'est émancipée de la théologie (n'écrivait-on pas « *philosophia ancilla theologiae* » ?) que pour être réduite en esclavage par la science et donc, finalement, par les bailleurs de fonds, c'est-à-dire le capitalisme.

D'une part, l'épistémologie et les disciplines connexes que sont la philosophie des sciences et la philosophie de la nature, n'ont généralement plus d'autre ambition que de contextualiser les percées conceptuelles scientifiques et leurs inévitables conséquences idéologiques, la dernière en date étant le transhumanisme<sup>2</sup>. Seule la science pourra répondre aux questions philosophiques comprises jusqu'il y a peu comme insolubles (« dieu » existe-t-elle ? la « femme » est-elle libre ? l'âme est-elle immortelle ?, etc.) Certains, comme Bertrand Russell, vont jusqu'à prétendre que la raison ne doit pas interrompre son travail avant que le sens de l'existence ne soit détruit et l'eugénisme imposé<sup>3</sup>. Il la compare d'ailleurs à une scie circulaire et aurait pu s'approprier le cri d'Ubu « Cornegidouille ! Nous n'aurons point tout démolé si nous ne démolissons même les ruines ! Or je n'y vois d'autre moyen que d'en édifier de beaux édifices bien ordonnés. » Seul reste alors l'aveuglante opacité du progrès scientifique.

D'autre part, le mirage de l'éthique est savamment entretenu, encore une fois à la remorque de la recherche scientifique et de ses créations technologiques, fussent-elles des plus funestes. Là où le sens commun devrait suffire à exiger un moratoire sur les derniers développements totalitaires de la technoscience, on injecte un discours complexe qui se déploie essentiellement sur l'argument d'autorité : selon le Pr. Dupont, Dr. en philosophie, habilité à diriger des recherches, Directeur du Centre de bioéthique de l'Université (catholique) de New York (celle de Kinshasa-Limete ne ferait pas l'affaire), il est illusoire de vouloir brider la recherche alors que des balises éthiques ont été clairement énoncées et qu'un comité éthique vise au respect absolu de ces impératifs éthiques... Il faudra néanmoins tempérer avec le plus grand discernement l'enthousiasme de nos chercheurs, car nous sommes déjà très en retard par rapport à la Chine.

Mais l'histoire vient parfois remettre en question cette division du travail entre épistémologie scientifique et éthique existentielle. Comme l'a fait remarquer Foucault, et comme cela se dit encore dans les alcôves, ce ne sont pas les philosophes de l'engagement qui se sont engagés lors de la Seconde guerre mondiale... Les mathématiciens et épistémologues Albert Lautman et Jean Cavailles sont entrés dans la Résistance après s'être, l'un comme l'autre, évadés de leurs Oflags. Pendant que Georges Canguilhem, épistémologue lui aussi, Paul Éluard et René Char, poètes, et Léon Chertok, psychiatre, prenaient toute la mesure de leur responsabilité, Sartre médite sobrement (?), en 1944 donc, au Café de Flore, sur l'évidence de « *Jamais nous n'avons été plus libre que sous l'occupation allemande* ». N'aurait-il pas plutôt dû écrire « *On ne naît pas Homme, on le devient* » ? Ou, plus simplement, « *On parle que de ce que l'on ne connaît pas* » ?

4. En somme, puisque le phénomène humain est de l'ordre de la machine (La Mettrie avant Cabanis : « *Le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile* »), il peut être machiné optimalement sans états d'âme (!)<sup>4</sup>. L'intelligence a toujours-déjà été artificielle et la politique néolibérale. De là il suit que la philosophie est devenue cybernétique, un art de gouverner rhétoriquement — c'est-à-dire de manipuler — les masses, que le militantisme est injustifiable, et que l'éthique occupe coûte que coûte le terrain de la violence symbolique laissé en friche par le monothéisme.

Tout aurait été dit dans deux articles fameux de Max Weber : « Le métier et la vocation de savant » (1917), avance la thèse de la neutralité axiologique de la science ; et « Le métier et la vocation d'homme politique » (1919), fait dépendre l'éthique de la responsabilité du politique au sens large. Le taux de dilution de la conscience éthique de chacun des acteurs allait bientôt pouvoir atteindre des proportions homéopathiques, le GIEC en témoigne avec panache : le scientifique argumente en faveur de la thèse politique imposée par le monde économique ; le politique s'appuie sur la neutralité de la science<sup>5</sup>.

Il existe pourtant des voix dissonantes dans le bêlement académique généralisé. Karl-Otto Appel propose une justification

(pragmatico-transcendante) des présupposés éthiques de la communication mettant en évidence que la logique elle-même présuppose une éthique en tant que condition de possibilité<sup>6</sup>. Jean-Pierre Dupuy et Jaime Semprun plaident pour un catastrophisme éclairé. Hans Jonas et Serge Latouche refondent le principe de responsabilité et le principe de précaution. La figure, plus ou moins mythique de Socrate, est loin d'être étrangère à ces questions : seul importe d'être en paix avec soi-même. En témoigne V. Klemperer, qui écrit le 16 août 1936 dans son *Tagebücher* que les vrais responsables de la montée du nazisme sont ses collègues universitaires qui auraient dû le contrer par tous les moyens et ont préféré regarder ailleurs ou même collaborer plus ou moins activement<sup>7</sup>... Comme Goethe bien avant lui, il a compris que la responsabilité du penseur est l'immense et grave fardeau que l'initié ressent lorsque, rompant et débordant les domaines rationnels de la connaissance, il se met en quête du bien commun et reconnaît dans ce (dé-)devenir un impératif rien de moins que religieux<sup>8</sup>. Mais combien sont-ils, aujourd'hui encore, à mettre leur inconscience au service du plus offrant ? Personne n'a donc entendu parler du Docteur Faust ? Qu'est-il advenu du sens commun ?

Trois conclusions s'imposent : il y a nécessairement une philosophie de la militance, et celle-ci est réflexion du bien commun ; la philosophie ne peut être que militante ; l'éthique est un grand vide instrumentalisé par le capitalisme technocrate.

Michel Weber



1. Michel Weber, « L'impossible militantisme de gauche au XXI<sup>e</sup> siècle », *Kairos* 37, oct. 2018, pp. 1-8.
2. Michel Weber, *Contre le transhumanisme : les enseignements philosophiques du sens commun*, Limoges, FYP Éditions, 2018.
3. Bertrand Russell, *The Impact of Science on Society*, London, George Allen & Unwin, 1952.
4. « La manipulation consciente et intelligente des habitudes et opinions organisées des masses est un élément important de la société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme invisible [unseen] de la société constituent un gouvernement invisible [invisible] qui est le véritable pouvoir dirigeant de notre pays. » (Edward L. Bernays, *Propaganda*, Horace Liveright, 1928, p. 9).
5. « Le changement climatique est politique », *Kairos*, n° 11, janvier/février 2014, pp. 12-13 ; « Décarboner le climat pour répondre au défi économique », *Kairos*, n° 18, janvier 2019, en ligne.
6. Karl-Otto Apel, *Sur le problème d'une fondation rationnelle de l'éthique à l'âge de la science. L'a priori de la communauté communicationnelle et les fondements de l'éthique* [1973]. Précédé d'un Avant-Propos. Traduit de l'allemand par Raphaël Lellouche et Inga Mittmann avec le concours de Christian Bouchindhomme et d'André Laks. Introduction de Raphaël Lellouche, Presses Universitaires de Lille, 1987.
7. Victor Klemperer, *Ich Will Zeugnis Ablegen Bis Zum Letzten: Tagebücher 1933-1941*, Aufbau Taschenbuch Verlag, 1999, p. 126.
8. Cf. Hermann Broch, *Théorie de la folie des masses* [1959]. Édition établie par Paul Michael Lützel, traduction de Pierre Rusch et Didier Renault, Éditions de l'Éclat, « philosophie imaginaire », 2008.

# La dette publique européenne, piège mortel pour la démocratie

Illustration : Chanic



Depuis bientôt un an, la zone euro connaît, à des degrés divers, une inflation importante, **qui atteint 12 % en Belgique et 17 % aux Pays-Bas**. Pour faire face à cette situation inédite depuis le lancement de l'euro en 1999, la Banque centrale européenne (BCE), dont le mandat premier est de lutter contre l'inflation, a décidé de relever ses taux d'intérêt de **2 % entre juillet et octobre 2022**. Ceci, ainsi que l'a déclaré sa présidente Christine Lagarde, «*même au risque d'une croissance plus faible et d'un chômage plus élevé*». Ce faisant, la BCE anticipe voire provoque une récession économique et un appauvrissement des classes moyennes et populaires. Le tout au profit des détenteurs de capitaux et du système bancaire, celui-là même qui est à l'origine d'une crise systémique, laquelle avait déjà éclaté en 2008 et ébranlé les fondements de la monnaie unique européenne.

## LE RETOUR DU REFOULÉ DE LA DETTE

Derrière une telle annonce de la BCE se profile le retour du refoulé, à savoir l'explosion des dettes dites souveraines, lesquelles ont déjà entraîné la dépréciation de l'euro — face au dollar mais aussi au rouble et au yuan — et pourraient, à terme, entraîner son éclatement. Sérieusement envisagé par un nombre croissant d'économistes, un tel scénario s'explique par les tares originelles de l'euro et une gestion calamiteuse de la dette au profit d'intérêts financiers privés, auxquels les dirigeants européens ont livré l'euro.

## L'UNION EUROPÉENNE PLACE L'EURO SOUS LA COUPE DES MARCHÉS FINANCIERS

Pour comprendre pareille sujétion, un rappel historique s'impose. L'euro avait été créé au prix d'un alignement des gouvernements européens sur l'orthodoxie monétariste libérale prônée par l'Allemagne. Traumatisée par l'hyper-inflation des années 1920, celle-ci redoutait plus que tout le recours des États à la planche à billets. D'où la création d'une BCE statutairement indépendante des États et le transfert du droit régalien de création monétaire à un système bancaire privé régi par une *main invisible* du marché supposément objective, responsable et

neutre politiquement. Déjà présent dans le Traité de Maastricht (1992), ce principe est confirmé par celui de Lisbonne (2009), dont l'article 123 interdit formellement à la BCE ou aux banques centrales de prêter aux États membres. Ceux-ci se placent ainsi sous la coupe des marchés financiers. Une décision aberrante, surtout dans le contexte de la crise des *subprimes*, laquelle a justement démontré, en l'absence de régulation sérieuse, le comportement prédateur et irresponsable des banques privées et des fonds d'investissement.

## CRISE DES SUBPRIMES : L'EUROPE RENFLOUE SES BANQUES ET FAIT EXPLOSER SA DETTE PUBLIQUE

Cette crise, qui tire son nom des prêts immobiliers à taux variable et élevé fourgués à des millions de ménages pauvres américains, est rendue possible par la politique de dérégulation du président Clinton dans le contexte euphorique de la chute de l'URSS et de la *fin de l'histoire*, promesse de lendemains qui chantent dans un monde libéré de toute entrave économique et financière sous la protection bienveillante de l'empire américain. Il

conduit à l'abrogation en 1999 du Glass-Steegall Act, promulgué en 1933 par le président Roosevelt pour mettre un frein à la spéculation en imposant une séparation entre banques de dépôt et banques d'affaires. Une décision bientôt imitée par les Européens au prétexte de la compétitivité de leurs propres banques.

Le risque hypothécaire élevé des *subprimes* avait été dissimulé dans des montages financiers complexes et opaques connus sous le terme de titrisation. En raison de leur forte rentabilité, les banques américaines, mais aussi européennes, avaient spéculé massivement sur la martingale des *subprimes*. Or, en 2007, le relèvement des taux par la Réserve fédérale américaine (FED) va précipiter l'éclatement de la bulle immobilière, entraînant saisies et faillites massives. La crise se propage rapidement à l'ensemble du secteur financier et bancaire, aux États-Unis puis en Europe. La panique généralisée des épargnants et investisseurs menace de faillite l'ensemble du système bancaire. D'où l'intervention massive des États et des institutions internationales. C'est ainsi que l'Union européenne crée un fonds de secours de 750 milliards d'euros. Ayant dépensé des milliards pour sauver les banques privées, les États européens voient s'envoler non seulement le niveau de leur dette, mais aussi les taux auxquels ils doivent emprunter pour *rouler*<sup>1</sup> celle-ci, puisqu'elle est désormais excessive au regard des critères de l'orthodoxie monétaire qu'ils s'étaient eux-mêmes fixés et avaient gravé dans le marbre des traités<sup>2</sup>.

## LA GRÈCE, VICTIME EXPIATOIRE DE LA DETTE

La crise des *subprimes* a donc provoqué une crise financière, puis bancaire, qui a elle-même entraîné la crise de la dette souveraine européenne. Cette crise touche de manière brutale les pays les plus endettés, et donc considérés par les sacro-saints marchés comme les plus fragiles. Ceux-ci vont s'abattre sur la Grèce, considérée comme le maillon faible de la zone euro, en exigeant des taux d'intérêt record pour lui permettre d'emprunter afin de... rouler sa dette déjà considérable.

En 2010, étranglée par la spirale vicieuse des taux d'intérêt, la Grèce se retrouve incapable de rembourser le service de sa dette. Elle est au bord de la faillite, un phénomène inédit au sein de la zone euro, d'autant plus dangereux qu'il pourrait

faire éclater la monnaie unique. Intervient alors la Troïka (Commission européenne, BCE, Fonds monétaire international). Elle impose un plan de sauvetage qui doit permettre à la Grèce de continuer à emprunter pour rouler sa dette, mais au prix de coupes budgétaires drastiques censées réduire le poids de son endettement global : privatisations, baisse des salaires, des services publics et de la protection sociale. Face à un tel diktat en contradiction totale avec le programme de justice sociale sur lequel il avait été élu, Alexis Tsipras consulte alors le peuple par référendum. En dépit d'un rejet massif de ce plan par plus de 60% des électeurs le premier ministre cédera au chantage de la Troïka moins d'une semaine plus tard pour éviter le gel total des liquidités et la faillite. C'est dans ce contexte que le président de la Commission européenne Jean-Claude Juncker avait déclaré : «*Il ne peut y avoir de choix démocratique contre les traités européens* » !

Si le plan a bien fonctionné pour les banquiers qui, à l'origine de la crise, ont récupéré leur mise avec intérêt, il a saigné à blanc les Grecs<sup>3</sup> sans pour autant obtenir le résultat escompté. Le niveau de leur dette n'a pas baissé, mais a au contraire augmenté : il est passé de 147% du PIB en 2010 à 189% aujourd'hui. Ceci était prévisible puisque l'austérité imposée a mécaniquement amputé la croissance, le PIB et les recettes fiscales du pays.

## QE CONTRE SPREAD

Le désastre grec a révélé le défaut systémique de la zone euro qui unit des économies nationales aux profils très disparates. Alors que l'introduction de l'euro était censée favoriser une convergence des économies nationales, c'est le contraire qui s'est produit, car la monnaie ne constitue plus une variable d'ajustement. Sans solidarité budgétaire, chaque État étant seul responsable de ses finances publiques, le recours à l'emprunt sur les marchés financiers doit se faire à des taux différents. L'indicateur de référence étant celui de l'Allemagne, principale puissance économique et considérée comme la plus *vertueuse*, on mesure alors le *spread*, c'est-à-dire l'écart entre les taux d'emprunt consentis à l'Allemagne et ceux imposés aux maillons faibles, au premier rang desquels la Grèce et l'Italie.

Pour tenter de pallier ce vice constitutif, l'UE se dote d'un Traité sur la stabilité, la coordination et la gouvernance (2012). Son premier article est explicite : «*il s'agit d'adopter des règles destinées à favoriser la discipline budgétaire au moyen d'un pacte budgétaire, à renforcer la coordination des politiques économiques, et à améliorer la gouvernance de la zone euro* ». Désormais, chaque État-membre est tenu de soumettre chaque année son budget à l'examen du Conseil européen avant son adoption par son parlement national. Avec ce carcan destiné à encadrer strictement les dépenses de chacun se met en place une série de mécanismes de soutien, qui se révèlent insuffisants pour faire face aux assauts des marchés et à la montée des taux.

Pour sauver un édifice de plus en plus branlant, la BCE déroge à son dogme fondateur de lutte contre l'inflation et, à partir de 2015, se lance dans une politique d'assouplissement quantitatif, ou QE (*Quantitative Easing*). Elle procède dès lors à un rachat massif des obligations d'État<sup>4</sup>. Celui-ci a l'effet désiré, à savoir la baisse des taux d'intérêt de la dette publique, ce qui écarte la crise des dettes souveraines en allégeant le fardeau budgétaire des États à court terme.

En mars 2020, face à la crise dite sanitaire, la BCE a doublé la mise avec un programme<sup>5</sup> de rachat de 1.850 milliards supplémentaires de dettes publiques engendrées par le *quoi qu'il en coûte* macroniste. Au total, le QE a conduit au rachat de 3.400 milliards d'euros. Depuis sept ans, avec une accélération en 2020, la zone euro a donc vécu sous la perfusion du QE. À tel point que certains économistes décrivent les pays les plus endettés comme des *zombies financiers*, lesquels ne doivent leur survie budgétaire qu'aux taux d'intérêt nuls voire légèrement négatifs obtenus en raison de la garantie de la BCE. Cette garan-

tie leur a permis non seulement de rouler, mais aussi d'accroître leurs dettes sans en alourdir le coût. Mais une telle solution ne peut perdurer qu'en raison de taux nuls rendus possibles par la force de frappe de la BCE et l'atonie économique générale provoquée par la mise sous cloche des sociétés à la faveur du covid. En outre, le QE favorise la création de bulles spéculatives boursières et immobilières au détriment d'investissements productifs, que ce soit dans la transition écologique ou ailleurs.

## LA FIN DE L'ARGENT MAGIQUE SIGNE LE GRAND RETOUR DE LA DETTE

Une telle politique d'*argent magique*, qui a permis de glisser la question lancinante des dettes souveraines sous le tapis du covid, touche aujourd'hui à sa fin. En effet, cette création monétaire massive est incompatible avec des taux d'intérêts trop bas au regard de l'orthodoxie monétaire, car les marchés financiers exigent des dividendes. Elle se heurte aussi à une inflation qui révèle les faiblesses structurelles d'économies européennes largement désindustrialisées en raison de la mondialisation des échanges, et dont le déficit commercial se creuse avec la nécessité d'importer d'Asie ou d'ailleurs des produits de consommation que l'Europe ne produit plus. Le phénomène s'est aggravé récemment avec l'explosion des prix de l'énergie. Le coût des produits énergétiques importés est encore accru par la baisse du cours de l'euro par rapport au dollar, valeur de référence pour le pétrole et le gaz.

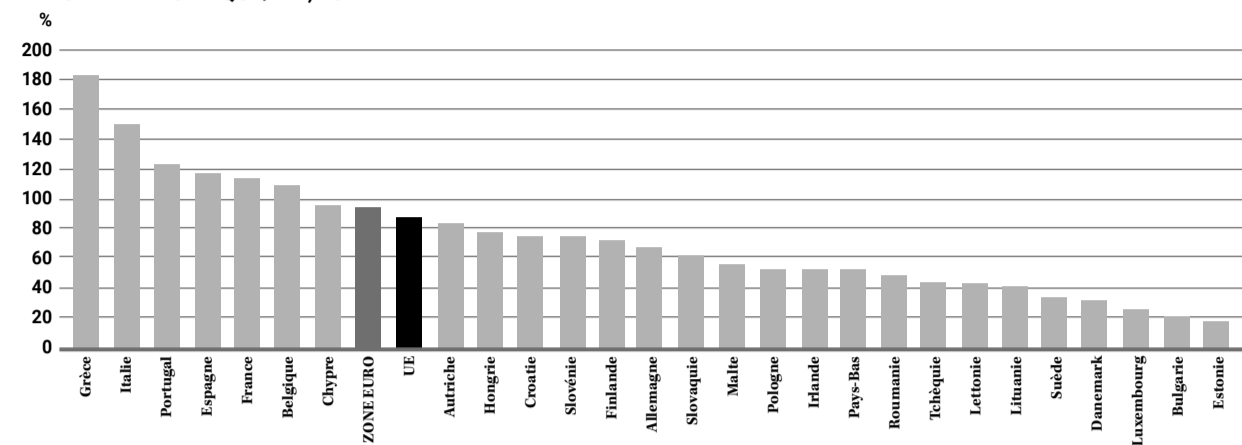
La hausse des taux d'intérêt décrétée à l'automne 2022 par la BCE pour enrayer l'inflation et la chute de l'euro par rapport au dollar, va augmenter considérablement le coût du roulement de la dette. C'est ainsi que pour la France, avec un encours de dette négociable estimé à plus de 2.300 milliards<sup>6</sup>, une augmentation d'un point du taux d'intérêt entraînera une hausse du coût du service de sa dette supérieur à 15 milliards par an en moyenne sur 8 ans. Et d'ores et déjà, le taux d'intérêt de la dette française est passé de -0,37 % en janvier 2021 à +2,82 % en septembre 2022, soit une augmentation de plus de trois points. Mise sous le tapis il y a 7 ans, la crise des dettes souveraines s'apprête à repartir de plus belle avec la fin programmée du QE, et ce dans un contexte économique et budgétaire dégradé par rapport à 2015<sup>7</sup>. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, les États vont être contraints de couper drastiquement dans leurs dépenses publiques, en menant au pas de charge des réformes dites structurelles dans des domaines tels que l'assurance-chômage ou les retraites. Aujourd'hui, le spectre du sort réservé à la Grèce en 2015 plane sur les pays considérés comme surendettés au regard de leur PIB : l'Italie (150%), voire le Portugal (123%), l'Espagne (116%), la France (113%) et la Belgique (108%).

## LE « THÉORÈME JUNCKER » S'APPLIQUE À L'ITALIE

De fait, l'Italie est à nouveau dans le collimateur des marchés, avec un taux de refinancement qui peut atteindre 4,72% et dont le *spread* avec l'Allemagne s'accroît. Un défaut de paiement de l'Italie, troisième économie de la zone euro, conduirait sans doute à un éclatement de la monnaie unique. Aussi la BCE a-t-elle bricolé un nouvel instrument pour secourir les pays les plus menacés par la fragmentation du *spread*, mais ce en échange de réformes structurelles, la seule potion que connaissent nos Diarforus ordo-monétaires. La politique monétaire européenne a un impact majeur sur la vie politique nationale, avec, là encore, un effet pervers : la victoire du parti *Fratelli d'Italia* de Giorgia Meloni est dû en grande partie à son opposition au gouvernement de Mario Draghi, l'ex-banquier de Goldman Sachs et président de la BCE, qui avait imposé sa politique d'austérité aux Italiens. Or, le rejet d'une telle politique exprimé par ce vote contestataire ne se traduira pas par un changement d'orientation réel, car Christine Lagarde a déjà menacé : «*La BCE n'interviendra pas pour corriger les erreurs de politique intérieure*».

N'ayant aucune envie de connaître le sort de Tsipras, Meloni a reçu le message cinq sur cinq. Durant la campagne électorale, elle a infléchi son discours à l'encontre de la politique européenne et donné par avance des gages aux grands argentiers de la Commission européenne et de la BCE, dont dépend le déblocage des 145 milliards € prévus pour l'Italie dans le cadre du plan de relance post-covid. Le théorème de Juncker est plus que jamais d'actualité : quel que soit le résultat des élections, hors de la fêrue de la BCE et des marchés financiers, point de

RATIO DETTE PUBLIQUE/PIB, 2022T2



<https://ec.europa.eu/eurostat/documents/2995521/15131955/2-21102022-BP-FR.pdf/421eada4-3743-0631-2475-2bfa79118dd8?1666339581572>

SOURCE : EUROSTAT, 21 OCTOBRE 2022

salut. Une telle fêrue contribue à éloigner les citoyens de la vie publique et à attiser luttes sociales et révoltes, qui, avec la chute accélérée du niveau de vie, commencent à se manifester un peu partout en Europe. Quant au futur gouvernement italien, gageons qu'il s'efforcera de masquer son impuissance économique et budgétaire en recourant aux vieilles lunes rances du chauvinisme et de la xénophobie.

## LA FACTURE DE LA GABEGIE COVIDISTE ET LE CREUSEMENT DES INÉGALITÉS

Aujourd'hui, la facture de la gabegie du *quoi qu'il en coûte* de nos maltraitants politiques est présentée aux populations. Après la muselière et le confinement, leur mise au pas se poursuit au moyen de la dette et de l'appauvrissement généralisé. En effet, cette dette est le legs d'une période durant laquelle nos dirigeants incompetents et complices des lobbies pharmaceutiques ont non seulement bafoué les libertés mais aussi jeté l'argent par les fenêtres, en dépit du bon sens et sans même améliorer la santé publique qu'ils prétendaient défendre. Rappelons que 5.700 lits d'hôpitaux ont été fermés en France durant cette période et que le gouvernement grec actuel continue à tailler dans les dépenses de santé. Notons par effet de contraste que le traitement plus raisonnable par la Suède de l'épisode covidiste a permis à celle-ci de mieux résister au piège de la dette : en 2020, son déficit public s'est élevé à 2,9% — contre 9,1% pour la Belgique et la France —, et son budget est revenu à l'équilibre en 2021. Quant à sa dette publique, elle représente 33% du PIB, contre 94% en moyenne pour les pays de la zone euro.

Ainsi que le démontre Oxfam, les inégalités ont atteint un niveau record durant la période covid<sup>8</sup>. À l'échelle mondiale, 90% de la population mondiale s'est appauvrie. 200 millions de personnes ont basculé dans l'insécurité alimentaire, un fléau qui concerne aujourd'hui 2,3 milliards d'êtres humains. Pourtant, selon la FAO, 40 milliards de dollars par an durant dix ans devraient permettre d'éradiquer la faim dans le monde. Mettons ce chiffre en regard de ceux de Pfizer, ce bienfaiteur de l'humanité qui a engrangé un bénéfice net de 22 milliards en 2021 et annoncé un bond de 78% de ses bénéfices au premier semestre 2022. Le constat d'Oxfam est sans appel : «*Avec une politique du quoi qu'il en coûte sans condition, les gouvernements et banques centrales ont permis la hausse la plus importante de la fortune des milliardaires jamais enregistrée. Au-delà de la réponse à la crise actuelle, la dérégulation du marché du travail, les politiques fiscales décidées au cours des 40 dernières années ont construit une économie au service des 1%*». La folie covidiste a accéléré le creusement des inégalités et la concentration du patrimoine, pour le plus grand bénéfice des actionnaires, ceux-là mêmes qui profitent du système de la dette publique et de la mise sous tutelle des États.

## ANNULER LA DETTE ET REPRENDRE LE CONTRÔLE DE LA MONNAIE AU SERVICE DU BIEN COMMUN

Face à une telle démission des dirigeants politiques, un large mouvement citoyen porté notamment par le CADTM appelle à l'annulation de la part de la dette publique européenne détenue par la BCE, soit environ 3.000 milliards d'euros. Cet appel a

connu un regain important avec la *dette covid*, qui a encore davantage asservi de nombreux pays européens au piège d'une dette odieuse et illégitime, eu égard aux circonstances dans lesquelles elle a été imposée aux citoyens. Outre son fondement éthique, l'appel à l'annulation de la dette détenue par la BCE repose sur un solide raisonnement économique : ce programme ayant été financé au moyen d'un simple jeu d'écriture par la BCE, celle-ci pourrait aussi l'annuler d'un trait de plume. À défaut ou dans un premier temps pour rester dans les clous de la fiction juridique de Lisbonne, certains économistes libéraux proposent de transformer cette dette, au moyen d'un autre jeu comptable, en une rente perpétuelle à taux zéro, ce qui revient au même. Dans une telle hypothèse, chaque État pourrait s'engager à investir une somme équivalente à la part annulée de sa dette pour réduire la consommation d'énergie et protéger l'environnement.

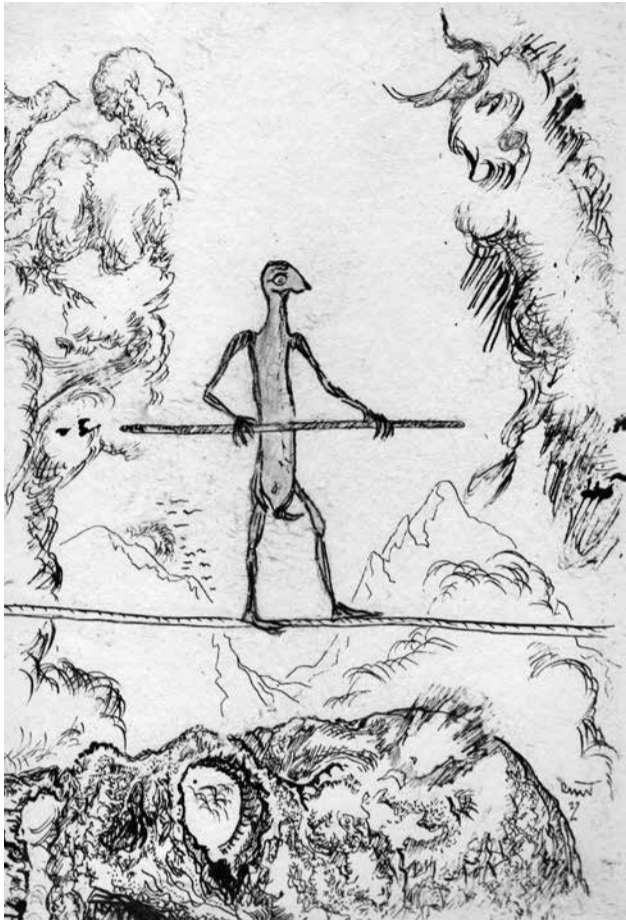
Au-delà du roulement perpétuel ou de l'annulation pour sortir du piège actuel de la dette, il convient de revoir de fond en comble le système intrinsèquement vicié par lequel les États se mettent à la merci du capitalisme financier. En dépit des effets d'annonce claironnés lors de la crise des *subprimes*, aucune mesure sérieuse n'a été adoptée pour lutter contre les sacro-saints marchés financiers au moyen de quelques mesures de bon sens telles que la restauration de la séparation entre banques de dépôt et d'affaires et l'adoption d'une taxe Tobin d'un montant minime (entre 0,05 et 0,2%) pour *jeter un peu de sable* dans les rouages de la spéculation. Plutôt que de défendre l'intérêt général des citoyens, les institutions et les États européens se sont placés au service d'intérêts privés qui poursuivent, grâce au levier de la dette, le démantèlement des services publics ainsi que ce qu'il était de bon ton d'appeler, à la belle époque de Maastricht, le modèle social européen. Fondamentalement, il est nécessaire et urgent de ne plus laisser les marchés financiers dicter leur loi et de reprendre le contrôle démocratique de la monnaie et du crédit, lesquels devraient être considérés comme un bien commun au service de l'intérêt général.

S. Kimo, avec les conseils précieux de Raymond Zaharia et Charles-Maxence Layet

1. C'est-à-dire contracter de nouvelles dettes pour rembourser celles arrivées à échéance.
2. Maastricht stipule qu'aucun État ne doit avoir un déficit annuel supérieur à 3% de son PIB, ni une dette publique supérieure à 60% du PIB
3. Avec une chute brutale de leur niveau de vie, certaines retraites étant réduites de moitié et plus d'un tiers des Grecs passant sous le seuil de pauvreté.
4. Illustration des vices structurels du carcan monétaire européen, afin de prétendre respecter l'article 123 du Traité de Lisbonne, ce rachat s'est fait via des banques privées qui achetaient les obligations émises par les États pour les revendre aussitôt à la BCE, en touchant au passage une commission pour prix de leur intermédiation, parfaitement inutile sinon d'un point de vue idéologique.
5. Le Pandemic Emergency Purchase Programme
6. Sur un montant total supérieur à 2.900 milliards.
7. La fin du QE offre un bel exemple des travers d'une idéologie libérale qui, *ultima ratio*, sert toujours les intérêts privés avant ceux du public : après avoir prêté aux banques quelque 2.300 milliards € à des taux allant jusqu'à -1 % depuis 2013, celles-ci ont profité de l'effet d'aubaine du relèvement des taux de la BCE pour aller déposer ces mêmes lignes de crédit auprès de la BCE. Une simple martingale qui devrait leur permettre de gagner 24 à 31 milliards d'euros, alors qu'en parallèle les États s'enfoncent dans le piège de la dette.
8. « Les inégalités tuent », rapport d'Oxfam, janvier 2022

# Impérialisme : racines philosophiques et autres voies 2/2

Illustration : Antoine Demant



De la première partie de l'article, il ressort que la guerre en Ukraine découle notamment des influences d'idéologues comme Brzezinski, porteurs d'un fantasme funeste : celui d'une gouvernance mondiale. (« La seule alternative [au « leadership mondial des USA »] se résumerait à l'anarchie sur le plan international. ») Comme nous l'avons vu, ces idéologues se réfèrent à des philosophes selon lesquels la paix ne peut être atteinte que par le « haut », par la force d'un grande puissance.

De telles références sont sans doute un vernis philosophique que se donne l'impérialisme. Mais l'idée que les personnes et les peuples ne peuvent se gouverner par eux-mêmes, cette idée est présente tout autour de nous, y compris dans les sphères académiques<sup>2</sup>. Beaucoup voient l'être humain comme le jouet de passions chaotiques. Or, une telle idée sera encore et toujours utilisée par les partisans des visions dirigistes. De la question de savoir si la personne humaine peut se guider par elle-même dépend donc, sans doute, la possibilité d'un monde libre et démocratique.

Clarifier cette question, de grands penseurs l'ont tenté. L'un des plus intéressants est Spinoza (1632-1677), qui a entre autres investigué la possibilité de développer des passions éclairées par la raison et les idéaux. Il a ainsi poursuivi le travail d'Aristote notamment, selon qui, de même qu'on peut cultiver le corps par l'entraînement physique et le mental par l'exercice intellectuel, on peut aussi, par un entraînement approprié, développer les qualités morales.

Essentiel : Spinoza a manifesté par sa propre vie le réalisme de ses idées, car il a vécu en profond accord avec elles ; cela ressort de l'ensemble des biographies qui lui sont consacrées.

Pour ce philosophe, nous avons très souvent une connaissance floue des causes de nos actes, mais il est possible d'en atteindre une connaissance claire, qui donne la possibilité d'agir sur nos passions : « l'âme a la puissance de former des idées claires et distinctes, et de les déduire les unes des autres (...) ; d'où il résulte (...) qu'elle a la puissance d'ordonner (...) les affections du corps<sup>3</sup> ». Si nous agissons suivant ces idées claires, nous pouvons alors devenir la véritable cause de nos actes, pour Spinoza (dans les autres cas, nous ne sommes que les jouets de causes inconscientes) : « Quand quelque chose arrive (...) dont nous sommes la cause adéquate, (...) quand quelque chose (...) résulte de notre nature, qui se peut concevoir par elle clairement (...), j'appelle cela agir. Quand, au contraire, quelque chose arrive en nous (...) dont nous ne sommes point cause, (...) j'appelle cela pâtir.<sup>4</sup> »

Les passions, justement, Spinoza les aborde sous un angle particulièrement intéressant et motivant : « J'entends par

passion (...) ces affections du corps (...) qui augmentent ou diminuent, favorisent ou empêchent sa puissance d'agir, et j'entends aussi en même temps les idées de ces affections. C'est pourquoi, si nous pouvons être cause adéquate de quelqu'une de ces affections, passion (...) exprime alors une action.<sup>5</sup> » On considère en général les passions comme des choses auxquelles nous sommes soumis ; les voir comme pouvant être des actes change totalement la perspective. Dans le même esprit, Spinoza qualifie aussi ces passions de puissances d'actions. P. ex. : « la clémence (...) n'est point une affection passive de l'âme, mais la puissance par laquelle l'homme modère sa haine et sa vengeance.<sup>6</sup> »

Ces approches font aussi apparaître que la morale de ce penseur se fonde sur le désir et l'enthousiasme, l'énergie qu'on peut y trouver, non sur des principes qu'on s'impose. Sous cet angle, ce qu'on nomme les vertus n'apparaît pas comme lié à des devoirs ou fardeaux, mais comme des forces, des capacités d'actions.

## EXPÉRIENCE ET DÉPASSEMENT DE SOI

Tout cela, ce philosophe le fonde sur des observations et démarches très concrètes, dont on peut sans doute tous expérimenter l'efficacité. L'exemple suivant est très parlant : « ...ce que l'homme a de mieux à faire tant qu'il n'a pas une connaissance accomplie de ses passions, c'est de concevoir une règle de conduite (...), de la déposer dans sa mémoire, d'en faire une application continue aux cas particuliers (...), de telle sorte (...) que sans cesse elle se présente aisément à son esprit. (...) [p. ex.], nous avons mis au nombre des principes qui doivent régler la vie qu'il faut vaincre la haine (...) par la générosité (...). (...) nous devons (...) souvent méditer sur les injustices (...) et les meilleurs moyens de s'y soustraire en usant de générosité ; et de la sorte il s'établit entre l'image d'une injustice et celle du précepte de la générosité une telle union qu'aussitôt qu'une injustice nous est faite, le précepte se présente à notre esprit<sup>8</sup>. »

Ainsi, sous le regard de Spinoza, la personne humaine apparaît comme capable de se développer dans un sens toujours plus éclairé et autonome, à partir du centre qu'est sa pensée active, et avec l'énergie qu'elle trouve en agissant ainsi sur ses émotions ; de sorte à pouvoir transformer ses passions en actes, ses tendances psychiques en puissances d'action morale.

Certes, tout cela suppose que la raison ou la pensée soit une activité qui puisse se fonder sur soi, tendre vers une pleine clarté sur soi. Spinoza considère apparemment cette possibilité comme découlant, implicitement, de l'expérience qu'on peut tous faire de la raison. Beaucoup ne le suivront pas, à cet égard. Mais son approche peut être complétée par des apports essentiels de Rudolf Steiner (1861-1925), apports qui découlent d'une observation de la pensée. Ou plutôt du *penser* (das Denken), c'est-à-dire – dans l'esprit de Spinoza – de la réflexion comme activité tout à fait consciente et dynamique<sup>9</sup>.

## LA LUMIÈRE DE LA PENSÉE

Du point de vue de Steiner, quand le penser est développé de cette manière consciente et active, il se présente comme un phénomène capable de se connaître lui-même et de constater qu'il repose sur soi. Pour comprendre, comparons le penser aux autres expériences : perceptions, sentiments, volonté... Si l'on considère ces expériences en elles-mêmes, avant qu'on leur ait associé des concepts, elles se présentent sans lois, déterminations ou rapports entre elles.<sup>9</sup> Couleurs, sons et autres sensations, sentiments, rêves, etc., sans relations entre ces éléments. On ignore alors ce qui serait cause ou effet, réel ou illusoire, etc. (Certes, dans la vie quotidienne, ces expériences sont déjà fortement entremêlées de concepts ; mais on peut tendre à les en épurer, à revenir à l'expérience initiale.<sup>10</sup>)

Or, dans le penser, ce manque de relations ne se présente pas ; car il est justement un producteur de rapports, de déterminations.<sup>11</sup> P. ex. le rapport de causalité, celui de différence, celui entre tout et partie... Et c'est cela qui implique cette clarté

du penser. P. ex., ne suffit-il pas de nous demander ce qu'est une cause pour penser aussitôt : « Ce qui produit un effet » ? L'idée de cause nous mène donc, par elle-même, à celle d'effet, et vice versa.<sup>12</sup> On peut faire de telles observations avec une série d'autres idées : qu'est-ce que le tout ? L'ensemble des parties. Idem avec l'existant et le néant, le nécessaire et le contingent, etc. Les idées mathématiques sont aussi un bon exemple. Dans un simple calcul pensé activement, on peut bien observer comme chaque élément et rapport est saisi avec clarté. On y voit bien, aussi, la différence entre un penser actif et une démarche passive : p. ex., on peut juste mémoriser que  $4 \times 4 = 16$ , mais aussi vérifier le calcul par soi-même, en additionnant 4 ensembles de 4 unités.

Ainsi, « Ce qui ne peut être trouvé que de façon médiate dans les autres sphères d'observation – les liens de correspondance (...) entre les divers objets – dans le penser, nous le connaissons de façon tout à fait immédiate. Pourquoi le tonnerre suit-il l'éclair pour mon observation, je ne le sais pas d'emblée ; pourquoi mon penser relie-t-il le concept de tonnerre à celui de l'éclair, je le sais immédiatement par les contenus des deux concepts (...), [que j'ai ou non] les concepts exacts de tonnerre et d'éclair.<sup>13</sup> »

## UN FONDEMENT POUR L'ASCENSION

Conséquence essentielle : le fait que le penseur vraiment actif passe d'une idée à l'autre en fonction des contenus de ces idées uniquement, ce fait signifie visiblement que les causes des actes de penser se trouvent dans le penser-même, non dans une autre réalité (comme le cerveau), qui déterminerait le penser de l'extérieur<sup>14</sup>. (Au sujet du cerveau, notons que ce qu'on observe en lui, avec les sens, est un tout autre contenu d'expérience que celui du penser – comme d'ailleurs du reste de la conscience. On n'a jamais observé un concept, dans un cerveau en tant qu'objet perçu, ni un sentiment...)

Une telle déduction se heurte au préjugé que la pensée n'aurait aucune réalité. Mais si l'on constate qu'elle ne se développe qu'en fonction de ses propres contenus, non perceptibles aux sens, cela devrait bel et bien impliquer une autonomie au niveau de l'être, pas seulement à un niveau « seulement logique ».

De ces observations découle aussi qu'avec le penser, on dispose d'une base depuis laquelle on peut espérer pouvoir connaître petit à petit le reste des phénomènes. La question capitale du rapport entre les concepts et les autres expériences dépasse le cadre de cet article, mais nous y viendrons bientôt.

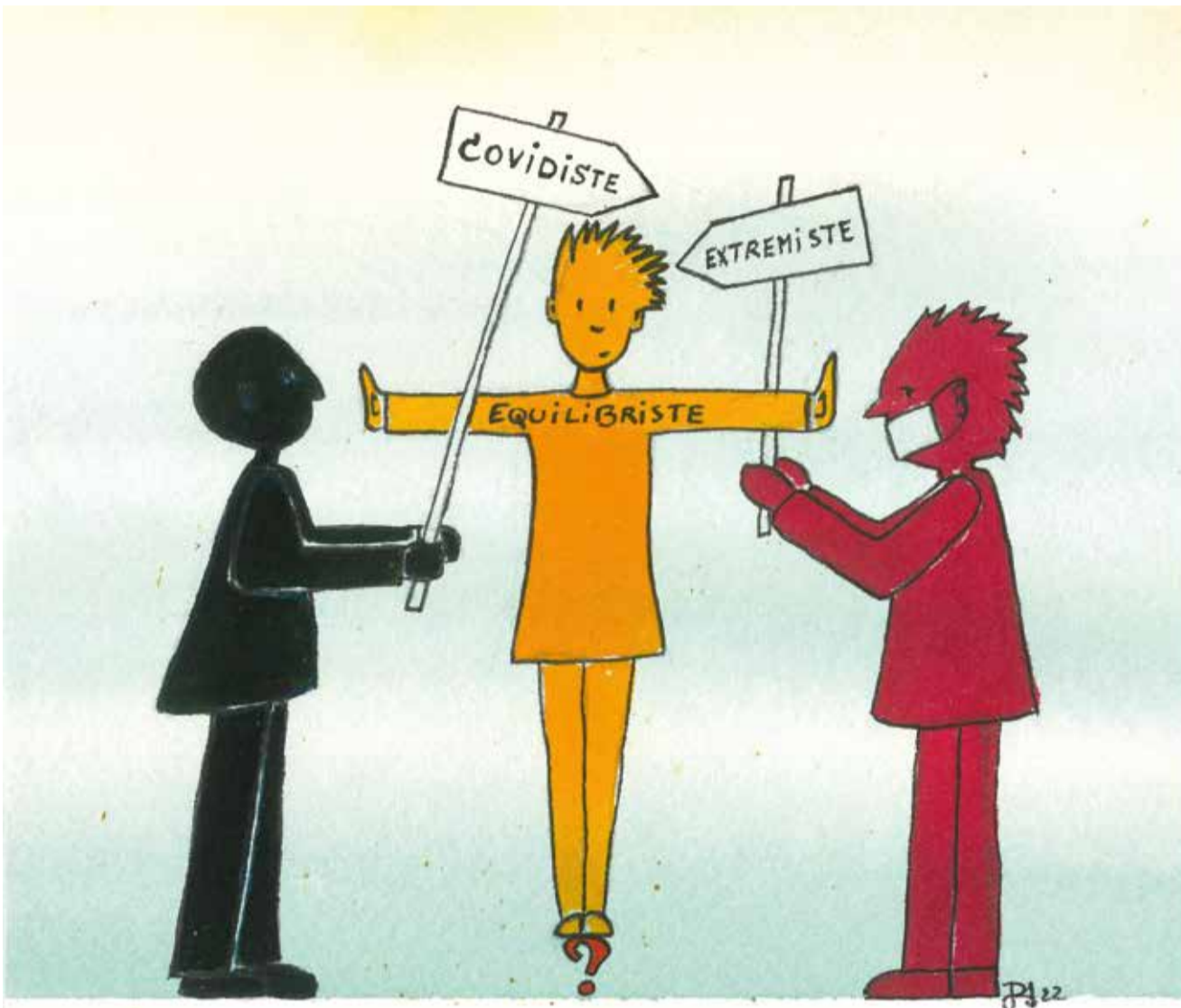
Pour cette fois, limitons-nous à cette observation déjà essentielle : tout cela fait apparaître le penser comme une réalité fondée sur elle-même, à partir de laquelle la personne humaine peut travailler sur ses passions et s'orienter intérieurement. Ce qui renforce considérablement l'approche de Spinoza, et contribue fortement à réfuter l'idée que l'humanité aurait besoin de puissances dirigistes ou de morales autoritaires.

Daniel Zink

1. Brzezinski, Z., *Le grand échiquier*, Bayard, 1997, p. 250.  
 2. Voir p. ex. ces propos de Ph. Van Parijs : « Ce que disent de plus odieux les politiciens les plus odieux est moins odieux que ce que pensent leurs électeurs ». (Cité in Löwenthal, P., *Être citoyen de l'Europe*, ARC, 2014, p. 5).  
 3. Spinoza, B., *Éthique*, 5<sup>e</sup> partie, proposition X, démonstration. (Traduction d'Émile Saisset, dans l'édition de 1842, de Charpentier).  
 4. Ibid., 3<sup>e</sup> partie, définitions I et II.  
 5. Ibid., définition III, mots mis en exergue par DZ.  
 6. Ibid., 3<sup>e</sup> partie, appendice, définition XXXVIII.  
 7. Ibid., 5<sup>e</sup> partie, proposition X, scolie.  
 8. Steiner, R., *La philosophie de la liberté* [1993], Novalis, 1993 p. 58.  
 9. Steiner, R., *Vérité et science* [1892], Éditions Anthroposophiques Romandes, 1982, p. 58 sqq.  
 10. Ibid.  
 11. Steiner, R., *Une théorie de la connaissance chez Goethe* [1886], Éditions Anthroposophiques Romandes, 2000, p. 47 sq.  
 12. Ibid.  
 13. Steiner, R., *La philosophie de la liberté*, op. cit., p. 48 sq.  
 14. Ibid.

# Consolider le troisième front

Illustration : Julie Dall'Arche



Pourquoi l'anti-covidisme est-il ou devrait-il être aussi un combat socialiste/de gauche ? Pour trois raisons :

- **Une raison philosophique.** Le socialisme de Pierre Leroux (1797-1871) en France et de Gustav Landauer (1870-1919) en Allemagne revendiquait à la fois l'égalité et la liberté. Intoxiquée par sa propre propagande, l'ensemble de la classe politique a oublié le second terme pour focaliser (hypocritement) sur le premier, sans voir que l'idée d'égalité est instrumentalisée et pervertie par le psychobiopouvoir. Être de gauche, c'est prêcher l'égalité politique, donc lutter contre toutes les formes d'autoritarisme, quel qu'en soit le prétexte (santé publique, guerre, terrorisme, pénuries, etc.), c'est aussi refuser l'état d'urgence. L'homme ordinaire a son mot à dire sur la politique sanitaire, comme en toute autre matière, d'ailleurs. C'est ici que l'on se rapproche de l'anarchie et de la démocratie radicale.

- **Une raison politique.** Laisser toute la place à l'extrême droite pour critiquer et combattre les mesures politico-sanitaires fut une erreur stratégique. La gauche n'a d'autre choix que de descendre dans l'arène à son tour, en ne craignant pas de côtoyer dans les manifestations, inévitablement dans un premier temps, des factions qu'elle honnit. Faute de quoi, elle se retrouve être l'alliée objective du psychobiopouvoir qui, par essence, ne peut pas être de gauche, précisons-le, puisque totalitaire<sup>6</sup>. Continuera-t-elle, naïvement ou cyniquement, à soutenir une variante du fascisme — le néolibéralisme<sup>7</sup> — contre l'autre — l'extrême droite —, hier au nom de la « démocratie de marché », aujourd'hui au nom de la sacro-sainte santé publique ?

- **Une raison économique et sociale.** Les premières victimes de l'ingénierie sociale covidiste ont été les classes défavorisées et les petits indépendants, qui ont subi faillites, maintien dans le chômage ou conditions de travail éprouvantes, dépressions, maladies et suicides.

Certains proposent de faire l'économie de toute référence au clivage gauche/droite. Pourquoi pas, mais l'exercice semble difficile. Ce troisième front pourrait se déclarer antiproductiviste, décroissant, anarchiste ou démocrate radical, mais quand il faudra examiner de plus près ses critiques et propositions, inmanquablement reviendra la dichotomie progressisme versus conservatisme. Où porter alors le regard ? Par exemple vers George Orwell et Günther Anders, qui la dépassaient en se voyant comme des *révolutionnaires conservateurs*, et dans le cas du premier, un socialiste non marxiste épris de justice et de liberté ; vers Bernard Charbonneau, qui était un chanteur de la liberté face à la technocratie, dont l'actualité nous montre l'expansion continue<sup>8</sup>. Mais cela ne règle toujours pas la question d'un adjectif idoine. Si vous, Lecteurs, avez des idées...

Bernard Legros

1. Dans les années 1990, on attribuait ce mot d'ordre aux antifas hexagonaux : « Si Le Pen dit que le ciel est bleu, rétorquez qu'il est blanc ».

2. Cf. Martin Steffens & Pierre Dulau, Giorgio Agamben (préface), *Faire face. Le visage et la crise sanitaire*, Première partie, 2021 ; Alexandra Laignel-Lavastine, *La déraison sanitaire. Le Covid-19 et le culte de la vie par-dessus tout*, Le Bord de l'eau, 2020.

3. Propos glanés sur la Toile.

4. <https://www.todainliege.be/le-conseiller-communal-francois-schreuer-suscite-la-polemique-en-descolarisant-temporairement-ses-enfants/>

5. Renvoyons ceux qui croient que nous sommes tirés d'affaire à la récente déclaration du ministre de la santé : <https://www.sudinfo.be/id555920/article/2022-10-13/frank-vandenbroucke-nexclut-pas-un-retour-du-masque-dans-les-transports-en>.

6. À ce sujet, l'article signé par Corinne Duval, Thierry Ribault et Anne Montégut sur le site Lundi matin (<https://lundi.am/Reseau-Solaris-faux-dissidents-vrais-ecofascistes>) est de la littérature antifasciste basique, hargneuse et ennuyeuse de bout en bout. Si les auteurs pointent avec justesse certaines dérives sectaires dans l'anti-covidisme, ils sautent comme des cabris en voyant des fachos partout, sauf bizarrement au sein du pouvoir macronien envers lequel ils se montrent complaisants, ne lui adressant que de rares et fades critiques : « Si la crise du covid est venue renforcer et solidifier une certaine normalité gouvernementale... ». Dès l'entame de l'article, cette prudence, cet euphémisme annoncent la couleur. Ou encore : « ...la politique sanitaire du gouvernement qui a accru la solitude, la pauvreté et la désespérance ». On est bien d'accord, mais c'est le genre de constat que tout le monde peut faire sans risque, même dans la presse dominante. Un peu de courage et de radicalité de la part du trio dans la critique de la doxa du covid serait aussi bienvenu. Mais en ont-ils seulement l'envie ? Qu'ils se rassurent, cela ne fera pas d'eux des fachos !

7. Cf. la carte blanche de Manuela Cadelli « Le néolibéralisme est un fascisme », in *Le Soir*, 1<sup>er</sup> mars 2016.

8. Cf. *La Décroissance*, n° 191, été 2022.

Le moment d'un premier bilan politique de la folie covidiste est venu. Nous avons tous été sidérés par l'offensive politico-médiatique dès le premier confinement-fermeture en mars 2020. Beaucoup ont plongé tête baissée dans la propagande hygiéniste, terrorisés par la perspective de leur mort et de celle de leurs proches. Certains se sont ressaisis rapidement, d'autres ont pris plus de temps, et certains cas désespérés donnent toujours foi au narratif médiatique... La société a été divisée *grosso modo* en deux camps : les croyants et les hérétiques, ou les soumis et les rebelles. *Kairos* s'est positionné dans le second et a immédiatement entamé la critique du « petit récit covidien », élargissant par là même d'une manière fulgurante son lectorat. L'anti-covidisme fit désormais partie de sa ligne éditoriale.

Pour des raisons que j'ai déjà détaillées dans *Kairos* n° 51 et *La décroissance* n° 187, la gauche s'est rangée du côté du psychobiopouvoir, laissant toute latitude à la droite d'occuper le terrain de la contestation, dans la rue et sur la Toile. Si de trop rares libéraux ont donné de la voix — on se souviendra longtemps des commentaires implacables d'André Comte-Sponville en 2020 —, c'est la fraction extrémiste de la droite qui s'est distinguée par son activisme, tout d'abord en dressant un état des lieux avec lequel mes collègues et moi étions la plupart du temps d'accord. Mais s'accorder sur les faits fait-il de nous des fascistes ? La droite extrême tient aussi des positions idéologiques et formule des propositions, que nous ne partageons pas. La gauche n'a cessé de la dénoncer, moralement à juste titre, mais maladroitement, en niant certaines évidences et en prenant des postures, comme celle-ci : si la droite critique le masque, alors portons-le d'autant plus et ostensiblement pour faire d'une pierre deux coups, un coup sanitaire — le masque nous protège — et un coup politique — le masque, à l'instar du triangle rouge, devient un signe d'antifascisme<sup>1</sup> ; cela sans porter attention aux études scientifiques, boycottées par les médias, qui avancent son inutilité et même sa nocivité, et aux réflexions philosophiques qui vont à contre-courant<sup>2</sup>. Idem pour les injections, c'est une condition préférable pour appartenir au camp antifasciste. La gauche n'a pas proposé d'alternative à la politique sanitaire des gouvernements néolibéraux, ne la critiquant qu'à la marge dans le meilleur des cas, ou gardant un silence complice, ou encore en y apportant son concours, dans le pire des cas. Ainsi un syndicat comme la CSC-enseignement a

réclamé aux autorités la vaccination prioritaire pour ses affiliés ; auto-catéchisé par son tropisme marxiste, le PTB a simplement demandé la licence publique sur les vaccins, sans creuser la question de leur nature réelle et de leur caractère prétendument indispensable pour enrayer l'épidémie — ce serait du complotisme ; pour faire bonne figure, les écosocialistes, minoritaires dans la gauche, ont adopté dès le départ une ligne hygiéniste dure ; Ecolo et le PS, membres de la majorité gouvernementale, ont voté le décret pandémie wallon, qui plonge potentiellement la région dans la dictature sanitaire ; les divers fronts antifascistes n'ont eu de cesse de fustiger la présence de l'extrême droite dans les manifestations, prenant prétexte de cela pour ne pas y participer. Ils ont également prétendu que les controverses sur le masque étaient « futiles », qu'il était « absurde » de parler de dictature sanitaire, que la sécurité primait sur la liberté, que *Kairos* propagait des idées « confusionnistes »<sup>3</sup>, etc. Celui qui tint le pompon fut ce conseiller communal liégeois de gauche qui retira ses enfants de l'école parce que la vaccination des élèves tardait à se mettre en place<sup>4</sup> ! Bref, la gauche est tombée dans tous les panneaux tendus par les conseillers en communication du psychobiopouvoir. Nous remercierons à nouveau Franck Lepage, Laurent Mucchielli, Barbara Stiegler, François Cusset, Manuel Cervera-Marzal et le Collectif 29 pour les jours heureux de Liège d'avoir, eux, gardé la tête froide et sauvé son honneur.

*A priori*, nous sommes donc face à deux fronts : le psychobiopouvoir, qui mène le jeu institutionnel, et l'extrême droite, qui tend à dominer l'opposition. Il a pourtant existé dès le départ un troisième front contre l'anti-politique sanitaire<sup>5</sup> constitué de citoyens ordinaires sans couleur politique particulière qui étaient révoltés par les décisions gouvernementales, rejoints par les Liégeois du Collectif 29 se présentant, depuis le printemps 2022, comme la « gauche anti-covidiste ». C'est le front qu'il faut consolider. Clarifions d'abord les termes. Le « covidisme » désigne à la fois « la gestion rationnelle et maîtrisée de l'épidémie par les gouvernements », au moyen de techniques d'ingénierie sociale, et une idéologie au sens marxien, c'est-à-dire productrice d'aliénation. Par commodité, entendons par « la gauche » la mouvance héritière du socialisme pré-marxiste.

# Publicités non traditionnelles

Il est étonnant que l'on voie aussi peu de publicités vantant les mérites de l'une ou l'autre des nouveautés des marques de smartphones. C'est dû à une stratégie habile : lorsqu'un nouveau smartphone est lancé, on organise un grand show où le PDG vient se donner en spectacle et présente les avantages du nouveau produit. Steve Jobs était un spécialiste des spectacles médiatiques. Les journaux et magazines *mainstream* se sentent obligés de parler de cet événement médiatique qui leur est destiné. On trouve ainsi des articles, voire des pages entières consacrées au produit dont on vante la nouveauté. Ainsi des articles ressemblent à de la publicité rédactionnelle sauf qu'elle n'est pas payée par le vendeur du produit, mais écrite par un journaliste spécialisé du domaine.

Les seules images de smartphone dans les publicités sont celles des marchands d'abonnement à la marque du distributeur qui offre, en même temps que l'abonnement à leur réseau, un smartphone gratuit ou pour quelques euros. C'est dire la marge bénéficiaire qui est celle de ces distributeurs de lien internet.

## LA SOBRIÉTÉ

Depuis quelque temps, on n'entend plus dans la bouche des décideurs que le mot sobriété. On essaie de faire croire que c'est une soudaine révélation des menaces que font peser nos excès sur l'avenir de la planète, mais ce n'est pas cela du tout. L'objectif est de passer l'hiver sans pénurie de gaz ou d'électricité suite à la « fermeture des robinets de gaz en Russie comme mesure de rétorsion suite au soutien en armes à l'Ukraine ». La publicité pourrait participer à l'effort général de différentes manières. Une des plus simples serait d'interdire la publicité éclairée sur les « sucettes » que l'on rencontre de plus en plus souvent sur nos trottoirs. On a calculé que sur une année de tels dispositifs publicitaires consommaient autant d'électricité que trois ménages moyens. On pourrait espérer que les publici-

taires prennent d'office la décision d'éteindre leurs dispositifs consommateurs de tant d'électricité, mais c'est se tromper sur la conception du bien commun qu'a cette profession. Il faudra donc que les pouvoirs publics interdisent l'éclairage des publicités de rue pour que se réalise le slogan répété sans cesse : « Il faut que chacun prenne sa part ».

Non seulement les entreprises continuent à investir dans la production de pétrole, de gaz et de charbon, mais le lobby pétrolier international dépense un milliard d'€ pour sa pub.

## LOBBYING INTENSE

Depuis la COP21 fin 2015, les grands groupes pétroliers et gaziers, ExxonMobil, Shell, Chevron, BP et Total, qui prétendent agir pour la maîtrise du réchauffement climatique, auraient dépensé 885.000 millions d'euros (un milliard de dollars) en *lobbying* et en publicité pour orienter l'élaboration et le vote des réglementations sur l'énergie et influencer les médias, permettant ainsi l'augmentation de leurs opérations en matière d'énergies fossiles.

À côté des entreprises pétrolières, on trouve les banques qui financent les premières. Là aussi leur publicité affirme qu'elles réduisent leurs investissements en matière de produits fossiles. Or, selon une étude de l'ONG Finance Watch, dévoilée ce 4 octobre, les 60 plus grandes banques mondiales détiennent 1.350 milliards de dollars d'actifs dans les énergies fossiles. Les banques françaises en 2017, la Société Générale, BNP Paribas et Crédit Agricole sont toujours dans les 25 premières banques internationales. Si la BNP Paribas diminue ses financements dans les fossiles, en revanche, la Société Générale se maintient en tête des banques françaises finançant les énergies néfastes pour le climat, avec un total de 7,2 milliards de dollars entre 2015 et 2017.

Dans le rapport d'Influence Map, l'ONG analyse la manière dont les entreprises influencent la politique climatique. Ce rapport montre que, sous couvert d'écoblanchiment, ces entreprises s'opposent en fait activement aux réformes systémiques nécessaires pour atteindre l'objectif de la COP21 de Paris.

En France, la lutte contre les énergies polluantes cible les publicités. En effet, il n'est plus permis aux entreprises de faire de la publicité pour les énergies fossiles. La mesure, votée en 2021 dans le cadre de la loi climat, entre en application et concernera les produits pétroliers, les énergies issues du charbon et de l'hydrogène carboné. Le gaz, en revanche, bénéficie d'une exemption temporaire et verra sa publicité autorisée jusqu'au 30 juin 2023.

Cette politique progressive d'interdiction n'est pas sans rappeler les recommandations de la Convention citoyenne pour le climat. La convention avait alors plaidé pour une interdiction plus radicale : devaient selon elle disparaître « sur tous les supports publicitaires les produits ayant un fort impact sur l'environnement » (les voitures aussi ?).

## OSÉ, TRÈS OSÉ

Dans les couloirs du métro parisien, on découvre une publicité qui montre le visage d'une jeune femme juste à côté d'un *sex-toy* avec la phrase : « Prochain arrêt : destination plaisir ». De toute évidence la société marchande brise une nouvelle frontière et ose une publicité visible par le grand public visant les passions libidinales. Un nouveau secteur de la publicité s'offre ainsi aux publicitaires qui ne manqueront pas de l'exploiter. Une évolution sur laquelle il faudra revenir.

Alain Adriaens



## VU, LU, ENTENDU

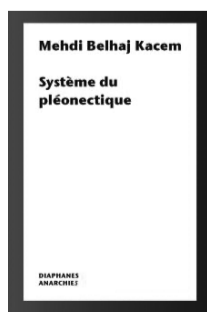


Voici un ouvrage qui fait du bien ! Certes, le constat est terrible et les lecteurs de *Kairos* le connaissent dans ses grandes lignes. Lydia et Claude Bourguignon, qui sont des spécialistes des sols, en approfondissent certains aspects. Surtout, leur ouvrage est revigorant parce qu'il répond à la plupart des arguments que nous opposent les prétendus réalistes, tous ces décideurs qui ne jurent que par la continuation

de l'existant et qui veulent nous clouer le bec avec des pseudo-analyses de style : « C'est le nucléaire, sinon la bougie ! » Les Bourguignon démontent les allégations productivistes et technolâtres, et ils mettent au premier plan le monde vivant, la liberté et l'utopie.

**Lydia et Claude Bourguignon, Pourquoi ne faisons-nous rien pendant que la maison brûle ?, éditions d'En-Bas, 2022, 135 pages.**

Philippe Godard



S'il récompensera au centuple le lecteur de ses efforts, le livre-somme du *Pléonectique* est d'un abord ardu pour qui n'est pas rompu à la rigueur de la pensée philosophique. Au contraire, servi par le style vif et souvent drôle de son auteur qui n'hésite pas à parler à la première personne, *Colaricocovirus* est facile d'accès. Il se déguste d'une traite. Cerise sur le gâteau, il se prolonge par trois annexes passionnantes, dont une lettre ouverte à une amie dans laquelle MBK

règle son compte à une certaine gauche laquelle, engoncée dans sa bonne conscience et son universalisme abstrait, s'est montrée incapable de prendre la mesure de la situation actuelle. Toujours en ligne sur notre site, on consultera aussi avec profit la conférence donnée par MBK aux Amis de *Kairos*.

**Système du pléonectique, Les Presses du réel, 2020, 1.000 pages.**

F. M.



Si, pour des raisons précises dont il s'explique très bien dans son *Colaricocovirus*, Mehdi Belhaj Kacem fuit désormais les médias dominants auprès desquels il eut longtemps table ouverte, il n'en reste pas moins l'un des plus importants philosophes de notre temps, l'un de ceux qui, avec Giorgio Agamben, a le mieux compris et expliqué le basculement du monde occidental opéré en mars 2020. C'est armé de l'appareil conceptuel puissant exposé dans son

*Système du pléonectique* qu'il aborde la crise dite sanitaire. Celle-ci est une manifestation spectaculaire de la propension humaine à vouloir toujours « posséder-plus » (la signification de *pléonectique*). Aujourd'hui, Bill Gates et les oligarques à la sauce Davos ont déjà presque tout. En voulant toujours plus, ils pensent avoir trouvé le moyen de contrôler le troupeau des 8 milliards d'humains grâce à un biopouvoir numérisé dont le QR code est l'emblème. Si la crise covidiste est en réalité une farce — dont le titre « colaricocovirus » souligne le caractère grotesque — elle sert de prétexte à une transformation du monde en assignation à résidence oppressive, répressive et néo-totalitaire. Contre le projet d'asservissement technologique aux relents transhumanistes de « l'anarchisme par le haut », l'auteur, qui se réclame de l'anarchisme « par le bas », invite à la résistance contre les institutions verticales, prône le démantèlement technologique et appelle à la reconstruction de solidarités locales, singulières et libres.

**Mehdi Belhaj Kacem, Colaricocovirus – D'un génocide non conventionnel, Exuvie, 2022, 263 pages**

F. M.

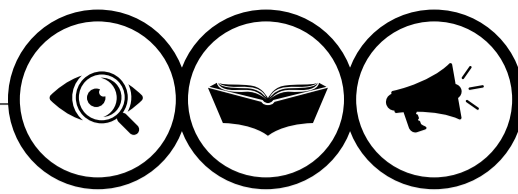


La sortie d'un roman de Laurent Gounelle est toujours un événement sauf que... cette fois Gounelle dénonce et braque un projecteur sur les dérives d'une certaine « société » qui se met en place insidieusement. Il reconnaît que ce n'est pas sa démarche habituelle et connaît les risques qu'il prend en écrivant ces lignes. Cette histoire est neutre en ce qui concerne la pandémie et la vaccination mais se penche sur... tout le reste. En déplaçant un sujet brûlant et en

l'amenant dans une trame romanesque, l'auteur arrive à mettre le doigt sur les techniques de manipulation de masses, sur la docilité du bon peuple qui « ingurgite » aveuglément la soupe « scientifique » ou pseudo-scientifique servie à 20 heures par les JT du monde entier, et surtout qui se conforme à la doxa en place ! L'auteur pousse Tom, son héros principal, à adopter un comportement plus qu'absurde, tandis qu'en face son ami Christos essaie de le raisonner. De la minerve portée au volant de sa voiture en passant par le taux de sucre contenu dans le sang et détecté par une puce électronique introduite sous la peau, on atteint des sommets d'aberration pas si éloignés qu'on ne pense. De la stupidité des réseaux sociaux jusqu'au revenu universel, des sanctions, des amendes, du Brexit, de la fondation de l'Europe, de la « guerre » contre la mort jusqu'au final tragique, tout y est analysé avec maestria. À noter que toutes les références historiques sont authentiques et sourcées. Cet ouvrage est une mine d'informations où les vérités nous éclatent en pleine figure tel un verre d'eau glacée qui ne peut que nous réveiller.

**Laurent Gounelle, Le réveil, Calmann-Lévy, 2022, 192 pages.**

Marie-Ange Herman



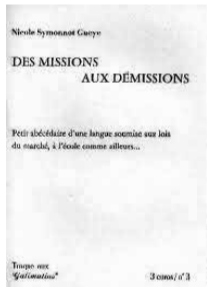
## VU, LU, ENTENDU



Menusier-ébéniste, Bertrand Louart est aussi un fin critique du capitalisme et de la civilisation industrielle. Son nouvel essai offre une relecture historique et philosophique, absolument lumineuse, de la lente dépossession de nos vies depuis des siècles. Dit autrement, il répond à la question « pourquoi et comment en sommes-nous arrivés à avoir perdu notre autonomie ? ». Éléments de réponses : par les enclosures en Angleterre, par la mécanisation et l'automatisation, par notre asservissement aux sciences et aux techniques, par notre sens de la démesure, par la propriété privée des moyens de production : « [...] le principe même de la propriété privée des moyens de production fait de chacun – propriétaires comme dépossédés – un assoiffé de pouvoir, de puissance et de prestige – les uns pour protéger et étendre ce qu'ils ont, les autres pour y accéder ou simplement survivre et ne pas déchoir ». Louart règle le compte à ceux qui ont trahi la critique sociale, des intellectuels léninistes de jadis aux « accélérationnistes » d'aujourd'hui, dont le point commun (et aveugle) est l'oubli du rôle fondamental qu'a joué l'essor technologique depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Vient en seconde partie le temps de la raison pratique : « [...] l'émancipation consiste en la disparition de toutes les formes de pouvoir séparés ou d'autorité indiscutable qui existent indépendamment des personnes et des communautés ». L'auteur invite à retourner aux expériences libertaires espagnoles des années 1930 en prônant l'économie de subsistance contre le désir de puissance, quand bien même celle-ci serait publique : « prendre en main individuellement autant que collectivement sa propre existence » en dehors de l'État et du Marché, se réapproprier ce que le passé nous a apporté de mieux dans les sciences, les arts et les métiers, et abandonner l'idéologie du Progrès. Dans le dernier chapitre, pour incarner son propos, l'auteur a la bonne idée de fournir son autobiographie de travailleur et de militant, celle finalement d'un anarchiste au sens le plus noble du terme.

**Bertrand Louart, Réappropriation. Jalons pour sortir de l'impasse industrielle, la Lenteur, 2022, 171 pages.**

**B. L.**



Dans la lignée de classiques du genre tels les ouvrages de Victor Klemperer sur la langue du III<sup>e</sup> Reich, d'Éric Hazan sur la propagande du quotidien, voire d'Ariane Bilheran sur le langage covidiste (chroniqué dans notre numéro précédent), l'auteure se fonde sur sa longue pratique de l'enseignement pour montrer la corruption insidieuse du monde de l'École par des mots empruntés aux domaines de l'économie et de la technique. Dans la novlangue de la pédagogie moderne, les exercices d'antan deviennent des « activités », le savoir se dilue en « compétences » formatées et quantifiables. Il n'est pas jusqu'à nos bonnes vieilles conjonctions de coordination et de subordination qui ne se transforment en « connecteurs », un terme a priori dévolu aux branchements électriques. À l'heure de la technique et du numérique, le langage se branche ou se débranche au gré des stéréotypes et des écrans. L'art du débat d'idées et de la conversation se délite en « interactions », autre terme de physique-chimie. Le langage s'appauvrit tout comme l'école qui ne forme plus tant des élèves en leur transmettant un savoir qu'elle ne formate des consommateurs de culture à l'imaginaire sacrifié. Le phénomène s'est accéléré en mars 2020, lorsque l'institution scolaire s'est précipitée dans la brèche numérique : depuis lors, trop d'élèves et d'étudiants, livrés à eux-mêmes et à leur ordinateur pour suivre des cours en ligne, s'épuisent et décrochent. Les dérives lexicales dénoncées par l'auteur au fil de son abécédaire participent de l'effacement des frontières entre le monde du travail et celui de l'École. Dénoncée dès 1925 par Stefan Zweig, l'uniformisation du monde et la mécanisation de l'existence s'accroissent avec le numérique. Plutôt que de baisser les bras comme trop d'enseignants qui, découragés, démissionnent, elle appelle à un sursaut éducatif. Celui-ci passe par la réhabilitation d'un échange direct entre professeurs et élèves, tant pour leur transmettre des savoirs fondamentaux que pour encourager leur créativité intellectuelle et artistique.

**Nicole Symonnot Gueye, Des missions aux démissions. Petit abécédaire d'une langue soumise aux lois du marché, à l'école comme ailleurs..., Quartz, 2022, 58 pages.**

**F. M.**



Partant d'un constat globalement exact, à savoir le raidissement autoritaire des sociétés néo-libérales depuis une bonne vingtaine d'années, qui se caractérise notamment par une tolérance toujours moins grande aux manifestations et aux contestations sociales, même pacifiques, le sociologue Manuel Cervera-Marzal s'attache dans *Résister* à décrypter les nouvelles formes de lutte qui répondent à ce tournant autoritaire. Pointant sa loupe essentiellement sur la France, il s'intéresse notamment au mouvement des Gilets jaunes, un peu trop vite qualifié par certains « experts » de néo-poujadiste. Si ce mouvement a effectivement débuté par une revendication anti-fiscale (liée à une taxe sur les carburants), l'auteur a le mérite de pointer la singularité de ce qu'il appelle l'événement Gilets jaunes, à savoir le retour des classes populaires dans le champ des luttes sociales et aussi la reprise en main par les citoyens « ordinaires » de la chose politique.

Il est d'autant plus dommage que cette neutralité bienveillante du sociologue semble complètement disparaître de son champ de conscience lorsqu'il en vient à aborder ce qu'il nomme de façon un peu réductrice « les manifestations antivax », qui sont de fait souvent des manifestations à tonalité anti-autoritaire, contre la vaccination obligatoire pour tout ou partie de la population ou contre des mesures telles que le pass sanitaire. Or, péché originel impardonnable pour l'auteur, « Les têtes de gondole des antivax ont manifesté... leur sympathie pour la Manif pour tous ». Et de citer notamment Louis Fouché, Alexandra Henrion-Claude ou Fabrizio Di Vizio. Autre grief avancé, les antivax s'opposeraient selon lui à une politique qui nous mettrait à égalité face au virus. Mais quelle égalité ? serait-on tenté de lui objecter. Celles de cobayes humains ? Au total, *Résister* est loin d'être inintéressant, surtout lorsqu'il s'intéresse à des formes de luttes inédites, telles que celles prônées par les Zadistes ou Extinction Rébellion, mais semble par ailleurs souffrir d'un prisme idéologique dont l'auteur ne paraît pas toujours mesurer le caractère contradictoire. Ainsi par exemple, lorsqu'il pointe d'un doigt moralisateur les anti-GPA (gestation pour autrui), ne tombe-t-il pas lui-même dans le piège d'une société ultra-libérale par ailleurs justement dénoncée et de son aboutissement logique le plus implacable, à savoir la marchandisation des corps ?

**Manuel Cervera-Marzal, Résister. Petite histoire des luttes contemporaines, 10/18, 2022, 123 p.**

**A. G.**



Voici un intéressant ouvrage sociologique qui interroge et démystifie la normalité policière dans les sociétés capitalistes modernes, à partir du cas de la France. L'opinion publique reste majoritairement favorable aux forces de l'ordre, les voyant comme indispensables pour assurer la sécurité des citoyens et lutter contre la criminalité. L'économiste Paul Rocher s'attaque à cette croyance en rappelant que « les affaires criminelles ne dépassent pas 10% du temps de travail d'un policier ». Il dit ce que la police est plutôt que ce qu'elle fait. « *Enfant chéri des gouvernements* », l'institution policière, désormais surdimensionnée, a renforcé son emprise violente sur la société avec le néolibéralisme, alors que la délinquance est restée stable, voire a décliné. Ses dépenses d'équipement, notamment technologiques (LBD, drones, blindés, etc.), sont en hausse. Depuis l'épisode covidien, elle est déployée pour « attendre le moindre faux pas de la population ». Racisme, sexisme et idées extrême droitières sont structurellement inscrits dans l'institution, dont l'esprit de corps et la fidélité à l'État sont inoxydables. L'auteur compare ensuite la police de l'ancien régime et celle des États modernes qui devient un corps de professionnels séparé du peuple, clanique, conformiste et autoritaire. C'est à ce moment-là que se met en place la fiction de la lutte contre le crime, alors que la mission de la police est le maintien de l'ordre établi au détriment de la classe des travailleurs. « Une majorité de personnes qui décident de devenir policier se caractérise par une conception purement répressive du métier », cela étant d'autant plus inquiétant que « le caractère ouvertement revendiqué de l'autonomie policière est une tendance notable », que « pour le pouvoir policier, l'ordre devient la loi ». Les derniers chapitres examinent la possibilité de se passer de la police, en s'inspirant des pratiques d'auto-défense populaire, plus ou moins réussies, tentées en Afrique du Sud et en Irlande du Nord. L'auteur ajoute qu'« une société sans police n'est pas une société sans régulation institutionnalisée de l'ordre public ». À partir de là, tout l'énorme travail reste à faire...

**Paul Rocher, Que fait la police ? Et comment s'en passer, La Fabrique, 2022, 248 pages.**

**B. L.**



La manière de qualifier l'extrême droite contemporaine et de saisir son identité devrait être davantage débattue. Elle relève d'un rapport de force entre camps politiques, car tout est une affaire d'imposition d'opinions et de placement de curseur. Ce travail d'éclaircissement, nous l'avons pris à bras le corps à *Kairos*. C'est pourquoi il fallait que je lise le nouvel essai d'Ugo Palheta, enseignant à l'Université de Lille et collaborateur à la revue anticapitaliste *Contre-temps*. En présentant une synthèse sociologique et factuelle, il ne se distingue pas de l'ensemble des littérateurs de l'antifascisme, qui donnent l'impression de se recopier les uns les autres. Ce livre convenu m'a donc appris peu de nouvelles choses (hormis la dimension internationaliste). Par exemple, je savais déjà depuis longtemps qu'un trait essentiel de l'extrême droite est son opportunisme qui lui fait récupérer presque toutes les idées sociales et émancipatrices venues de la gauche, d'où son succès électoral auprès d'une frange non négligeable des classes populaires. Par contre, j'attendais l'auteur au tournant sur le pouvoir en place, et surprise ! Là où pour « ne pas faire le jeu des fachos » les antifas patentés évitent de s'en prendre à la classe politique, lui mouille heureusement sa chemise. Dans l'avant-dernier chapitre, il démasque les dirigeants néolibéraux du centre de l'échiquier politique (jadis Hollande, Schröder, Obama, Blair, Prodi, etc., aujourd'hui Macron, De Croo, Rutte, Scholz, Trudeau, Biden et nouvellement le milliardaire Sunak) qui prétendent représenter le meilleur, et d'ailleurs le seul rempart contre la montée de l'extrême droite, alors qu'ils en sont le marchepied : « [...] la mise en œuvre par des partis associés traditionnellement à la gauche de politiques violemment néolibérales [...] a non seulement radicalisé la droite (par nécessité de démarcation) mais aussi stimulé l'extrême droite (le "ni droite ni gauche" fonctionne parfaitement quand la gauche gouverne à droite) ». Il conclut que « ce centre est un extrême centre, et celui-ci n'est nullement un barrage à l'extrême droite ». Ouf, et bien vu !

**Ugo Palheta, La nouvelle internationale fasciste, Textuel, 2022, 94 pages.**

**B. L.**



Après l'ouvrage d'Anne Dumont *Covid-19. Des experts et ministres dignes de confiance ?* (cf. *Kairos* n° 56), l'éditeur Marco Pietteur enchaîne, toujours dans la collection Médicatrix, avec une synthèse scientifique due à 19 auteurs pluri-disciplinaires coordonnés par Michel Bureau, membre de la Commission citoyenne Covid (Cocico), qui a œuvré à une salutaire réinformation. En 80 pages, le lecteur prendra à nouveau toute la mesure de l'impéritie (et de la malveillance ?) des responsables politiques belges et français durant cette crise, qui se sont entourés de gens prétendument « de science » mais à coup sûr de conflits d'intérêt, et se sont assurés de la complicité des médias dominants et des GAFAM. Chiffres à l'appui, le lecteur comprendra aussi clairement en quoi les mesures non pharmaceutiques puis la vaccination, appliquées indistinctement aux masses, n'étaient en aucune manière la solution mais le problème. Covid-19 restera le plus grand scandale politico-sanitaire de l'histoire, et ce livre, comme d'autres, en témoignera.

**Michel Bureau (dir.), Bernard Rentier (préface), Covid-19. Crise sanitaire ? Crise sociale ?, Marco Pietteur, 2022, 80 pages.**

**B. L.**



Jeanne Guien livre une réflexion approfondie sur le consumérisme comme mode de destruction du monde et des relations humaines, à travers cinq objets plus ou moins « culte » : les gobelets jetables, les vitrines des magasins, les mouchoirs jetables, les smartphones et les déodorants. Le propos n'est jamais futile, comme pourraient le laisser penser les objets en question ; Jeanne Guien s'attache à montrer leurs effets concrets sur notre monde, ainsi que leurs conséquences humaines et politiques. Ce livre présente un intérêt pratique fort : il est un livre-outil pour celles et ceux qui dénoncent les ravages du cycle infernal production-consommation sur la planète, en fournissant des arguments de poids pour attaquer ce système.

**Jeanne Guien, Le consumérisme à travers ses objets, Divergences, 2022, 223 pages.**

**Philippe Godard**

# Polémiques et caricatures

Sans augmentation du prix des consommations, voici un petit jeu, très simple.

Munissez-vous d'un journal papier. Prenez un fluo bleu. Chaque fois que vous repérez le mot « **polémique** », repassez-le au fluo. Vous obtiendrez une jolie décoration de Noël, de Barmitzvah ou de fête du quartier pour faire peur aux enfants. En ces temps de sobriété, voilà un ornement dans l'air du temps. Vous ne le regretterez pas !

Je m'en voudrais d'aborder un sujet aussi grave avec cynisme ou un excès de légèreté, ce qui ferait penser que je travaille sur France-Inter ou au bar du coin. Je m'en voudrais d'illustrer par la blagouette à la mode des *Grosses Têtes* ce que la **polémique** est et peut déclencher.

Saviez-vous ? dirais-je avec l'air gourmand de Jean-Pierre Coffe devant du pâté de tête ou de Jean-Pierre Pernaut devant un marché à Saint-Fouilly-les-Ouailles dans la Creuse, saviez-vous que le terme **polémique**, avant d'être le substantif sorti aussi souvent qu'un exhibitionniste ouvre son imperméable, est un adjectif, applicable au choix et en primauté à un article, une attitude, une critique, un écrit, un écrivain, un langage, un style, un ton ? Vous ne le saviez pas, ignares que vous êtes. Non, je ne reprends pas Pierre Desproges, comme la moitié des humoristes qui croient être corrosifs et sont juste inconvenants.

Et en parlant de cons... Non, restez, le meilleur reste à venir ! L'adjectif **polémique** vient du grec (encore une invasion, nous signale Eric Z.). Il signifie « en rapport avec la guerre, le conflit » ; « qui entraîne la guerre ». Il correspond au mot d'origine latine « belliqueux ». Au passage, **polémique** est en concurrence avec buzz dans le langage populaire, même si le second a plutôt adopté un sens positif, constituant un synonyme d'« événement » sur internet. L'adjectif substantivé **polémique**, donc, fait parler en des sens contraires, surtout dans une visée hostile ou critique. Autrefois, les débats venaient de longues réflexions, à sa table, et se prolongeaient à la tribune avec leur écho dans la presse quelques jours après. Aujourd'hui, les débats viennent d'un post Instagram. Jadis, vous troussiez une personne du sexe opposé (ou pas) dans une ruelle sombre, le monde le découvrirait une semaine après que vous et votre partenaire vous étiez rhabillés. Désormais, si vous conduisez une grosse voiture sur votre lieu de vacances (certes, alors que la moitié de la France est en train de brûler), en deux heures, tout le monde (surtout ceux qui n'étaient pas, à la limite, au courant de votre existence) vous ont réglé votre compte (Twitter, si possible)<sup>3</sup>.

La **polémique** entraîne le conflit, la mise au pilori et les anecdotes de ceux et celles qui ne connaissent précisément pas la ou les personnes incriminées. Fait aggravant, la vérification

de cette rumeur en forme de tempête dans un verre de Châteaueu-Yquem est rarissime. Quand elle survient, elle ampute la **polémique** d'une moitié de durée de vie. Sinon, « on » a le temps à la fois d'incriminer les personnes mises en cause, de les condamner au fameux tribunal populaire, et d'enfoncer autant de portes ouvertes en trois heures que Lucky Luke envoie balader de portes de saloon en trois pages de bande dessinée.

La **polémique** fait comme la grenouille (de bénitier ?) dans la fable de La Fontaine, inspirée de l'auteur latin Phèdre. Elle permet la réflexion sur la caricature, souvent dénoncée dans le cadre d'une **polémique**<sup>4</sup>. Saviez-vous que la caricature provenait d'un mot du latin de cuisine ? C'est un verbe, au participe passé, qui signifie « charger » ? Manifestement, dans le cas de la **polémique**, farcie de caricatures, il n'y a pas que les langues qui sont boursouflées d'éléments entremêlés à partir d'un événement simple (mais non contextualisé et non expliqué).

À force de vouloir chercher l'attention et de gonfler avec le temps, la **polémique** finit par éclater, telle une bulle de savon, envoyant balader un peu partout dans l'univers des médias et des réseaux sociaux des parcelles des justiciers derrière leur écran qui auront eu la sensation, douceuse, d'exister en balançant du fiel sans aucun lien avec la personne, en profitant éhontément de la première occasion. *Prem's* !

Tout comme l'âne qui balance un coup de patte au lion qui est déjà en train d'agoniser<sup>5</sup>, il est facile de lancer des **polémiques** sur tout et sur rien — surtout sur rien, d'ailleurs. Serge Gainsbourg, qui avait écrit « *Rien, c'est déjà rien, c'est déjà beaucoup* »<sup>6</sup> avait aussi écrit « *Qu'est-ce qui a fait couler le Titanic ? Iceberg. Encore un Juif* ». Vous lisez cette phrase hors contexte, vous hurlez au scandale. D'autres exemples, requérez-vous avec la mine impatiente du petit dernier de 6 ans qui réclame son iPhone. Vous insistez ? Bon ? Bon.

Un geste dans votre vie privée, capturé, par hasard bien sûr, par un charmant voisin indélicat et diffusé avec une légende qui laisse le doute : **polémique**. Une parole, attribuée à quelqu'un sans qu'on en soit sûr (les joies du off !), disons à Emmanuel Macron ; cette parole, amplifiée, surinterprétée et mise en contexte avec trente-six autres paroles, tweetées, snapshatées, tiktokées et même télégrammées : **polémique** encore. Une blague faite dans un cadre privé, à laquelle assiste une cousine qui adooooore poster sur les réseaux sociaux, un esprit woke : la **polémique** enfle déjà.

Que vous soyez puissant ou misérable, la sanction sera la même : ainsi que le décrivait Virgile dans un passage célèbre de *L'Énéide*, la rumeur emportera tout sur son passage. La **polémique**, prenant un tour semblable à cette divinité furieuse et

incontrôlée, ne peut que suivre la même voie. Avec un danger, néanmoins : à force de crier au loup dès lors qu'une « célébrité » (de la télé ou de votre quartier) déplaît à un public en prononçant des paroles qui, pour être politiquement incorrectes, n'en sont pas moins le reflet de ses idées et peut-être de son cheminement personnel, la **polémique** perd en efficacité et gagne en vacuité. Elle représente une nouvelle manie médiatico-politique, qui se sert de cette ficelle énorme pour faire parler d'eux.

Qu'on y prenne garde : lancer une **polémique** peut se terminer comme un lancer de boomerang vengeur qui vous reviendra en plein dans la face. Songez aux députés, adeptes des propos pour servir leur carrière<sup>7</sup>, aux journalistes en quête du scoop qui leur vaudra une promotion, aux écrivains qui lancent des livres provocateurs ou prononcent des paroles du même acabit, aux pseudo-juges du net qui prétendent défendre une cause alors que c'est la leur qu'ils protègent en lançant une **polémique** !

Nous vivons à une époque qui semble aimer le vide et la succession rapide d'événements<sup>8</sup> mais qui fait de chaque personne qui les lit, les relaie et s'en tient là, un spectateur de sa propre vie<sup>9</sup> et une victime potentielle du mouvement qu'il a lancé. Un dernier risque de la **polémique** est qu'elle peut affadir profondément la qualité du débat public, des travaux parlementaires, et considérablement alourdir le travail de recherche de la vérité de ceux et celles qui y tiennent encore.

Étonnant, n'est-ce pas ?

David Tong

1. Comme j'ai le sens du sacrifice, j'ai fait l'expérience sur Internet. Je n'ai pas perdu mon temps, mais je m'y suis perdu en neurones, tant la galaxie de la **polémique** est vaste : on y trouve rigoureusement le meilleur et le pire ; le plus grave et le plus bénin ; le plus existentiel et le plus anecdotique. Serait-ce le reflet d'une époque en perte de repères ? Non, peut-être ....
2. Je rends grâce au CNTRL, Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, qui est une mine d'or passionnante sur la langue française et je renvoie à leur site formidable : <https://www.cnrtl.fr>
3. Albert Camus le remarquait déjà en 1948 : « *Sur la plus grande partie du monde, le dialogue est remplacé aujourd'hui par la polémique. Le XX<sup>e</sup> siècle est le siècle de la polémique et de l'insulte (...)* Des milliers de voix jour et nuit, poursuivant chacune de son côté un tumultueux monologue, déversent sur les peuples un torrent de paroles mystificatrices, attaques, défenses, exaltations. »
4. On voit poindre également, depuis peu de temps, l'apparition récurrente du mot *mascarade*. Il méritera qu'on s'y arrête au prochain numéro de *Kairos*.
5. Fable de Phèdre, reprise par La Fontaine.
6. Dans la chanson *Les petits riens*, popularisée par Françoise Hardy.
7. Sandrine R., de Paris, ne vous sentez pas visée.
8. Ce que Milan Kundera notait déjà avec une certaine tristesse dans *La lentueur*.
9. Coucou Guy Debord et *La société du spectacle* !

# Kairos

## FINANCEMENT PARTICIPATIF

SOUTENEZ LA PRESSE LIBRE, SOUTENEZ KAIROS

» <https://coop.kairospresse.be> «



\* Pour s'abonner, il suffit de faire un virement bancaire à l'ordre de Kairos asbl sur le compte: 523-0806213-24

IBAN BE81 5230 8062 1324 – BIC TRIOBEBB,  
et d'indiquer en communication l'adresse d'envoi.

Plus d'infos sur : [www.kairospresse.be/abonnement](http://www.kairospresse.be/abonnement)

(Abonnement belge à partir de 20 € pour 5 numéros, 25 € pour la France, 30 € pour la Suisse)

Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs de presse et libraires en Belgique

